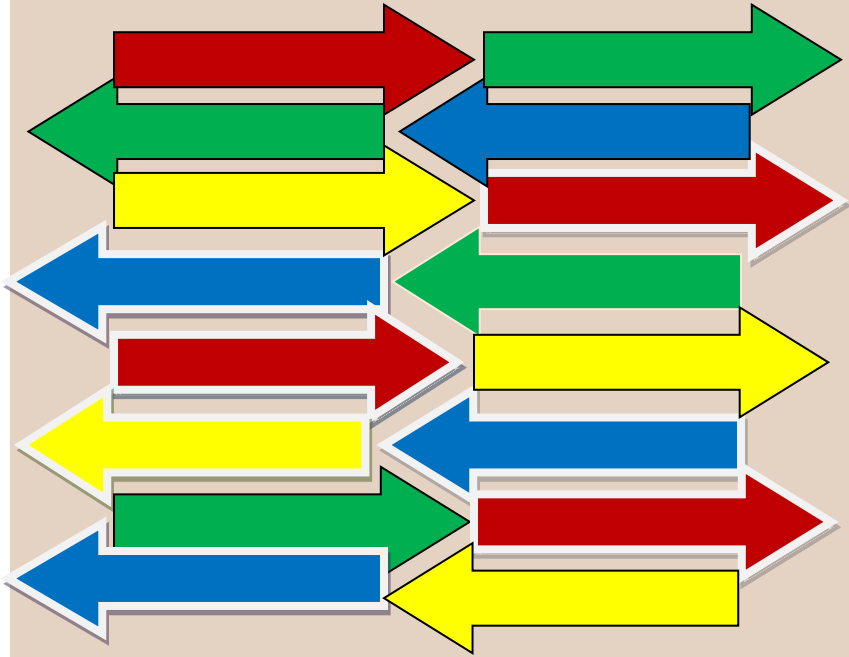


ISSN : 2310-3329

REVUE DE PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES

# *ÉCHANGES*



VOLUME 2 : LITTÉRATURE

REVUE SEMESTRIELLE VOLUME 2 N° 010 juin 2018  
LOMÉ-TOGO



**REVUE DE PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE ET SCIENCES HUMAINES**

# ***ÉCHANGES***

**VOLUME 2 : LITTÉRATURE**

**Volume 2, N° 010 juin 2018**

**Laboratoire d'Analyse des Mutations Politico-juridiques,  
Économiques et Sociales (LAMPES)  
Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société  
Université de Lomé  
01 BP 1515 Lomé**

**ISSN 2310-3329**



## **ADMINISTRATION ET RÉDACTION DE LA REVUE**

Revue de Philosophie, Lettres et Sciences humaines de la Faculté des  
Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé (Togo)

Revue créée en 2013

**Directeur de publication** : Pr Octave Nicoué BROOHM

**Coordinateur de Rédaction** : Pr Robert DUSSEY

**Secrétariat de rédaction** :

**Coordinateur du secrétariat de rédaction** : Bilina Iba BALLONG, Maître de conférences

**Coordinateur Adjoint du secrétariat de rédaction** : Kokou GBEMOU, Maître de conférences

**Membre du secrétariat de rédaction** : Roger FOLIKOUE, Maître assistant

**Assistants de rédaction** : Bilakani TONYEME, Charles-Grégoire Dotsè ALOSSE, Bantchin NAPAKOU, Yawo AMEWU, Koffi AGNIDE, Komlan AZIALE

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

Pr Thiou TCHAMIE

Pr Serge GLITHO

Pr Komla NUBUKPO

Pr François D. GBIKPI

Pr Laurence FAVIER

Pr Doh Ludovic FIÉ

## **COMITÉ DE LECTURE**

Pr Yaovi AKAKPO (Université de Lomé)

Pr TCHAMIE Thiou (Université de Lomé)

Pr Komi. KOSSI-TITRIKOU (Université de Lomé)

Pr Essè AMOUZOU (Université de Lomé)

Pr Cyrille KONE (Université de Ouagadougou)

Pr Pierre NAKOULIMA (Université de Ouagadougou)

Pr Mahamadé SAVADOGO (Université de Ouagadougou)

Pr Augustin DIBI (Université de Cocody, Abidjan)

Pr Kazaro TASSOU (Université de Lomé)

Pr Adovi GOEH-AKUE (Université de Lomé)

Pr Kodjona KADANGA (Université de Lomé)

Pr Badjow TCHAM (Université de Lomé)

Pr Koffi AKIBODE (Université de Lomé)

Pr Yao DJIWONOU (Université de Lomé)  
Pr Koffiwai GBATI (Université de Lomé)  
Pr Laurence FAVIER (Université Lille 3)  
Pr Dak Ludovic FIÉ (Université de Bouaké)

5

Pr Issiaka KONE, Maître de recherche (Université de Bouaké)  
Pr Essoham ASSIMA-KPATCHA (Université de Lomé)  
Pr Robert DUSSEY (Université de Lomé)  
Pr Tamasse DANIOUE (Université de Lomé)  
Pr Essodina K. PERE-KEWEZIMA (Université de Lomé)  
Pr Komlan E. ESSIZEWA (Université de Lomé)  
Pr Lou Mathieu BAMBA (Université de Cocody, Abidjan)  
Pr Thiémélé L. Ramsès (Université de Cocody, Abidjan)  
Pr Jean-Gobert TANOHO (Université de Bouaké)  
Pr Rubin POHOR (Université de Bouaké)  
Pr Henri BAH (Université de Bouaké)  
Pr Antoine KOUAKOU (Université de Bouaké)  
Pr Tchégnon ABOTCHI (Université de Lomé)  
Pr Wonou OLADOKOUN (Université de Lomé)  
Pr Aklesso ADJI (Université de Lomé)  
Pr Dossou GBENOUGA (Université de Lomé)  
Pr Kokou ALONOU, Maître de Conférences (Université de Lomé)  
Pr Nicoué BROOHM (Université de Lomé)  
M. Gabriel NYASSOGBO, Maître de Conférences (Université de Lomé)  
M. John AGLO, Maître Conférences (Université de Lomé)  
M. Kossi BADAMELI, Maître de Conférences (Université de Kara)  
M. Lalle Richard LARE, Maître de Conférences (Université de Lomé)  
M. Kodjovi S. EDJAME, Maître de Conférences (Université de Lomé)  
M. Lare KANTCHOA, Maître de conférences (Université de Kara)  
M. Komlan KOUZAN, Maître de conférences (Université de Kara)  
M. Padabô KADOUZA, Maître de conférences (Université de Kara)  
M. Donissongui SORO, Maître de conférences (Université de Bouaké)  
M. Souleymane SANGARÉ Maître de conférences (Université de Bouaké)  
M. N'goran François KOUASSI, Maître de recherche (Université de Bouaké)  
M. Brou Émile KOFFI, Maître de conférences (Université de Bouaké)  
M. Edinam KOLA, Maître de conférences (Université de Lomé)  
Mme Afiwa Pépvi KPAKPO, Maître de conférences (Université de Lomé)  
M. Ali GNAKOU, Maître de conférences (Université de Lomé)  
M. Mike MOUKALA NDOUMOU, Maître de conférences (Université Omar Bongo, Libreville)  
M. Komi KOUVON, Maître de conférences (Université de Lomé)

**Secrétaire :** Rahima BOUKARI

6

Mail : [lampes.ul@gmail.com](mailto:lampes.ul@gmail.com)

Site : [www.lampes-ul.org](http://www.lampes-ul.org)

**Contact**

- Adresse : Revue *Échanges*, Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé, 01 BP : 20459, Lomé-Cité, Togo.
- Tel : 90063972 ; 90844484 ; 90142268 (Uniquement pour les renseignements)
- Mail : [revueechanges@gmail.com](mailto:revueechanges@gmail.com)



## LIGNE ÉDITORIALE

*Échanges* est une revue de la Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société (FSHS) de l'Université de Lomé (Togo). Revue papier et numérique en français et en anglais, *Échanges* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie, littérature et sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international se veut un lieu de recherche pour une approche interdisciplinaire, de croisement d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières disciplinaires. Elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces de connaissance en posant des passerelles entre différents domaines du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines, la littérature et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues.

La revue publie différents articles, actes de colloques, essais, présentation de livre, textes de référence originaux et inédits. Les textes envoyés pour publication dans la revue sont soumis à une instruction par les pairs. Les manuscrits, pour être recevables par l'administration de la revue, doivent respecter les normes suivantes :

**Volume** : La taille du manuscrit doit être comprise entre 5000 et 8000 mots. Il doit être écrit en Times New Roman, 12 points, interligne 1,5. Pour une présentation d'un livre, le volume peut être compris entre 1500 et 2500 mots.

### Normes de rédaction

À partir du numéro 008, la revue *Échanges* ne peut recevoir pour instruction ni publier un article s'il ne respecte pas les normes typographiques, scientifiques et de référencement (NORCAMES/LSH) adoptées par le CTS/LSH, le 17 juillet 2016 à Bamako, lors de la 38ème session des CCI. Nous citons *in extenso* une partie du point 3 de ces normes à l'attention de tous les auteurs.

### « 3. DES NORMES ÉDITORIALES D'UNE REVUE DE LETTRES OU SCIENCES HUMAINES

3.1. Aucune revue ne peut publier un article dont la rédaction n'est pas conforme aux normes éditoriales (NORCAMES). Les normes typographiques, quant à elles, sont fixées par chaque revue.

3.2. La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

3.3. La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit :

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français [250 mots maximum], Mots clés [7 mots maximum], Abstract, Keywords,

Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Keywords, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

- Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2 ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).

3.4. Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

3.5. Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ;

- Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

- En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens(...)».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi

crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

3.6. Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

3.7. Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Éditeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Éditeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2<sup>de</sup> éd.).

3.8. Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur. Par exemple :

#### Références bibliographiques

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est ce que le libéralisme ? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151. 4.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan. »

#### **Typographie française**

- La revue *Échanges* s'interdit tout soulignement et toute mise de quelque caractère que ce soit en gras.
- Les auteurs doivent respecter la typographie française concernant la ponctuation, l'écriture des noms, les abréviations...

#### **Tableaux, schémas et illustrations**

En cas d'utilisation des tableaux, ceux-ci doivent être numérotés en chiffre romains selon l'ordre de leur apparition dans le texte. Ils doivent comporter un titre précis et une source.

Les schémas et illustrations doivent être numérotés en chiffres arabes selon l'ordre de leur apparition dans le texte.

### **Soumission des manuscrits**

Tous les manuscrits doivent être soumis uniquement par voie électronique à l'adresse suivante : **revueechanges@gmail.com**

Tous les échanges entre le secrétariat de la revue et l'auteur se feront uniquement par internet, il importe donc de fournir un mail actif que l'auteur consulte très régulièrement et d'envoyer toutes les informations relatives au processus de publication des articles uniquement par mail (les SMS ne sont pas fiables !)

Les frais d'instruction de l'article sont de 15000f (23 euros) payables immédiatement au moment de l'envoi de l'article. À l'issue de l'instruction, si l'article est retenu, l'auteur paie les frais d'insertion qui s'élèvent à 30.000f (46 euros). Les frais d'instruction et d'insertion s'élèvent donc à 45.000f (69 euros). Les frais d'instruction sont payés à la réception de l'article et les frais d'insertion sont payés après l'acceptation de l'article pour publication. Le paiement des frais d'insertion donnent droit à un tiré à part. Si un auteur achète un exemplaire, les frais d'envoi sont à sa charge. Les frais de gravure des clichés, des schémas et l'expédition des tirés à part (pour ceux qui voudraient les avoir par la poste) sont à la charge des auteurs. Ainsi que l'exemplaire de l'auteur.

Toute soumission doit parvenir au secrétariat de la rédaction 3 mois avant la publication du numéro dans lequel l'article pourra être inséré. La revue paraît en fin décembre et fin juin.

Pour tout contact physique (uniquement pour les renseignements)

M. Iba Bilina BALLONG

Université de Lomé

Département de philosophie

01 BP 20459 Lomé-Cité, Togo

Tel : (00228) 90063972

bilina55@live.fr

## Prix de vente du numéro

Région / Pays	Prix unitaire
Togo	5000f cfa
UMOA	6000f cfa
CEDEAO (hors UMOA)	12€ ou 15\$ US
CEMAC	15€ ou 20\$ US
Reste de l'Afrique	20€ ou 25\$ US
Hors Afrique	25€ ou 30\$ US

**NB.** Les frais d'envoi sont à la charge de l'acheteur

### Abonnement ordinaire (2 numéros / an)

Région / Pays	Prix personne physique	Prix institution
Togo	9000f cfa	18000f cfa
UMOA	11000f cfa	22000f cfa
CEDEAO (hors UMOA)	20€ ou 25\$ USA	40€ ou 50\$ US
CEMAC	25€ ou 35\$ USA	50€ ou 70\$ US
Reste de l'Afrique	35€ ou 45\$ US	70€ ou 90\$ US
Hors Afrique	45€ ou 55\$ US	90€ ou 130\$ US

Abonnement de soutien

Personne physique : Au moins 30000f ou 50€ ou 70\$ US

Institution : au moins 130€ ou 150\$ US

Pour s'abonner, découpez, remplissez et renvoyez à la rédaction le bon suivant accompagné des frais d'abonnement.

### BON D'ABONNEMENT

Nom ..... et ..... prénoms ..... / ..... Institution

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

Pays ..... Téléphone .....

Mail .....

Je m'abonne à la revue *Échanges*

Ci-joint mon règlement par Western Union  Money Gram  Autres (à préciser)  .....



# SOMMAIRE

<b>SOMMAIRE</b> .....	<b>15</b>
<b>LITTÉRATURE</b> .....	<b>273</b>
LA PROBLÉMATIQUE DU HÉROS DANS LES BOUTS DE BOIS DE DIEU DE SEMBÈNE OUSMANE ET LE VOILE TÉNÉBREUX DE MOHAMED-ALIOUM FANTOURE, EUGENE ADAMA (INSTITUT NATIONAL POLYTECHNIQUE FELIX HOUPHOUËT-BOIGNY DE YAMOOUSSOUKRO - RCI).....	275
LA MIGRATION DES JOURNAUX CONGOLAIS VERS LA TOILE : IDENTITÉS ÉDITORIALES ET DÉFIS DE DIVERSIFICATION DES PRODUITS MÉDIATIQUES, BENJAMIN NGOMA ET BIENVENU BOUDIMBOU (UNIVERSITE MARIEN NGOUABI DE BRAZZAVILLE – CONGO BRAZZAVILLE) .....	285
DÉTERMINATION DU NOM PROPRE PAR UN ARTICLE COMME PHÉNOMÈNE STYLISTIQUE CHEZ JEAN GIONO, ARSENE ELONGO (UNIVERSITE MARIEN NGOUABI – CONGO BRAZZAVILLE).....	302
LE <i>BLOC-NOTES</i> COMME STYLE JOURNALISTIQUE CHEZ FRANÇOIS MAURIAC, BELLARMIN ETIENNE ILOKI (UNIVERSITE MARIEN NGOUABI - CONGO-BRAZZAVILLE) .....	321
TRAHISON ET TRANSITION, PARADIGMES DE CRISE IDENTITAIRE DANS <i>ENTRE LES EAUX. DIEU, UN PRETRE, LA REVOLUTION</i> DE V. Y. MUDIMBE, DAVID SEZITO MAHO (UNIVERSITE ALASSANE OUATTARA DE BOUAKE - RCI).....	336
SATIRE AS A NARRATIVE STRATEGY IN NGUGI WA THIONG’ O’S <i>DEVIL ON THE CROSS: AN INTERTEXTUAL APPROACH</i> , YGOR-JUSTE NDONG N’NA (UNIVERSITÉ OMAR BONGO – GABON) .....	352
WHY OPRAH WINFREY WILL NEVER ASCEND TO THE US PRESIDENCY, BLANCHARD ONANGA NDJILA (OMAR BONGO UNIVERSITY - GABON).....	368
REFORMING THE ELECTORAL COLLEGE, BLANCHARD ONANGA NDJILA (OMAR BONGO UNIVERSITY – GABON).....	381
DU FACTUEL À LA FICTION : JEUX ET ENJEUX DES FIGURATIONS DU MAL CHEZ CAMUS, HYACINTHE HODE OUINGNON (UNIVERSITE D’ABOMEY-CALAVI – BENIN) .....	394
BEYOND THE COLOR LINE : RE-ASSESSING THE CONCEPT OF BLACKNESS IN TONI MORRISON’S <i>GOD HELP THE CHILD</i> , ANGE GAËL PAMBO PAMBO N’DIAYE (UNIVERSITÉ OMAR BONGO – BONGO).....	407
L’HUMOUR ARC-EN-CIEL DES ÉCRIVAINS AFRICAINS DE LA DIASPORA, TOURE FATOUMATA CISSE (UNIVERSITE FELIX HOUPHOUËT-BOIGNY – RCI).....	418



# LITTÉRATURE



**LA PROBLÉMATIQUE DU HÉROS DANS LES BOUTS DE BOIS DE DIEU DE SEMBÈNE OUSMANE ET LE VOILE TÉNÉBREUX DE MOHAMED-ALIOUM FANTOURE**, Eugène ADAMA (Institut National Polytechnique Félix Houphouët-Boigny de Yamoussoukro - RCI)  
eugeneadama@yahoo.fr

## Résumé

La question du héros intéresse plus d'un dans les romans africains. Quels sont les actes majeurs que pose ce type de personnage qui le différencie des autres personnages? Quelle mission d'envergure nationale et internationale, Sembène Ousmane confie à Ibrahima Bakayoko dans *Les bouts de bois de Dieu* et Mohamed-Alioum Fantouré à Mainguai Africounah dans *Le Voile ténébreux* permettent de les typer héros? Ces questionnements ont motivé l'étude sur la problématique du héros dans ces deux œuvres remarquables. En effet, la littérature sénégalaise et guinéenne présentent des héros à deux variantes. L'un (Ibrahima Bakayoko) est un héros positif confirmé et l'autre (Mainguai Africounah), un héros en apprentissage des rites d'initiation sociale, politique et syndicale.

**Mots clés:** problématique, héros, colonisation, tradition, roman africain.

**THE PROBLEMATICS OF THE HERO IN SEMBENE OUSMANE'S  
GOD'S BITS OF WOOD AND IN MOHAMED-ALIOUM FANTOURE'S  
THE DARK VEIL**

## Abstract

The question of the hero interests many people in the African novels. What are the major actions of the hero that make him different from other characters? What national and international span mission, do Sembène Ousmane and Mohamed-Alioum assign respectively to Ibrahima Bakayoko in *God's Bits of Wood* and Mainguai Africounah in *The Dark Veil*, that permit to mark them as heroes? These questions motivate the study of the problematics of the hero in the two famous novels. Indeed, the Senegalese literature and the Guinean literature present two types of heroes. Ibrahima Bakayoko is the one known as a positive hero and Mainguai Africounah is the other known as a hero being initiated into the social, political and trade unionist rituals.

**Keywords:** Problematics, hero, colonization, tradition, African novel.

## Introduction

Dans la littérature ou la mythologie gréco-latines, le héros est comparable à un demi-dieu, c'est-à-dire un être hors du commun. C'est également un être légendaire dont on reconnaissait une témérité et des exploits salués. Cependant, dans la littérature moderne, le héros n'est plus dans cette définition mythique puisque chaque société essaie de construire son héros sur la base de certaines considérations endogènes. Ainsi, dans *pour un statut sémiologique du personnage*, Philippe Hamon nous précise comment s'y prendre pour déterminer et typer cet « être de papier », appelé le héros :

En tant que concept sémiologique, le personnage peut, en une approche, se définir comme une sorte de morphème doublement articulé, morphème migratoire manifesté par un signifiant discontinu ; il sera défini par un faisceau de relations de ressemblance, d'opposition de hiérarchie et d'ordonnement... avec les autres personnages et éléments de l'œuvre... (Hamon, 1977 :137).

Et à Bernard Valette de lui emboîter le pas pour renchérir :

Le héros peut se reconnaître à :

- son occurrence dans le récit. Ce sera le plus souvent le premier nommé...
- sa place dans le système des rôles [...] Le héros est alors le seul personnage qui coïncide avec la première personne. (Valette, 1995 : 96).

L'analyse vise comment ces deux auteurs représentatifs de la littérature sénégalaise (Sembène Ousmane, *les Bouts de bois de Dieu*) et guinéenne (Mohamed-Alioum Fantouré, *Le voile ténébreux*) s'y prennent pour définir, mieux dépeindre le héros ? Quels sont les actes majeurs et remarquables que Ibrahima Bakayoko et Mainguai Africounah posent à l'opposé des autres personnages qui font d'eux des héros ? Quelle attention particulière pouvons-nous accorder à ces deux personnages célèbres diamétralement opposés, eu égard à leur « faire » et leurs rôles dans la trame diégétique ?

Pour répondre à ces préoccupations, nous utiliserons des outils sémiotiques et sociocritiques afin de montrer le déploiement ou le déroulement des faits vécus par ces auteurs de renom et la mixtion de signifiants contextuels : expressions de leurs témoignages.

## **1. Ibrahima Bakayoko : un héros positif confirmé ?**

D'entrée de jeu, les noms patronymique et prénom de ce personnage héros au plan onomastique (l'étude des noms propres) ne sont ni inopinés ou occasionnels compte tenu des actions de carrures menées dans le récit. Bakayoko signifie en Bambara « Je suis innocent ». Quant à Ibrahima, il dérive de (Abraham), personnage biblique, premier patriarche des Hébreux. Au total, ces appellations donnent ce sens : « Un saint qui fait figure de rassembleur de bonnes volontés pour une action commune ». En effet, ces désignations constituent, « l'étiquette signifiante ou face signifiante du personnage. » (Gardies, 1980 : 34). Roland Barthes soutient ces indices qui révèlent l'« être » du personnage : « Un nom propre doit toujours être interrogé soigneusement, car le nom est si l'on peut dire, le prince des signifiants. Ses connotations sont riches, sociales, et symboliques. » (Barthes, 1974 : 34).

Ainsi, Ibrahima Bakayoko est un héros présomptueux que rien ne rebute dans le combat qu'il livre contre l'Administration coloniale. Dès lors, sa forte personnalité stimule à l'action et exerce une influence déterminante sur ses « frères » cheminots. L'omniprésence du héros retient l'attention : il semble avoir le don d'ubiquité.

Le cadre spatial de l'œuvre présente un militant syndicaliste sous des éclairages différents : à Bamako, sa mère s'inquiète et se demande : « quand reviendra Bakayoko ! » (Ousmane, 1960 : 28). Lorsque le doyen des poseurs de

rails, Fa Kéita, interroge la petite Adjibidji sur ce même sujet, elle répond : « je n'en sais rien [...], il a promis d'écrire chaque semaine. » (Ousmane, 1960 : 29). Déjà, il y a une sorte de mystère qui entoure le militant syndicaliste. Aussi, les nombreux déplacements effectués de-ci de-là, dans le cadre des activités du syndicat, lui donnent-il un caractère imperceptible comme le soutient encore sa mère :

Ah, mon fils, tout le monde le connaît ! Ibrahima par-ci, Ibrahima par-là. Depuis la mort de son père, il ne tient plus en place. C'est vrai qu'il remuait déjà quand il était dans mon ventre. Mais alors, ça me faisait plaisir. Et maintenant le voilà qui prêche la grève, pourquoi ! (Ousmane, 1960 : 14).

Par le truchement des propos des cheminots en grève, Bakayoko reste l'âme de la grève, c'est-à-dire la sève qui exhorte les ouvriers ou les grévistes. Son souvenir apparaît comme une force morale qui pousse les grévistes à l'action syndicale. Même, parfois, ces derniers sont comme pris dans l'étau par sa présence. De cette manière, pour résoudre un problème relatif aux activités du syndicat ou pour faire prendre conscience à un gréviste d'un problème quelconque, l'on évoque constamment son nom. Les paroles du sage Fa Kéita l'attestent dans ce passage :

Votre enthousiasme me fait peur. Ce qu'il faudrait aujourd'hui, c'est que Ibrahima Bakayoko soit parmi nous. Il sait nous parler et nous l'écoutons tous. » (Ousmane, 1960 : 14). A Thiès, on entend des paroles similaires : « Notre Bakayoko est bien, dit Samba NDoulougou ; s'il était là, ceux-là ne parleraient pas comme ça. (Ousmane, 1960 : 41).

Bref, il est considéré comme un « dieu » qui a les prérogatives de décanter les situations inextricables. Et à Gérard Genette de le confirmer :

Un dieu ou un héros doivent être irréprochables tout simplement parce que telle est la définition d'un dieu ou d'un héros. Un dieu faillible ou un héros lâche est une contradiction dans les termes, et donc une maladresse. Autrement dit, les manquements à la morale ne sont pas répréhensibles absolument. (Genette, 1982 : 105).

À Dakar, également, son nom est au centre des conversations, comme en témoigne ce court dialogue entre Arame et N'Dèye Touti :

Arame : « Tu connais ce type-là [...] ce Bamba ? J'ai son nom au bout de la langue. On dit que s'il voulait, il pourrait mettre fin à la grève ? C'est vrai ça ? » (Ousmane, 1960 : 26).

Et à N'Dèye Touti de répondre : « Je ne le crois pas. Il s'appelle Bakayoko. » (Ousmane, 1960 : 26).

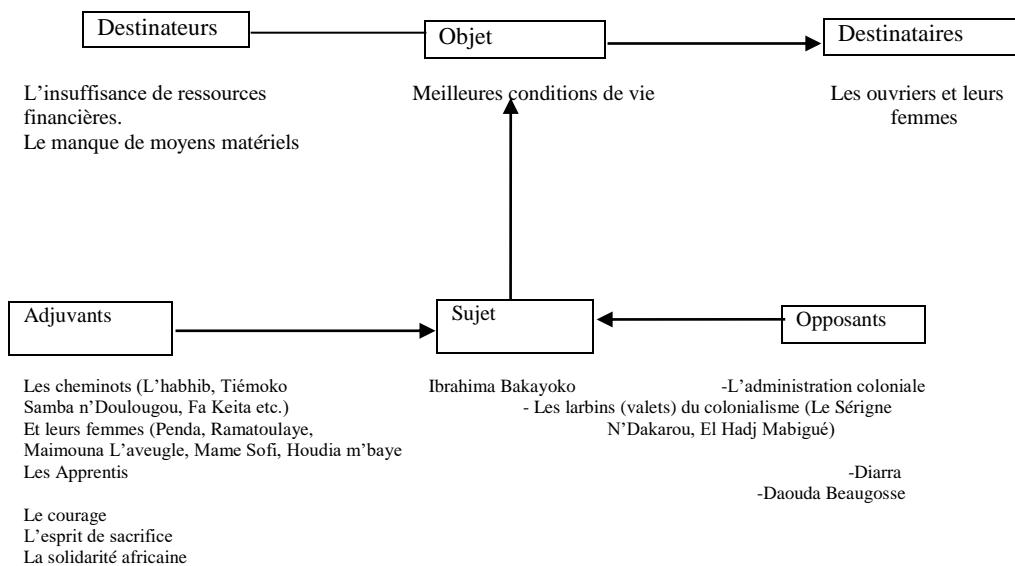
L'absence prolongée de Ibrahima Bakayoko accentue le malaise des grévistes. C'est pourquoi, pour une raison ou pour une autre, tout le monde l'attend avec impatience. En effet, tout dépend de Bakayoko. Il se présente comme le centre d'attraction vers lequel tout converge. Bien entendu, Bakayoko apparaît en tant qu'un prophète, c'est le porte-parole de l'auteur selon les propos de Samba NDougou à Thiès.

Bakayoko a dit :

« Ce ne sont pas ceux qui sont pris par force, enchaînés et vendus comme esclaves qui sont les vrais esclaves, ce sont ceux qui acceptent moralement et physiquement de l'être. » (Ousmane, 1960 : 101).

Ces mots laissent entendre que l'homme est l'artisan de sa propre destinée. Dans l'espace, les paroles de Ibrahima Bakayoko, en raison de leur force magique, sont citées dans le but d'encourager les grévistes indécis, ou bien pour désarmer les opportunistes comme Diara et les « faux-amis » notamment Daouda Beaugosse. Bakayoko exerce donc un pouvoir charismatique sur tous les grévistes. Même les Européens craignent son influence. Aussi veulent-ils l'assassiner ? Selon Victor, c'est « un tribun. » (Ousmane, 1960 :58). Plus tard, Isnard ajoute que « c'est un homme dangereux ». Et Leblanc de poursuivre : « tu as raison, [...] très dangereux, mais fais attention, mort, il serait encore plus dangereux que vivant. » (Ousmane, 1960 : 58).

La multiplicité de toutes ces facettes fait donc de ce personnage énigmatique, un militant syndicaliste incontournable, voire un héros positif pour mener la grève des ouvriers à son terme. Ce résumé peut se schématiser à partir de la théorie du schéma actantiel de Algirdas Julien Greimas extraite de son œuvre sémantique structurale (1966).



Après Ibrahima Bakayoko, qu'en n'est-il de Mainguai Africounah, un autre type de héros dépeint par Mohamed-Alioum Fantouré ?

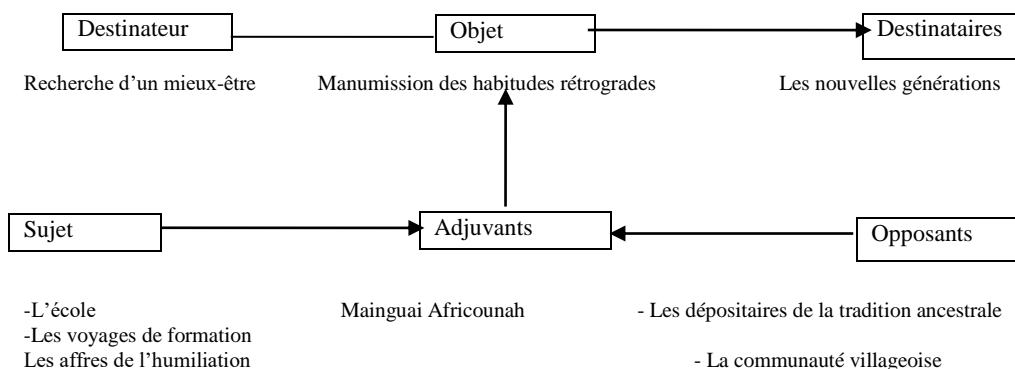
## 2. Mainguai Africounah : un héros en apprentissage ?

À l'instar du premier héros étudié, les nom et prénom de Mainguai Africounah méritent d'être analysés sur un angle onomastique. En fait, Mainguai a pour sens en Malinké, « Allons-y ». Africounah, quant à lui, est obtenu à partir d'un découpage lexématique. Nous avons donc l'adjonction d'un radical « Afric »,

c'est-à-dire l'Afrique d'un suffixe « Ounah » qui signifie « mère patrie ». Ces identifiants pris ensemble ont un caractère d'harmonie ou d'union. Ce qui symbolise un appel à tous les fils d'Afrique à se mobiliser pour combattre l'envahisseur venu de l'occident pour s'offrir l'émancipation et d'autre part proscrire certaines habitudes ancestrales dépassées qui empêchent le bien-être. Et c'est ce double combat que mène le héros dans l'œuvre. Le nom qu'on donne à un fils en Afrique est donc généralement motivé. Voici ce qu'en dit Roland Barthes : « Le Nom propre est lui aussi un signe et non bien entendu, un simple indice qui désignerait sans signifier [...] comme signe le Nom propre s'offre à une exploration, à un déchiffrement... » (Barthes, 1972 : 125).

À partir de ces textuels, Mohamed-Alioum Fantouré présente un héros, pris en étau par deux forces antagonistes. Il sera donc appréhendé à partir de deux schémas actantiels à fonctionnement directionnel et vectoriel :

### 2.1. Mainguai Africounah et les coutumes ancestrales : Difficile révision des modes de vie africains



Ici, les coutumes ancestrales s'opposent au modernisme, le cercle familial restreint ou fermé à la famille élargie : « je voudrais vous dire aussi que la dignité peut être la recherche d'une voie morale hors de la tradition ancestrale. » (FANTOURE, 1985 : 58). Le souci majeur de Mainguai, l'anticonformiste, est de réviser certaines habitudes traditionnelles dépassées telle que le parasitisme. En effet, après le décès de son père, il refuse que sa mère prenne en charge les parents lointains (oncle, tante, cousin et autres). Le divorce s'interpose alors entre la communauté villageoise et le fils indigne. Martin Bestman nous fait la confidence :

En Afrique, se révolter contre la tutelle paternelle, c'est s'attaquer directement à un droit sacré, à une loi bien assise, c'est ébranler les fondements, les racines mêmes de la société traditionnelle, le conflit entre père et fils (ou mère et fils) est alors symptomatique de la désagrégation ou du démembrement de la cellule familiale, portant ainsi un coup fatal à toute la société. (Bestman, 1980 : 51).

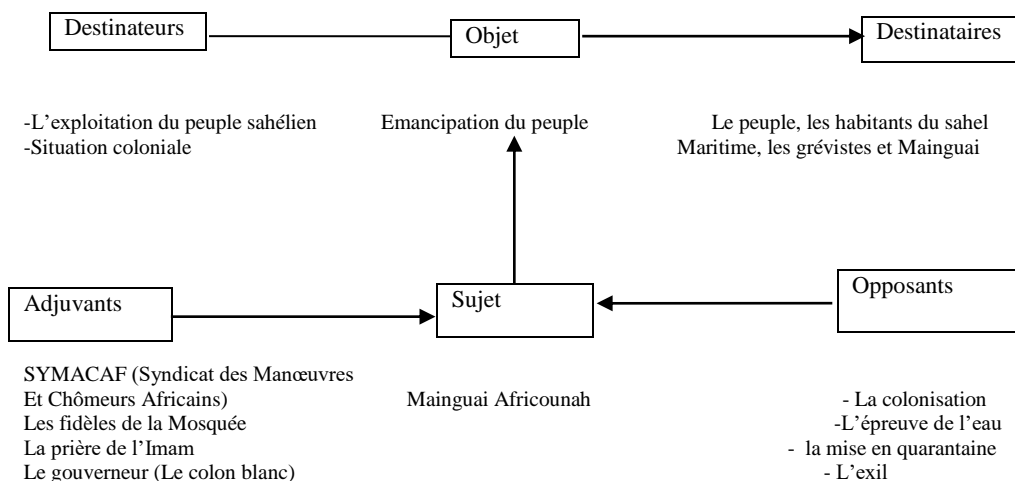
Sa mère malheureuse d'un fils rejeté par les siens trouve la solution de l'exorciser, c'est-à-dire chasser l'esprit démoniaque qui l'habite grâce à la mise en quarantaine et l'épreuve de l'eau :

Le silence insondable avait envahi mon univers concentrationnaire. Je me retrouvais seul, habité par l'angoisse. Ainsi, devait se passer l'après-midi. Puis ce fut de nouveau la nuit ! Toujours le silence. Parfois, autour de ma prison, j'entendais des murmures renforçant l'Éternel état de ma séquestration [...] peu à peu, j'allais me rendre compte que je mettais seulement créé des illusions [...] Ainsi, c'est dans le secret du voile ténébreux que mes juges me mirent au défi d'annoncer le jugement du destin que j'avais décidé de choisir [...] Dommage pour moi. Je n'avais même plus l'illusion de la liberté de décider de ma façon de mourir ou de survivre. (Fantouré, 1985 : 58).

À tout prendre, les pratiques coutumières prennent le dessus. Pour preuve, il renaît à la tradition avec une paix intérieure retrouvée. Martin T. Bestman s'en explique pour confirmer : « Le voile ténébreux se présente comme un récit murmuré sur un ton de confiance par le héros. C'est l'histoire d'un combat solitaire contre une tradition ancestrale implacable et une puissance non moins écrasante... » (Bestman, 1980 : 51).

D'autre part, cet être fabuleux au pouvoir surnaturel doit lutter contre une administration coloniale qui entretient des rapports de conjonction et de disjonction avec lui.

## 2.2. Mainguai Africounah et la colonisation : des rapports avoisinants



La lecture de ce schéma actantiel, montre l'omniprésence manifeste de Mainguai Africounah. Nous décodons une bijection, c'est-à-dire une application qui, à tout élément de l'ensemble de départ, associe un et un seul élément de l'ensemble d'arrivée. Et pour preuve, des colons blancs sont à la fois adjuvants et opposants de Mainguai ; des Noirs, opposants et adjuvants de ce dernier. Boris tomachevski le traduit en ces termes :

Le rapport émotionnel envers le héros (Sympathie, antipathie) est développé à partir d'une base morale. Les types positifs et négatifs sont un élément nécessaire à la

construction de la fable [...] Le personnage qui reçoit la teinte émotionnelle la plus vive s'appelle le héros. » (Tomachevski, 1965 : 295).

Lorsqu'on rencontre le personnage héros, il est exclu du lycée à deux mois du baccalauréat : « ... dans le temps, je fus chassé de l'école secondaire, à deux mois du bac... » (Fantouré, 1980 : 60-61). L'exclusion de ce jeune garçon qui a pour seul motif d'avoir lu la célèbre œuvre de Karl Max : Le Manifeste de parti communiste, met sur le tapis l'arbitraire et l'injustice que le colonialisme a souvent utilisés pour disposer du Noir.

Après l'âge de la majorité et instruit, la même administration coloniale lui fait confiance et l'embauche à K. pour dispenser des cours au centre d'apprentissage de la régie des chemins de fer. Il devient, ainsi, incontournable dans la gestion des affaires publiques du colon.

Les raisons remontent sûrement à l'enrôlement de Mainguai Africounah aux côtés des troupes françaises pendant la Deuxième Guerre Mondiale (1939-1945) où il a appris à démystifier et démythifier le Blanc. Mais, comme toujours, la séparation s'interpose trois mois plus tard : Mainguai est arrêté et licencié par son patron qui le soupçonne de donner des cours qui parlent de la vie politique en Europe.

Nous constatons là que Mainguai reste l'ennemi incontesté et juré du système colonial qui assujettit ses concitoyens. Cependant, il s'en tient de façon radicale à sa propre conception de la vie. Le désir de former une conscience syndicaliste devient indéniable. Il semble être en conformité avec les idéaux tant prônés par Jean-Paul Sartre selon lesquels « l'écrivain est en situation dans son époque. » (Sartre, 1947 : 13-16).

Cette façon de faire est une forme d'engagement, c'est-à-dire un moyen pour un leader d'assumer son histoire par une véritable prise de conscience de sa condition sociale et de celle de son peuple à qu'il doit servir de guide aux yeux de tous. C'est donc prévisible de voir naître l'ingénieuse idée de mettre en place le Syndicat des Manœuvres et Chômeurs Africains (SYMACAF) dans le but d'offrir des emplois à des congénères améliorant, de cette façon, leurs conditions d'existence.

C'est l'exemple de Fodécari qu'il réussit à faire embaucher dans la Société Commerciale de l'Ouest Sahélien. Dans l'exécution de ses tâches quotidiennes, il lui est reproché d'avoir volé des pièces détachées d'automobile et agressé son patron. En principe, conformément aux dispositions légales, une enquête aurait pu apporter les preuves de sa culpabilité.

Mais comme à l'accoutumée, l'on l'incarcère. Une telle attitude heurte la conscience morale ; c'est ce que font les syndicalistes pour obtenir la libération de Fodécari. C'est donc une nombreuse foule qui participe au meeting qui conduit à l'arrestation des organisateurs dont Mainguai cité par le commissaire de police comme le véritable mineur.

En application des lois coloniales, Mainguai doit comparaître devant la cour pénale pour répondre de ses actes répréhensibles. Bountourabie sa compagne,

sa mère, et Maître SASSI lui trouvent un avocat pour sa plaidoirie. La parodie de justice finit par faire de Mainguai populaire.

À défaut d'être acquitté, il accepte la condamnation du juge d'instruction : sept années d'interdiction de séjour au Sahel Maritime et en Afrique occidentale ; une circonstance atténuante par rapport aux vingt ans de travaux forcés exigés par le procureur.

La « parodie de justice » traduit la partialité de la justice en faveur des patrons blancs qui détiennent tous les pouvoirs, à savoir l'exécutif, le législatif et le judiciaire. De cette manière, nous ne sommes pas surpris de voir cette justice être de connivence avec les autorités coloniales.

Dans ces circonstances, que peut, à cette époque, un Noir face à la souveraineté du pouvoir colonial ? Quelle défense peut-il espérer avoir ? Quelles stratégies peuvent mettre en place les siens pour le sortir de ce borborygme ?

Bon gré mal gré, la justice utilise tous les arguments possibles pour condamner « le fauteur de troubles » de sorte que les velléités de révoltes de ce genre s'estompent. L'Administration coloniale montre simplement sous ces lignes, ses faiblesses et le manque d'honnêteté intellectuelle qui la caractérisent pour pérenniser son pouvoir au Sahel Maritime.

Ce départ forcé de l'Afrique du syndicaliste Mainguai peut être pris comme un combattant qui a perdu une bataille de la guerre pour s'offrir des meilleures conditions. Il pourra en tirer des leçons pour disposer à l'avenir du colon.

Au-delà de ces premiers indices textuels, quels sont les éléments permettant de présenter Mainguai Africounah en tant qu'un héros problématique ? Le roman Négro-africain, en général, dépeint les jeunes personnages comme des martyrs voire le modèle des luttes libératrices. Ce fait, patent, Pierre N'DA le fait remarquer :

Dans les romans, les jeunes apparaissent souvent, non seulement comme les porte-parole d'une violente critique des pouvoirs africains et de la situation sociale et économique déplorable qui prévaut, mais aussi comme des agents de développement, des promoteurs de progrès, des acteurs et des moteurs de changement social, courageux et téméraires, les jeunes sont présents dans toutes les forces de lutte de libération et de combat pour la justice, pour la transformation de la société et pour le bonheur du peuple. (N'da, 1999 :74)

## Conclusion

Somme toute, les jeunes héros accordent la primauté à l'intérêt collectif, l'engagement politique ou syndical transcende d'une part les lois traditionnelles dépassées et d'autre part la vie affective. De cette façon, Ibrahima Bakayoko triomphe de l'Administration coloniale, au prix de combats sanglants. Et Martin T. Bestman se résout à le dire :

Sembène Ousmane s'inspire d'un fait historique pour faire revivre avec la vitalité et l'ardeur brûlantes qui caractérisent toute renaissance, les combats des Africains pour l'indépendance politique syndicale, et économique. N'est-il pas révélateur d'ailleurs

que les luttes débordent le cadre étroit d'un pays pour s'étendre à la presque totalité de l'Afrique noire sous domination coloniale? » (Bestman, 1980 :139).

Pour ce qui est de Mainguai Africounah, il est interdit de séjourner pendant sept (7) années au Sahel Maritime et en Afrique occidentale. Ce verdict qui expulse un Africain de sa terre natale, et même d'une partie de son continent, c'est-à-dire l'Afrique occidentale, amène à cette interrogation : du Blanc et du Noir, à qui le continent africain appartient légitimement, et qui est l'intrus ou l'envahisseur ?

Le départ forcé de Mainguai Africounah du Sahel Maritime, semble s'apparenter à ceux des grands intellectuels et des grands hommes de culture, des militants charismatiques enclins au progrès social, économique et politique dont Mohamed-Alioum Fantouré sous le règne du Président Sékou Touré.

Tierno Monémemo le témoignait dans l'interview accordée à *Fraternité Matin*, Quotidien Ivoirien :

Camara Laye est mort en exil on le sait dans la misère et la solitude à cause des bêtises de Sékou Touré. Mohamed-Alioum Fantouré est en exil depuis 1960. William Sassine a vécu plus de vingt-cinq ans en exil. La littérature guinéenne est donc essentiellement une fille de l'exil et de la dictature. (Monememo, 1994 :9).

## Références bibliographiques

### Corpus

Ousmane S., 1960, *Les Bouts de bois de dieu*. Paris, Presses Pocket.  
Fantouré M.A., 1985, *Le voile ténébreux*. Paris, Présence Africaine.

### Autres ouvrages

Barthes R., 1972, *Le degré zéro de l'écriture suivi de nouveaux essais critiques*. Paris, Seuil, Points.  
Barthes R., 1974, *Sémiotique narrative et textuelle*. Paris, Larousse.  
Baylon C. et Migno X., 1983, *Sémantique du langage*. Paris, Nathan.  
Bestman M.T., 1980, *Sembène Ousmane et l'esthétique du roman africain*. Québec, Naaman.  
Collectif, 1977, *Poétique du récit*. Paris, Seuil, Essais-points.  
Eco U., 1988, *Sémiotique et philosophie du langage*. Paris, Puf.  
Gardies A., 1980, Personnage et plus-value in *variations sur le personnage*. Paris, puf.  
Gérard G., 1982, palimpsestes, *La littérature au second degré*. Paris, Seuil, poétique.  
Greimas A.-J. et Courtes J., 1993, *Sémiotique dictionnaire raisonnée de la théorie du langage*. Paris, hachette.  
Groupe d'entrevemes, 1979, *Analyse sémiotique des textes*. Lyon, presses universitaires.  
Hamon P., 1977, pour un statut sémiologique du personnage » in *poétique du récit*. Paris, Seuil.  
Jakobson R., 1965, *Théorie de la littérature*. Paris, Edition, Seuil.  
Lukacs G., 1965, *Le roman historique*. Paris, Payot.  
Lukacs G., 1979, *La théorie du roman*. Paris, Edition Gonthier.  
Monémemo T., 1994, *Fraternité matin*, Quotidien Ivoirien. Abidjan, n°95651, 9.

Eugène ADAMA / La problématique du héros dans les bouts de bois de Dieu de Sembène Ousmane et le voile ténébreux de Mohamed-Alioum Fantoure / Revue *Échanges* vol. 2 n° 010 juin 2018

N'da P., 1999, « jeunesse et changement social dans le roman négro-africain, in *EN-QUETE*, revue scientifique de lettres, arts et sciences humaines, université de Cocody-Abidjan, C.I, n°4.

Ouvrage collectif dirigé par A.J. Greimas, 1972, *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Librairie Larousse.

Sartre J.P., 1947, *situation I*. Paris, Gallimard.

Tomachevski B., 1965, *Théorie de la littérature*. Paris, Tel Quel.

Valette B., 1995, *Le roman*. Paris, Nathan.

**LA MIGRATION DES JOURNAUX CONGOLAIS VERS LA TOILE :  
IDENTITÉS ÉDITORIALES ET DÉFIS DE DIVERSIFICATION DES  
PRODUITS MÉDIATIQUES**, Benjamin NGOMA et Bienvenu BOUDIMBOU  
(Université Marien NGOUABI de Brazzaville – Congo Brazzaville)  
ngomab57@gmail.com / bboudimbou@yahoo.fr

**Résumé**

Le présent article cherche à cerner les stratégies et les pratiques mises en œuvre par les journaux congolais pour se positionner dans le secteur de l'information virtuelle. Il présuppose que, la presse numérique étant une réalité très récente au Congo-Brazzaville, les éditeurs des journaux sont plus portés par la stratégie du «copier-coller» que par le souci de développer la créativité journalistique. L'analyse de l'identité éditoriale de ces publications s'appuie sur deux approches théoriques complémentaires: l'approche sémiologique d'un «ensemble de formes», qui met en valeur «les modalités signifiantes» dans la construction du sens; et l'approche par les «logiques sociales de la communication», qui contribue à façonner le journal virtuel. Les résultats de cette analyse débouchent sur une discussion concernant les défis de la diversification des produits médiatiques congolais sur la page web.

**Mots clés :** Identité éditoriale, offre médiatique, sémiologie de la page web, modalités signifiantes, journal virtuel

**THE MIGRATION OF CONGOLESE NEWSPAPERS TO THE WEB:  
EDITORIAL IDENTITIES AND CHALLENGES OF DIVERSIFICATION  
OF MEDIA PRODUCTS**

**Abstract**

This article seeks to identify the strategies and the practices implemented by Congolese newspapers to position themselves in the virtual information-communication sector. It presupposes that, the digital press being a very recent reality in Congo-Brazzaville, newspapers publishers are more interested in “copying and pasting” than in developing journalistic creativity. The analysis of these publications is based on two complementary theoretical approaches: the semiotic approach of a “set of forms” that highlights the signifying modalities in the construction of meaning and the approach by the “social logic of communication” that contributes to shaping the virtual newspaper. The results of this analysis lead to a discussion about the challenges of diversifying Congolese media products on the web page.

**Keywords:** Editorial identity, media offer, Semiology of the web page, signifying modalities, virtual newspaper.

## Introduction

Le surgissement de la presse imprimée sur le réseau informatique mondial (Internet) aux États Unis et en France au début des années 1990<sup>1</sup>, dans le contexte du développement des *Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication* (NTIC), a mis en évidence la modification des processus de traitement de l'information. En plus de l'instantanéité, de l'archivage, de l'interactivité et de l'hypertextualité, l'Internet permet de combiner le son, l'image et l'écrit sur un même support à l'intention de nombreux destinataires. Il favorise l'accès à la demande, au contrôle des usages, et l'adaptation aux besoins individuels des consommateurs (J. V. Pavlik, 2001, p.3). Les éditeurs des médias écrits ont ainsi la liberté de choisir le mode de configuration de l'information sur le *World Wide Web* ou la Toile. L'accès du Congo-Brazzaville à l'Internet en 1997 (R. Ducasse, N. Akam, M. Koua-Saffo et A.-J. Tudesk, 2003) par des connexions satellitaires<sup>2</sup>, a permis à quelques journaux de réagir, à partir de 2004, à l'effet de mode, aux contraintes de l'innovation ou à celles du marché en proposant, en plus du format papier, une version électronique. Ils sont ainsi entrés dans la mondialisation de l'information qui caractérise la société de l'ubiquité.

La littérature disponible sur ces journaux à double vie s'inscrit généralement dans la logique de l'identité culturelle des journalistes (R. Okoti, 2011), ou de l'appropriation des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans la pratique journalistique congolaise (D. Obilangounda, 2008 ; P. Minkala-Ntadi, 2012, 2013). Ce dernier thème est assez récurrent dans les travaux de P. Minkala-Ntadi, qui s'intéresse notamment à la reconfiguration des entreprises de presse écrite congolaises en tant qu'organisations entrepreneuriales, dans le cadre de l'usage des dispositifs techniques. Cette reconfiguration est appréhendée, selon l'auteur, à partir de l'évolution des pratiques journalistiques, en lien avec l'usage d'Internet, dans les opérations de traitement de l'information de presse. La question de l'identité éditoriale des publications n'y est pas abordée de façon particulière.

Le présent article se propose de s'y pencher, en essayant de présenter la vision globale des stratégies et les spécificités de chaque publication concernée dans le cadre de la mise en vitrine des produits médiatiques sur son site web. Dans la filiation des travaux réalisés respectivement par A. Touboul (2001), N. Almar (2007) et S. F. Seck-Sarr (2017) sur l'identité éditoriale de la presse en ligne, et par D. M. Reina (2015) sur la sémiotique de la transposition du texte à l'hypertexte, nous entendons relever ces spécificités à travers la description des stratégies de

---

<sup>1</sup> Selon Serge Guérin (1996), le journal en ligne apparaît pour la première fois en mai 1993 aux États Unis, avec le lancement de la version électronique du *San José Mercury News* par le groupe de presse *Knight*. Le *Chicago Tribune* lui a immédiatement emboîté le pas la même année en créant son site Internet. En France, les journaux régionaux *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, *Le Républicain Lorrain* et *La Voix du Nord* investissent le Web dès août 1994, soit une année avant les journaux nationaux tels que *Libération* et *Le Monde*.

<sup>2</sup> Le Congo n'a été connecté au *backbone* transatlantique STA3/WASC/SAFE qu'en 2010.

positionnement et l'analyse sémiologique de la page d'accueil des journaux congolais en ligne. La problématique de cette étude s'articule autour des questions suivantes : comment les organes de presse écrite congolais présentent-ils leurs offres informationnelles électroniques ? Autrement dit, quels modes de production de l'information déploient-ils sur la Toile pour forger leur identité éditoriale ? Quelle est leur stratégie de positionnement ?

Pour donner suite à ces préoccupations, nous posons le cadre théorique et méthodologique de la recherche, puis déterminons les stratégies énonciatives mises en œuvre par chaque instance de production pour forger son identité. Les résultats de cette analyse débouchent sur une discussion concernant les défis de la diversification des produits médiatiques congolais sur la Toile.

## **1. Considérations théoriques et méthodologiques de la recherche**

Le postulat de cette étude est que, la presse numérique étant une réalité très récente au Congo-Brazzaville, les éditeurs de journaux imprimés sont plus portés par la stratégie du « copier-coller » – se traduisant par la reproduction-affichage à l'écran de la version papier du journal – que par le souci de développer la créativité journalistique. Elle présuppose aussi que la quantité et la qualité de l'offre informationnelle est tributaire du contexte culturel et politique, et des moyens dont disposent les journalistes pour faire face aux défis du web.

Nous fondons notre argumentaire sur l'étude sémiologique d'un « ensemble de formes » de la presse en ligne (J.-J. Boutaud, 1998), qui met en valeur

Les modalités signifiantes » dans la construction du sens. Ces modalités ont l'avantage d'invoquer la « coopération interprétative : modalités d'énonciation, primat de la forme et de la relation sur le contenu, jeu permanent entre le discursif et le méta-discursif, entre transitivité (de soi à autrui) et réflexivité de soi à soi (p. 85).

Cette posture est justifiée par le fait que la migration des journaux du format papier au format numérique en fait des médias informatisés (des dispositifs techniques). Ils offrent ainsi aux journalistes la particularité de s'organiser autour de trois termes : l'écriture, l'écran et les pratiques (Y. Janneret et E. Souchard, 2005, p. 5). La pratique des médias informatisés, en tant qu'elle s'effectue à partir de l'écriture et de la lecture, fixe leur continuité par rapport au temps long de l'écriture. L'écran est le dispositif technique qui transforme et conditionne le processus d'écriture selon des modalités qui lui sont propres. Loin d'être un simple support de signes, l'écran est aussi le lieu où les signes trouvent leur forme et leur organisation. Les pratiques, en revanche, mettent en évidence la logique de l'uniformisation ou de la diversité des productions. Elles sont intrinsèquement liées au « fonctionnement sémiotique du texte » (J. Fontanille, 2008, p. 23), car elles constituent le niveau supérieur correspondant à celui de l'expérience, de l'énonciation et de la signification « en acte ».

Le niveau des pratiques, auquel nous nous situons, est celui où s'opèrent l'appropriation, l'interprétation et l'usage du site web. Il révèle l'identité éditoriale

de la publication, qui détermine ses caractéristiques propres par rapport à celles de ses concurrents. C'est le lieu où se déploie l'énonciation éditoriale définie « comme un "texte second" dont le signifiant n'est pas constitué par les mots de la langue, mais par la matérialité du support et de l'écriture, l'organisation du texte, sa mise en forme, bref par tout ce qui en fait l'existence matérielle. Ce « signifiant » constitue et réalise le « texte premier », il lui permet d'exister » (E. Souchier, 1998, p. 144). Cette dimension énonciative « infra » textuelle concerne tout autant l'identité visuelle du journal que la mise en scène de l'information.

Nous associerons à cette perspective théorique l'approche info – communicationnelle de B. Miège (1997), qui s'appuie sur les « logiques sociales de la communication ». Ce concept traduit « des mouvements de longue durée, à la construction desquels des acteurs sociaux concourent activement (et de façons multiples et contradictoires), et affectent aussi bien des processus de production que des articulations production-consommation, des réorganisations symboliques, des changements dans la gestion du « social » et des mécanismes de formation des usages sociaux (B. Miège, 1992, p. 125). Pour G. Tremblay (1997, p. 14), les logiques sociales sont « un ensemble de règles qui orientent la structuration et le fonctionnement d'un secteur industriel, qui déterminent les caractéristiques et l'articulation des fonctions de création, de production, de mise à disposition et de consommation des produits culturels ». Dans la contradiction production/consommation, faut-il souligner avec Y. De La Haye (1984) et B. Miège (2003), « l'aspect principal est la production », en raison de l'influence qu'exerce l'émetteur-producteur sur les comportements et sur la demande.

Notre analyse s'appuie sur un corpus de trois journaux traditionnels et d'une agence d'information. Il s'agit respectivement du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville*, du bihebdomadaire *La Semaine Africaine*, de l'hebdomadaire *Le Patriote* et du bulletin de l'Agence congolaise d'information (ACI). Ces médias publient chacun un support en format papier, et ont chacun un site web dont les références suivent :

[www.lesdepechesdebrazzaville.fr](http://www.lesdepechesdebrazzaville.fr), créé en 2004 ;

[www.lasemaineafricaine.net](http://www.lasemaineafricaine.net), créé en 2006 ;

[www.lepatriotecongobrazza.com](http://www.lepatriotecongobrazza.com), créé en 2008 ;

[www.agencecongoinfo.net](http://www.agencecongoinfo.net), créé en 2009.

Ces quatre publications constituent un échantillon suffisamment représentatif de la presse écrite congolaise, du fait de leur périodicité, de leur régularité sur le marché et de leur ligne éditoriale (positionnement par rapport au champ politique). Nous nous appuyons sur une méthodologie d'analyse des discours journalistiques « au prisme de la ligne éditoriale » (R. Ringoot, 2004), pour faire le décryptage sémiotique des pages d'accueil des journaux du corpus en rapport avec la Une de leur version papier, en vue d'en dégager les variables. Notre analyse s'appuie sur les données de l'observation empirique des sites web associées aux notes d'entretiens que nous avons eus avec les responsables éditoriaux des journaux concernés. Cette analyse est soutenue par des arguments puisés dans des sources documentaires appropriées. Munis de tous ces éléments

méthodologiques, nous nous proposons maintenant d'explorer les pratiques en cours dans le site web de chaque journal.

## **2. La création du site web comme stratégie de positionnement**

Les journaux traditionnels proposent une version électronique aux usagers pour conquérir un nouveau lectorat, généralement délocalisé de la zone de diffusion du format papier, en vue d'assurer « à la fois la légitimité interne, en se présentant comme un média moderne, et la légitimité externe auprès des donateurs » (M. Jumbo, 2012, p. 161) et autres annonceurs. À la lumière des présupposés théoriques et méthodologiques précédemment énoncés, dans cette seconde section, nous mettons en perspective les stratégies de positionnement des journaux congolais sur le web. Nous nous attachons notamment à esquisser l'historicité du format papier et de la version web des publications du corpus. Notre objectif est de montrer en quoi le développement d'un site web est un signe de mobilité, une nécessité, une obligation plus qu'un choix, pour la conquête du plus grand nombre de lecteurs, ceux disséminés aussi bien sur l'ensemble du territoire national qu'à l'étranger.

### **2.1. [www.lesdepechesdebrazzaville.fr](http://www.lesdepechesdebrazzaville.fr) : entre communication verticale et ouverture sur l'international**

*Les Dépêches de Brazzaville*, dont la première édition remonte à août 1998, est l'unique quotidien du Congo depuis 2007. Il est tiré sur 16 pages en moyenne et vendu à 200 F.CFA l'exemplaire, ou par abonnement. Il se positionne comme une publication d'information générale sur le Congo, et d'une manière plus large sur l'actualité d'Afrique centrale. Le journal est édité par l'Agence d'information d'Afrique centrale (Adiac), basée à Brazzaville, qui a à son actif trois versions imprimées : une « édition de Brazzaville » paraissant du lundi au vendredi, une « édition du 6<sup>e</sup> jour » publiée le samedi, et une « édition spéciale », thématique et occasionnelle. À cela s'ajoute deux autres éditions du même journal – *Le Courrier de Kinshasa* et *Les Dépêches du Congo* – orientées vers l'extérieur. L'édition de Kinshasa, créée en 2008, traite de l'actualité de la République démocratique du Congo sur 16 pages et est vendue dans la ville capitale de ce pays. L'édition du Congo, en revanche, créée en 2016, est imprimée à Paris et Bruxelles sur 24 pages, avec notamment la « une » qui réunit les grands titres des éditions de Brazzaville et de Kinshasa. Elle donne à ce journal une dimension internationale, afin de permettre aux Congolais de la diaspora d'avoir accès facile à la publication en temps réel.

Sur le plan technique, le quotidien *Les Dépêches de Brazzaville* possède une imprimerie et un parc informatique modernes, des ressources humaines qualifiées (36 journalistes formés aux TIC), et un budget significatif (20 millions de FCFA par mois, entre 2012 et 2014, selon notre enquête), car soutenu financièrement par les services de la Présidence de la République (D. Obilangounda, 2008). Quoique généraliste, le quotidien congolais, dont le tirage est estimé à plus de 25.000 exemplaires, contient des rubriques portant aussi bien sur

la littérature, l'art, la musique, la mode, le sport, l'innovation technique, la science, que sur les nouvelles technologies.

Le site [www.lesdepechesdebrazzaville.fr](http://www.lesdepechesdebrazzaville.fr), datant de 2004 et consacré à la communication verticale, est hébergé à Paris, auprès de NETIS (Network industry and services), et animé par un webmaster qui y réside. En plus d'une information basée sur le texte et l'image fixe, le quotidien *Les Dépêches de Brazzaville* diffuse un contenu éditorial audiovisuel sur son site web et sur son compte Facebook ([www.facebook.com/LesDepechesdeBrazzaville](https://www.facebook.com/LesDepechesdeBrazzaville)). Le site web abrite notamment la web-télévision dénommée *AdiacTV*, lancée le 16 mars 2018, à l'occasion respectivement du 20<sup>ème</sup> anniversaire du journal et de la 38<sup>ème</sup> édition du Salon du Livre de Paris. On peut également s'y connecter aux émissions de la radio *Africa n° 1*, avec laquelle l'Adiac a un accord de partenariat. L'éditeur se sert, par ailleurs, du compte Twitter de l'Adiac ([https://twitter.com/adiac\\_ldb](https://twitter.com/adiac_ldb)) pour valoriser le format PDF du quotidien congolais.

En dehors du format papier du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville*, le site se nourrit des articles préalablement mis en ligne. En fin de journée, le directeur de la rédaction, ses adjoints (les rédacteurs en chef et le secrétaire de rédaction) et les maquettistes reprennent, en comité restreint, tous les sujets retenus par la conférence de rédaction qui s'est tenue en début de matinée. « Juste avant 21 h, la charpente du journal papier est élaborée avec l'ensemble des articles déjà publiés dans la journée sur le site de l'Agence d'information de l'Afrique centrale », confie Émile Gankama, directeur de la rédaction, au cours d'un entretien en mars 2018. Une fois la version PDF validée, la rotative est mise en marche pour imprimer le format papier du lendemain.

## **2.2. [www.lasemaineafricaine.net](http://www.lasemaineafricaine.net) ou la version papier en écho sur la Toile**

Créé en 1952 par le Père Jean Le Gall, *La Semaine Africaine* est un bihebdomadaire d'information et d'action sociale proche du Clergé. En 2018, le tirage de la version papier est estimé à 3.500 exemplaires, pour un volume de 16 pages, vendu à 500 F.CFA et par abonnement. Il traite de la politique, de l'économie, de la culture, du sport, de la religion et des loisirs. Témoin des indépendances et des transitions démocratiques en Afrique, ce journal indépendant a traversé les périodes faites de haut et de bas, qui ont marqué l'histoire politique contemporaine du Congo. Il a notamment assumé les fonctions de « dénonciation, de contre-pouvoir, de légitimation, de représentation populaire, d'information et de formation, d'engagement et de combat, etc. » (M.-S. Frère, 2000, p. 417-418), au péril de la vie de ses principaux animateurs, avant d'adopter un ton plus consensuel au lendemain de la guerre civile du 5 juin 1997.

À côté du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville*, le bihebdomadaire catholique est l'un des organes de presse écrite les mieux structurés du Congo, sur les plans aussi bien matériel, financier, que professionnel. Il est connecté au réseau Internet depuis 2006, à partir de son site web hébergé à Paris dans un serveur mutualisé dédié, dont le coût d'abonnement annuel est estimé à 90.000 FCFA. La navigation sur ce site était assez contraignante jusqu'en 2011, à cause de son

hébergement initial sur un serveur mutualisé assez saturé, dont le coût d'abonnement annuel s'élevait à 56.000 F.CFA. C'est au lendemain d'une cyberattaque ayant entraîné la perte des archives numériques de *La Semaine Africaine*, que son webmaster a résolu de souscrire un abonnement à l'hébergeur mutualisé dédié actuel. Cette mutation a considérablement influencé la qualité visuelle du site et de son dispositif de navigation.

En raison de la faiblesse de son équipe rédactionnelle, mais aussi des contraintes matérielles liées aux coûts de la collecte, du traitement et de la diffusion de l'information sur la plate-forme numérique, le journal se contente de basculer le contenu de l'édition papier en fichier PDF sur le site. Quelques articles phares, illustrés pour certains, sont reproduits en textes libres, c'est-à-dire mis en ligne avec des liens hypertextuels.

### **2.3. [www.lepatriote-congobrazza.com](http://www.lepatriote-congobrazza.com) : à l'assaut des réseaux sociaux**

Créé le 15 août 2008 à Brazzaville, *Le Patriote* est un hebdomadaire d'information, d'analyses et d'opinions, proche du pouvoir. Sa version imprimée, de format tabloïd (comme les deux médias précédents), tirée à 3.000 exemplaires, est publiée en quadrichromie sur 24 pages en moyenne, et vendue à 200 FCFA l'exemplaire, ou par abonnement. La rédaction est dotée d'un siège, de treize journalistes, d'un parc informatique de six ordinateurs, d'une version électronique disponible en PDF sur [www.lepatriote-congobrazza.com](http://www.lepatriote-congobrazza.com), sur Facebook ([facebook.com/Journal-LE-Patriote](https://facebook.com/Journal-LE-Patriote)) et sur Twitter ([twitter.com/JournalLEPatriote](https://twitter.com/JournalLEPatriote)). Le contenu du site web est renouvelé au rythme de parution de la version papier, en raison de la périodicité du journal et de sa ligne éditoriale ; tandis que ceux des comptes Facebook et Twitter sont vieux de 2014, à cause de l'insuffisance des moyens.

### **2.4. [www.agencecongoinfo.net](http://www.agencecongoinfo.net) : au-delà du marasme informationnel**

Créée en 1961, juste après l'indépendance, l'Agence congolaise d'information (ACI) est la source officielle d'information du Congo. Animée par une équipe de 6 à 10 journalistes par jour, de façon rotative, depuis sa création, cette agence fonctionne sous la tutelle du Ministère de la communication. L'esprit de fonctionnariat gangrène son personnel ; seule une vingtaine de journalistes sont actifs, sur une cinquantaine disséminée dans les principales villes du Congo. Depuis quelques années, l'agence n'a plus de correspondants dans six départements de ce pays, à cause des départs à la retraite. Aussi l'information du Congo profond est-elle ignorée au profit de celle des principaux centres urbains tels que Brazzaville, Pointe-Noire, Dolisie et Owando.

En outre, l'absence de subventions constitue un handicap au traitement automatique de l'actualité par les correspondants de l'hinterland. Ceux de Pointe-Noire et Dolisie utilisent le téléphone pour communiquer leurs notes de reportage au siège central de l'agence à Brazzaville. La société de courtage *GX International* qui sert d'intermédiaire entre les correspondants et la rédaction centrale, dans la transmission du courrier, s'illustre par une lenteur éprouvante. Aussi l'actualité

caduque est-elle traitée sans indication de date. La version papier du bulletin d'information de l'ACI est tirée à 700 exemplaires en moyenne, quatre fois par semaine, et distribuée aux représentations diplomatiques, aux institutions et aux organes de presse ayant souscrit un abonnement.

Sur le plan technique, l'ACI se relève progressivement d'un coma dû au pillage de ses outils électroniques pendant la guerre civile de 1997. L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), la direction générale du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville* et l'ambassade de Chine ont doté sa rédaction d'une vingtaine d'ordinateurs installés dans la salle informatique, tandis que le service de rédaction en est privé. Et pour cause, bon nombre de journalistes de cette agence nationale ignorent encore l'usage de l'ordinateur dans le traitement des dépêches.

Par ailleurs, depuis que ses téléimprimeurs et téléscripteurs étaient tombés en panne dans les années 1990, l'ACI n'était plus connectée aux agences nationales, régionales et internationales telles que l'Agence burkinabé de presse, l'Agence angolaise de presse (ANGOP), l'Agence panafricaine d'information (PANA), l'agence Chine nouvelle, l'Agence France presse (AFP) et Reuter. Il lui a fallu créer un site web, dont le premier lancement remonte à 2009, pour restaurer les liens avec ces agences et élargir le partenariat à d'autres. Cette connexion initiale avait malheureusement subi une cyberattaque en 2010, ayant occasionné la perte des données. L'ACI a pu mettre au point son nouveau site web en août 2015, avec un serveur hébergé auprès de l'Autorité de régulation des postes et des communications électroniques (ARPCE). Les frais d'abonnement y afférents sont estimés à 270.000 F.CFA par an. Quatre fois par semaine, l'agence y reproduit son contenu éditorial tiré de la version papier, à la veille de la publication de l'édition courante.

La description des médias écrits du corpus montre que leur présence sur la Toile est une stratégie de positionnement par rapport à l'ensemble des journaux traditionnels de la place. Elle répond aux impératifs de visibilité et de survie, dans un environnement concurrentiel marqué par la précarité du système de diffusion des produits de la presse. Reste à savoir ce qui caractérise ces journaux en ligne sur les plans formel et énonciatif.

### **3. Caractérisation de la migration des journaux congolais vers la Toile**

La troisième section de cette étude s'intéresse aux caractéristiques des productions des journaux du corpus sur la Toile, en vue d'en relever les particularités et le déficit énonciatifs par rapport au support papier. Elle vise notamment à observer les points de contact et d'éloignement entre des textes, aussi bien dans leurs formes expressives que dans leurs contenus, quand ils émanent du support papier vers le site web. Cette observation à visée sémiotique a pour objectif de savoir si la version électronique répond à une logique de « transposition » du format papier ou à une logique de créativité journalistique dans le site d'un journal par rapport à ses concurrents.

Il importe avant tout d'envisager la « transposition » comme une forme de mobilité consistant à faire migrer le support papier vers le site web d'une entreprise

de presse « qui fait de la mise en forme de l'information... et de [sa] diffusion son principal objet » (A. Touboul, 2001, p. 49). Elle présuppose que « l'une des instances médiatiques qui porte le texte, qui le transmet, est historiquement postérieure à l'autre, bien qu'elles puissent de nos jours cohabiter dans la même sphère médiatique » (D. M. Reina, 2005, p. 22). Pour ce faire, deux cas de figure se présentent aux organes de presse : « la transposition intégrale du format imprimé sur le site web du journal, dont le but est de mettre en vitrine la totalité du titre ; et la transposition partielle impliquant une sélection des informations tout en restant fidèle aux journaux papier et sans vouloir désorienter les publics » (K. Zouari, 2007).

### 3.1. Quand la version électronique du journal répond à la logique du copier-coller

L'observation des pages d'accueil de leurs versions numériques respectives montre que les sites-miroirs des journaux congolais ont recours à la première forme de transposition. Celle-ci consiste en un « décalquage transmédiateur » (M. Catroux, 2000) transparent du journal imprimé « auquel on ajoute des fonctionnalités de navigation propres à l'hypertexte » (D. M. Reina, 2015, p. 150). *Les Dépêches de Brazzaville*, *Le Patriote* et *La Semaine Africaine* transposent, en effet, intégralement le format PDF de leurs éditions respectives sur la Toile, donnant ainsi la possibilité aux utilisateurs de télécharger gratuitement les archives numériques de la version originale (imprimée) de ces journaux. Ce type de transposition est axé, selon D. M. Reina (*Ibidem*), « sur l'objet et sur sa matérialité », puisqu'elle reproduit les propriétés (l'autonomie et la stabilité) de l'objet et permet ainsi au lecteur de consulter la version imprimée du journal hors ligne, de manière itérative, dans une interface graphique, sans changements de forme et de contenu. Dès le premier coup d'œil sur la page d'accueil, l'identité visuelle de deux journaux infra apparaît dans la bannière.



Capture d'écran de la page d'accueil du site web du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville*, le 2 mai 2018.

Le titre du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville* y est reproduit dans le coin supérieur gauche avec les codes typographiques et chromatiques empruntés à

la manchette de la version imprimée. Au centre de la bannière apparaissent des unités d'information servant de liens d'entrée aux portails de l'Adiac et du *Courrier de Kinshasa*. Tandis que le coin supérieur droit est occupé par le logo du « Fonds bleu » où se superpose un signe passeur permettant d'accéder à la web-télévision de l'Adiac. La bannière est séparée de la zone informative par une bande bleue qui abrite le menu (assez pauvre) des rubriques. La zone informative du quotidien congolais s'affiche comme un espace publicitaire où s'étalent horizontalement les trois dernières éditions PDF de la publication, donnant ainsi l'illusion de la structuration de cette zone en trois colonnes, avec en arrière-plan une vue panoramique de la ville de Brazzaville, dominée par l'image de la Tour Nabemba.



Capture d'écran de la page d'accueil du site web de l'hebdomadaire *Le Patriote*, le 2 mai 2018.

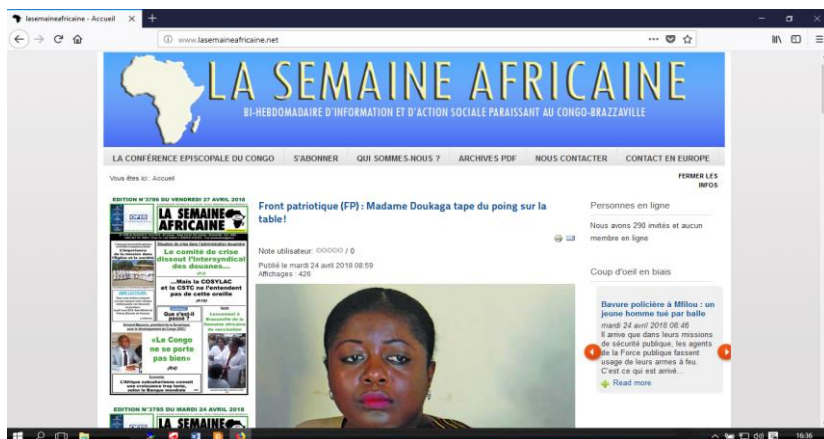
Au mépris des règles élémentaires de l'écriture numérique, l'éditeur de l'hebdomadaire *Le Patriote* se contente, pour sa part, d'afficher sur le web la Une du format PDF de sa dernière livraison, avec des signes passeurs permettant à l'utilisateur de dérouler à souhait les trois premières pages par un simple clic. Ici, la bannière et la zone informative de la page d'accueil se confondent respectivement avec la manchette et la tribune du journal imprimé. Seule la colonne latérale gauche, qui abrite l'identité du site et son menu, donne l'illusion d'une interface structurée en deux parties verticales. Cette identité visuelle on ne peut plus rudimentaire connote le déficit esthétique de cette publication en ligne, et traduit la faible volonté de l'éditeur à élargir son audience et sa crédibilité auprès des annonceurs.

Pour sa part, en plus du format PDF, *La Semaine Africaine* reproduit en textes libres sur son site web, avec des liens hypertextuels, quelques articles illustrés extraits de la Une de sa version imprimée. Tandis que l'Agence congolaise d'information préfère une transposition intégrale, sur le web, du contenu éditorial de son format papier, sous forme de textes libres, avec une mise en scène de l'information répondant tant soi peu aux exigences de l'écriture numérique.

### 3.2. Quand la version électronique du journal répond à la logique de l'écriture numérique

La transposition du texte d'un support vers un autre en fait « un nouveau texte » qui pose le problème de sa mise en scène sur le nouveau « dispositif technique ». Il doit effectuer, selon M. Catroux (2000), un compromis entre deux contrats génériques. « D'une part le contrat du discours journalistique qui cherche à véhiculer une image de fiabilité et de respectabilité, d'autre part, une présentation visuelle qui appartient à un autre registre plus ludique et plus immédiatement accessible » (*Ibidem*). Cette auteure pense que le dernier aspect implique le phénomène de dé-hiérarchisation qu'impose la présentation du sommaire à la Une du journal traditionnel, l'absence de parcours logique, linéaire, directif autorisé à la fois par le parcours hypertexte et par l'omniprésence de boutons de navigation. L'objectif d'une telle pratique est de rendre le site plus évocateur et attirant pour un public généraliste, car elle est ancrée dans une civilisation audiovisuelle, où l'image occupe une place prépondérante.





Capture d'écran de la page d'accueil du site web de *La Semaine africaine*, en dessous de la Une de l'édition n° 3785 du mardi, 24 avril 2018, dont la sous-tribune est consacrée aux tiraillements de Destinée Hermella Doukaga avec les membres de son parti.

Cette culture électronique est perceptible dans les « 3 zones de décryptages du site web » du bihebdomadaire *La Semaine africaine*, que sont « l'émetteur du site », « le contenu informatif » et « l'interactivité », suivant « le parcours habituel de l'œil de l'internaute, en lien avec le cerveau » (F. Miton, 2013, p. 152).

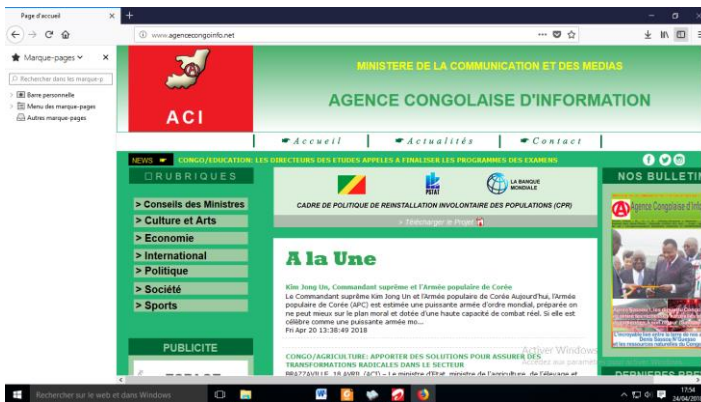
- Primo, le journal catholique se construit sur la Toile une nouvelle identité, en misant sur la connivence de son usager idéal qu'il s'emploie à séduire par l'originalité des artifices typographiques et chromatiques de sa bannière (en haut de page). Il tente ainsi de contourner la logique du « déjà-vu » que véhicule l'identité visuelle de la version imprimée.

- Secundo, la zone informative est segmentée en trois colonnes verticales. La première colonne, à gauche, accueille, à titre publicitaire, le format PDF des deux dernières éditions du journal imprimé (téléchargeables), et le menu des rubriques. La troisième colonne, à droite, abrite le discours animé de la rubrique « Coup d'œil en biais », dont le renouvellement est tributaire de la périodicité de la publication. La colonne principale, située au milieu de la page, accueille un article phare de l'actualité extrait de la Une de la version imprimée. Il s'agit, dans la capture d'écran supra, de l'affaire Doukaga, dont le texte de la version web présente des spécificités syntaxiques, typographiques, chromatiques et iconographiques, par rapport au texte primaire affiché à la Une du format PDF. On remarque notamment que le titre de l'article en version numérique (« Front patriotique (FP) : Madame Doukaga tape du poing sur la table ! »), de couleur bleue (au lieu du vert), est un énoncé binaire plus expressif que celui de la version imprimée. Il est réduit à 11 mots (au lieu de 20) et marqué par un point d'exclamation exprimant l'exaspération de l'actrice politique face à l'inconduite de ses subordonnés. La réécriture du titre permet ainsi de transcender les barrières linguistiques et de privilégier un langage commun à tous les internautes. En outre, la photo qui

accompagne le titre de l'article en ligne est purifié de « bruits optiques » observés sur la Une de la version imprimée, elle met en valeur les détails chromatiques du personnage.

Sur la page web, le journal modifie la hiérarchie des unités d'information induite par la mise en page de la Une de la version papier : ici, en effet, l'honneur de la tribune est accordé à cet article sur les miliciens ninjas-nsiloulous ; sur le site par contre, priorité est accordée au texte illustré qui occupe la sous-tribune centrale dans la version papier. Du papier à la Toile, l'information phare n'est pas la même.

- Tertio, l'interactivité *machinique* ou *fonctionnelle* est garantie sur la page d'accueil du site du journal, grâce à l'érection d'un menu horizontal, sous la « zone émetteur », et d'un menu vertical latéral gauche dans la zone informative. Elle permet à l'internaute de se déplacer avec une grande liberté dans un hypertexte tout en favorisant la recherche.



Capture d'écran de la page d'accueil du site de l'Agence congolaise d'information, le 2 mai 2018

Dans cette perspective, la page d'accueil du site de l'Agence congolaise d'information évoque à la fois une continuité et une rupture par rapport à sa version imprimée. La continuité est évidente au niveau du contenu éditorial, car la version électronique est le résultat de la transposition des articles à paraître le lendemain dans le bulletin traditionnel. Ces articles sont reproduits sous forme de textes libres sur la Toile, illustrés ou non. « Le choix des illustrations renforce l'accessibilité de l'information à un public international en créant un réseau de connotations élémentaires compréhensibles par tous » (M. Catroux, *Idem.*). La rupture, en revanche, intervient au niveau de la mise en scène du contenu éditorial, car le design et la structure du site de l'Agence répondent aux critères de présentation classique d'un site web, généralement constituée de colonnes parallèles dont celle du centre contient le texte et les deux autres, beaucoup moins larges, contiennent les liens vers les rubriques du site et les fonctionnalités supplémentaires qu'il est sensé offrir.

On voit bien que les sites étudiés présentent des spécificités visuelles et énonciatives qui façonnent leur identité éditoriale. Cependant, qu'en est-il de la diversité informationnelle ?

#### 4. Les défis de l'intégration multimédia sur les plates-formes numériques

Depuis l'avènement du web 2.0<sup>3</sup> en 2003 et son appropriation progressive par la presse en ligne, certains journaux à double vie sont obligés d'adapter leurs modes de production de l'information aux exigences des nouveaux médias (P. J. Boczkowski, 2010). Ces modes de production associent au journal imprimé une offre électronique riche et variée (J. Charon, 2010), où se côtoient renouvellement continu des contenus éditoriaux, hypertextualité, participation des usagers au traitement de l'information et multimédia (P. J. Boczkowski, 2004), pour tenir l'internaute en haleine et le fidéliser.

Cette mutation dans la circulation de l'information constitue un défi majeur pour les sites des journaux traditionnels congolais. Leur offre informationnelle répond à la stratégie du tâtonnement. Car, non seulement ils peinent à mettre en place une veille informationnelle visant à produire des textes, images et sons en continu, mais encore, ils hésitent à développer la culture du feed-back entre internautes et journalistes, à travers des dispositifs sociotechniques d'interactivité, tels que les commentaires et les forums de discussion. *Le Patriote*, qui offre aux internautes la possibilité de poster leurs commentaires, se contente de les exploiter à son propre compte, plutôt que de les publier en ligne.

Le premier déficit est imputable à l'insuffisance des budgets et du personnel, car l'ouverture d'un site web doit être soutenue par l'efficacité des ressources financières et humaines. *La Semaine Africaine* et l'ACI sont confrontées à ce double marasme, qui les condamne à une simple visibilité numérique. C'est ainsi qu'en dépit de son statut de grossiste des contenus éditoriaux, la source officielle d'information ne peut tirer profit des trois avantages majeurs qu'offre la transition vers Internet aux agences de presse : « la possibilité de profiter de l'instantanéité de la technologie pour diffuser les dépêches, la possibilité de fournir un contenu beaucoup plus thématique orienté vers la spécialisation de l'information, mais aussi la possibilité de s'adresser directement aux consommateurs finaux de l'information (S. F. Seck-Sarr, 2017, p. 56).

Le second déficit relève, quant à lui, du contexte culturel et politique. Inféodés aux pouvoirs financiers et/ou politiques, les journaux du corpus sont prisonniers d'une conception verticale de l'information. *La Semaine Africaine* reste fidèle à la culture catholique, respectueuse des normes éthiques et déontologiques, sans nier le fait que le Clergé congolais nourrit une dette morale à l'endroit des gouvernants, contributeurs au budget de fonctionnement de l'Église. Tandis que les trois autres publications, soutenant ouvertement l'action gouvernementale, voient dans l'interaction avec les publics une pratique visant à favoriser la circulation des discours contraires à l'idéologie du pouvoir, dans un contexte marqué par des joutes politiques sur la gouvernance.

---

<sup>3</sup> Encore appelé *Web collaboratif*, le Web 2.0 repose sur un modèle « participatif » de l'Internet (et des industries de la culture et de la communication) où l'utilisateur, de simple consommateur, se mue en un véritable « générateur de contenu » (T. O'Reilly, 2005).

Comme l'écrit P. Minkala-Ntadi, « cette posture prudentielle apparaît ici comme la révélation d'un profond traumatisme psychosocial lié à l'histoire politique locale » (2013, p. 10). La presse congolaise porte encore les stigmates du monolithisme politique des décennies 1960 à 1990, faisant d'elle « une simple caisse de résonance des institutions gouvernementales » (*Idem*, p. 11). Dans cette perspective, l'offre audiovisuelle du quotidien *Les Dépêches de Brazzaville*, quoiqu'étant encore à sa phase expérimentale, est loin de combler les attentes des internautes à l'ère du web 2.0.

## **Conclusion**

L'essor des technologies de l'information et de la communication dans le domaine de la presse sert d'alibi pour la reconfiguration des journaux et pour leur repositionnement dans le paysage médiatique. Cela sous-entend l'émergence de nouvelles écritures et de nouvelles configurations des identités éditoriales. La presse imprimée étant désormais rivalisée par les journaux en ligne, plusieurs titres ont fait le choix d'une double-vie au Congo-Brazzaville comme ailleurs. Le phénomène, loin d'être marginal, est au cœur de la recherche en sciences de l'information et de la communication. Nous l'avons interrogé dans le contexte d'une presse (celle du Congo-Brazzaville) qui cherche les voies de son émergence depuis l'ouverture démocratique des années 1990.

Au terme de l'analyse, il apparaît que les journaux traditionnels migrent sur la Toile pour répondre à une stratégie de visibilité et de survie, dans le contexte médiatique dominé par la précarité du système de diffusion des produits de la presse. En raison des faiblesses imputables aux journalistes, à la modicité des ressources financières, et au contexte culturel et politique, les articles de la version imprimée de ces journaux sont entièrement repris en ligne, soit dans leur format PDF, soit sous forme de textes libres. Ce « décalquage transmédiatique » fait néanmoins transparaître des disparités dans la mise en scène de l'information. L'analyse sémiologique des éléments du corpus fait, en effet, ressortir des spécificités inhérentes à chaque publication, que nous avons explorées dans les zones de décryptage du site web. Il apparaît que les versions numériques des journaux congolais sont encore à l'étape du tâtonnement et s'apparentent plus à des sites-miroirs, accomplissant une activité documentaire, qu'à de véritables lieux de complémentarité éditoriale.

Au regard de ce constat, la disparition de la presse imprimée n'est pas pour demain au Congo-Brazzaville, de même que la migration complète des journaux papiers vers la Toile.

## **Références bibliographiques**

### **Ouvrages**

- Boutaud Jean-Jacques, 1998, *Sémiotique et communication. Du signe au sens*, Paris, L'Harmattan.  
Fontanille Jacques, 2008, *Pratiques sémiotiques*, Paris, P.U.F.  
Frère Marie-Soleil, 2000, *Presse et démocratie en Afrique centrale*, Paris, Karthala.

Haye Yves (De La), 1984, *Dissonances. Critique de la communication*, Grenoble, La Pensée Sauvage.

Miège Bernard, 1997, *La société conquise par la communication. Logiques sociales*, Tomes I, Grenoble, PUG.

Pavlik John Vernon, 2001, *Journalism and new media*, New-York, Columbia University Press.

Ringoot Roselyne, 2014, *Analyser le discours de presse*, Paris, Arman Collin.

Seck-Sarr Sokhna Fatou, 2017, *La presse en ligne en Afrique francophone. Dynamiques et défis d'une filière en construction*, Paris, L'Harmattan.

## Articles

Boczkowski Pablo Javier, 2004, « The Processes of Adopting Multimedia and Interactivity in Three Online Newsrooms », *Journal of Communication*, n° 54, p. 197-213.

Boczkowski Pablo Javier, 2010, « Ethnographie d'une rédaction en ligne Argentine. Les logiques contraires de la production de l'information chaude et froide », *Réseaux*, Vol. 2, n° 160-161, p. 43-78.

Catroux Michèle, 2000, « L'écrit à l'écran : contraintes et libertés de l'écriture journalistique sur la page Web », *ASp*, n° 27-30, p. 363-374, disponible en ligne sur <http://asp.revues.org/2280> ; DOI : 10.4000/asp.2280, consulté le 28 septembre 2017.

Charon Jean-Marie, 2010, « De la presse imprimée à la presse numérique », *Réseaux*, vol. 2, n° 160-161, p. 255-281.

Ducasse Roland, Akam Noble, Koua-Saffo Mathie et Tudesk André-Jean, 2013, « Étude historique de l'internet en Afrique », URL : [https://www.msha.fr/msha/publication\\_en\\_ligne/netafriq/historique/textehist.htm](https://www.msha.fr/msha/publication_en_ligne/netafriq/historique/textehist.htm), consulté le 18 décembre 2017.

Jeanneret Yves, Souchard Emmanuel, 2005, « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran », *Communication & Langages*, n° 145, p. 3-15.

Jumbo Maurice, 2012, « La recomposition des identités professionnelles des journalistes camerounais par Internet », in Thomas Atenga et Georges Madiba (dir.), *La communication au Cameroun : les objets, les pratiques*, Paris, Editions des archives contemporaines, p. 159-167.

Miège Bernard, 1992, « La (nécessaire) voie étroite de la recherche », *CinémAction*, « Les théories de la communication », n° 63, éd. SFSIC/Corlet/Télérama.

Miège Bernard, 2003, « Les Tic : un champ marqué par la complexité et un entrelacs d'enjeux », *2001 Bogues globalisme et pluralisme*, Tome 1, *Tic et société*, Laval, PUL.

Minkala-Ntadi Pierre, 2013, « L'appropriation professionnelle d'Internet dans la presse congolaise », *Les enjeux de l'information et de la communication*, n° 1, vol. 14, p. 5-18.

Miton Florence, 2013, « Pistes méthodologiques pour décrypter un site web », in Rodolphe Dallet (dir.), *Didactique de la communication*, Paris, L'Harmattan, Coll. Questions contemporaines, p. 143-164.

O'Reill Tim, 2005, « What Is Web 2.0. Design Patterns and Business Models for the Next Generation of Software », Conférence sur le Web 2.0, disponible sur <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Foreilly.com%2Fweb2%2Farchive%2Fwhat-is-web-20.html>, consulté le 27 mars 2018.

Souchier Emmanuël, 1998, « L'image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Cahiers de médiologie*, n°6, p. 137-145.

Tremblay Gaëtan, 1997, « La théorie des industries culturelles face aux progrès de la numérisation et de la convergence », *Sciences de la société*, n° 40, *Industries culturelles et « société de l'information »*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, p. 11-23.

Zouari Khaled , 2007, « La presse en ligne : vers un nouveau média ? », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, n° 1, Vol. 2007, URL : <https://www.cairn.info/revue-les-enjeux-de-l-information-et-de-la-communication-2007-1-page-81.htm>, consulté le 2 janvier 2018.

### **Thèses et mémoires**

Almar Nathalie, 2010, *Du journal papier au journal en ligne : diversité et mutations des pratiques journalistiques : analyse comparative : La Réunion, Maurice et Madagascar*, Thèse de Doctorat, Université de la Réunion.

Minkala-Ntadi Pierre, 2012, *Appropriation professionnelle des technologies de l'information et de la communication en contexte de dépendance politique : la spécificité de la co-construction de l'information de presse au Congo-Brazzaville (1963-2012)*, Thèse de Doctorat, Université de Grenoble.

Obilangounda Daniel, 2008, *Presse et Internet aux Congos : Congo-Brazzaville et République démocratique du Congo*, Thèse de Doctorat, Université Michel de Montaigne Bordeaux III.

Okoti Romuald, 2011, *Les Technologies de l'information et de la communication dans la presse écrite congolaise : inégalités d'usage et enjeux identitaires*, Mémoire de DEA, Brazzaville, Université Marien Ngouabi.

Reina Daniel Moreno, 2015, *Du texte à l'hypertexte : une analyse sémiotique de la transposition : le cas de deux journaux colombiens*, Thèse de doctorat, Université Toulouse Jean-Jaurès.

Touboul Annelise, 2001, *Le journal quotidien sur le web*, Thèse de Doctorat, Université Lumière-Lyon 2.

# **DÉTERMINATION DU NOM PROPRE PAR UN ARTICLE COMME PHÉNOMÈNE STYLISTIQUE CHEZ JEAN GIONO, Arsène ELONGO**

(Université Marien Ngouabi – Congo Brazzaville)

arsene.elongo@umng.cg

## **Résumé**

Cet article aborde la détermination des noms propres dans les romans de J. Giono. Il traite du problème des usages stylistiques des noms propres, il les considère comme un aspect particulier du français contemporain à cause de la violation de normes fixées sur les emplois du nom propre. Il montre que les travaux sont partagés sur sa signification. Certains travaux précisent que le nom propre n'a pas de sens. D'autres travaux reconnaissent qu'il reçoit une détermination et une signification attachée au contexte énonciatif. La présente réflexion postule le problème de phénomène stylistique et considère la détermination du nom propre par l'article défini comme une aventure stylistique de J. Giono. Elle applique l'approche énonciative, parce qu'elle fournit une grille spécifique d'analyse sur la détermination des noms propres: le choix stylistiques de l'auteur, l'identification des aspects de l'écriture aux principes de la subjectivité et l'appropriation des expressions stylistiques de la langue sont les clefs pour décrypter la particularité discursive des noms propres chez J. Giono. Il en résulte que la détermination des noms propres est un phénomène stylistique, du fait qu'elle procède de fonctions stylistiques, de l'italianisme, d'appropriation stylistique, de la motivation, du style idiolectal, de la diatopie et de l'ironie.

**Mots clés:** fonctions, italianisme, motivation, idiolecte, diatopie et ironie.

## **DETERMINATION OF THE PROPER NAME BY AN ARTICLE AS A STYLISTIC PHENOMENON IN JEAN GIONO'S NOVELS**

### **Abstract**

This article addresses the determination of proper names in the novels of J. Giono. It deals with the problem of the stylistic uses of the proper names; it considers them as a particular aspect of the contemporary French because of the violation of norms fixed on the uses of the proper name. It shows that the works are divided on its meaning. Some works specify that the proper name does not make sense. Other works acknowledge that he receives a determination and meaning attached to the enunciative context. The present reflection postulates the problem of stylistic phenomenon and considers the determination of the proper name by the article defined as a stylistic adventure of J. Giono. It applies the enunciative approach, because it provides a specific grid of analysis on the determination of proper nouns: the stylistic choice of the author, the identification of the aspects of writing with the principles of subjectivity and the appropriation of the stylistic expressions of the language are the keys to decipher the discursive peculiarity of the proper names in J. Giono. As a result, the determination of proper nouns is a stylistic phenomenon, because it derives from stylistic functions, Italianism, stylistic appropriation, motivation, idiolectal style, diatopy and irony.

**Keywords:** function, Italianism, motivation, idiolect, diatopia and irony.

## Introduction

Les déterminants créent un fait de style pendant la communication orale et écrite, lorsqu'ils actualisent les noms propres de personne. Ils sont capables de produire les effets stylistiques et nous motivent d'étudier le thème ci-après : « Détermination du nom propre par un article comme phénomène stylistique chez Jean Giono ». Les occurrences des articles définis antéposés aux noms propres sont récurrentes chez J. Giono et ils méritent d'être analysées afin de réfléchir sur des variations diatopiques, idiolectales et ironique du style. Elles constituent un choix stylistique en raison de leurs fonctions motivationnelles, expressives et pragmatiques. Enfin, les articles définis font l'objet de notre choix de dégager les fonctions métonymiques, descriptives, narratives et métaphorique des noms propres.

La problématique traite les noms propres déterminés par l'article défini. Elle montre que les études consacrées à cette catégorie grammaticale soulignent deux aspects du problème. D'une part, le nom propre n'a pas besoin d'articles et ni d'adjectifs. Il est toutefois qualifié d'usage familier par l'emploi des déterminants et des adjectifs (M. Arrivé et al. 1986, p.417). Cet usager pourtant condamné par le bon usage semble devenir un symptôme stylistique dans le langage de J. Giono en raison de sa détermination et de sa caractérisation. D'autre part, le nom propre est le désignateur vide de sens (M. Riegel et al., 2012, p.176), il n'a pas de signification, il « se rattache à ce qu'il désigne par un lien qui n'est pas sémantique » (Grevisse et Goosse, 2016, p.635). La fonction asémantique soulève un problème de son emploi dans le français contemporain, du fait que son usage produit des effets sémantiques et stylistiques. Ces points de vue partagés nous permettent de proposer cette question : la détermination de l'article défini constitue-t-elle réellement un phénomène stylistique des noms propres chez J. Giono ? L'hypothèse de notre étude est la suivante : le nom propre actualisé par le déterminant défini serait un phénomène stylistique et une variation idiolectale de style.

Notre objectif est de montrer que le nom propre déterminé par les articles et les adjectifs constitue un phénomène stylistique de la production littéraire gionienne. Deux approches sont sollicitées pour étudier la détermination des noms propres dans le style de J. Giono. L'approche énonciative nous permet d'analyser le phénomène de la détermination du nom propre comme une écriture de subjectivité et d'appropriation. Les notions de subjectivité et d'appropriation sont selon E. Benveniste (1966, p.261) la fonction principale du langage et de la créativité discursive. Outre cela, l'approche pragmatique, selon N. Garric et F. Calas (2007, p.6), « traite des relations des signes à leurs interprètes ou utilisateurs. ». Il s'agit d'étudier les usages et des effets des noms propres

actualisés par l'article défini comme une fonction actionnelle entre l'utilisateur et son destinataire.

L'article aborde la détermination des noms propres organisés autour de ces points : le cadre théorique, l'analyse du corpus, les noms propres déterminés et fonctions discursives et déterminant défini et valeurs stylistiques des noms propres.

## **1. Cadre théorique**

Le nom propre est étudié dans les ouvrages de la grammaire et de la linguistique. Dans l'intérêt de notre sujet, il est fondamental d'examiner deux orientations dans les emplois du nom propre : le problème de ses acceptions syntaxiques, sémantique, pragmatique et le problème de son actualisation avec les articles.

### **1.1. Autour des acceptions du nom propre**

Le nom propre reçoit plusieurs acceptions définies par les travaux de linguistique et de la grammaire. Nous les examinons pour donner son éclairage dans le style de J. Giono. Le nom propre désigne un seul individu. Les travaux de G. Guillaume (1919, p.19) de F. Brunot (1922, p.) et J.-C. Pariente (1982, p.64), définissent le nom propre comme marqueur d'un seul individu. Le nom propre est comme marqueur d'identification et d'étiquette (J. Damourette et J. Pichon, 1927, p.520). Il est vide de sens (Marouzeau (1969, p.109) et il a une fonction conventionnelle (Grevisse et A. Goosse (2016, p.136).

Le nom propre remplit des fonctions syntaxiques et sémantiques (Granger (1982, p.24-36), des fonctions affectives (J. Molino, 1982, p.5 et 16), des fonctions sociales (Bromberger (1982, p.105 et 111), des fonctions connotatives et métaphoriques (K. Jonasson (1991, p.71), la fonctions asémantique et actualisatrices (M. Wilmet, dans ses travaux de 1988, de 1991, des « sens associatifs » (E. Shokhenmayer, 2011, p.220). Le nom propre a également des fonctions culturelles (J.-L. Vaxelaire (2009, p.313) et identitaires et stéréotypées (A. Prikhodkine, 2011, p.166-181). Le nom a une fonction de la réalisation modalisante et contextuelle (D. Tomescu (2010, p.2). J. Gardes Tamine et al. (2015, p.77-79) ont répertorié les critères discursifs du nom propre : critère graphique, critère lexicographique, critère morphologique, critère syntaxique et critère sémantique. Selon ces travaux étudiés, le nom propre est un désignateur rigide et créateur de signification. D'autres travaux parlent des noms propres dans une perspective de la stylistique.

### **1.2. Autour des valeurs stylistiques du nom propre**

La thèse traditionnelle des grammairiens précise que le nom propre est actualisé sans avoir besoin des déterminants. Selon G. Siouffi et D. V. Raemdonck (2014, p.109), « le nom propre ne prend pas de déterminant. ». Selon, A. Grémy

(p.2017, p.249), « en principe les noms propres de personnes ne sont pas précédés de déterminant ».

Le nom propre reçoit les valeurs stylistiques, lorsqu'il est déterminé par un article. Selon F. Brunot (1922, p.584), l'article employé près d'un nom propre désigne le dédain, comme « La Vincent ». Aussi l'article a-t-il une fonction stylistique de provoquer des effets impressifs devant un nom. Pour, G. Guillaume (1919, p.308), l'article offre à la stylistique des ressources et des variations impressives et déclare : « les ressources [que l'article] offre à la stylistique sont en effet infiniment nombreuses et précieuses. Il élève, il abaisse le nom dans l'esprit, il le mêle aux impressions profondes de la pensée, les plus fugitives ». G. Guillaume considère le nom propre comme un emprunt à l'italien. D'après C. Bally (1944, p. 228), l'emploi de l'article avec le nom propre relève du registre populaire et de l'italianisme comme « la Marie » et le phénomène. A. Dauzat (1954, p.197) montre que l'article employé avec le nom propre marque une variation régionale pour souligner une valeur affective. L'article devant un nom propre de personne introduit une valeur diatopique et une variété campagnarde (D. Denis et A. Sancier-Château, p.1994, p.348). Le nom propre actualisé par les articles marque, selon M. Grevisse (2012, p.660, 760), une valeur emphatique, de mépris, diatopique du français populaire et une imitation de l'italien.

M. Cressot (1983, p. 119) montre que l'article actualise le nom propre pour exprimer une notoriété d'aloï douteux, une résonance familière, une actualisation par l'usage de l'adjectif et une valeur exclusive du démonstratif. Par contre, M.-N. Gary-Prieur explique que le déterminant indéfini peut avoir une valeur de permanence et de changement dans son usage avec le nom propre. L'article devant le nom propre de personne est qualifié d'un usage contemporain, parce que le français actuel a tendance de l'employer avec le désignateur d'une personne ou de l'espace. M. Wilmet (1995, p.10).

Selon J. Gardes Tamine et al. (2015, p.79), « le déterminant peut en effet être ajouté au nom propre pour modifier sa relation aux êtres ou aux choses qu'il désigne ordinairement ». En bref, l'article devant le nom propre reçoit des usages stylistiques comme des effets évocateurs et des variations du style diatopique, familier et populaire.

## **2. corpus**

Les données de notre analyse viennent des romans de J. Giono, auteur français né en 1895 et mort en 1970. Son langage et son style restent favorables à l'étude de la détermination des noms propres par un article. Ainsi, notre corpus est formé des noms propres actualisés par l'article défini et par l'article indéfini. Ce phénomène stylistique est présent dans quatorze (14) romans de cet auteur couvrant la période de 1927 à 1958, il est probable qu'on retrouve des occurrences de la détermination de nom propre dans d'autres romans nos retenus par notre étude.

Dans les illustrations, nous citons chaque roman accompagné de son abréviation et de son année de publication : Colline (CO, 1927), Un des Baumugne (UB, 1929) ; Le Grand troupeau (LGT, 1931), Le Chant du monde (LCM, 1934), Que ma joie demeure (QMD, 1935), Batailles dans la montagne (BDM, 1937), Deux Cavaliers de l'orage (DCL, 1942), Rondeur des jours (RJ, 1943), L'Eau vive (LEV, 1943), Un roi sans divertissement (URSD, 1947), Les Ames fortes (LAF, 1950), Faust au village (FAV, 1950), Le Hussard sur le toit (LHT, 1951), Hortense (HO, 1958). Cette production littéraire de J. Giono nous offre un corpus riche pour examiner le phénomène stylistique des articles antéposés aux noms propres de personnage.

### **3. Noms propres déterminés et fonctions discursives**

Le nom propre est un phénomène stylistique chez J. Giono, car il reçoit une détermination de l'article défini au moyen de trois procédés stylistiques : l'italianisme, les fonctions syntaxiques et les motivations stylistiques.

#### **3.1. Nom propre comme de l'italianisme**

L'italianisme désigne l'utilisation de l'article défini avec un nom propre de personne. Il est une technique de la langue italienne, empruntée par la langue française. Il manifeste deux phénomènes stylistiques avec le langage de J. Giono : procédé de l'emprunt et celui de l'appropriation.

##### **3.1.1. Emprunt stylistique**

L'emprunt désigne un mot ou une technique de style d'une langue A employée par une langue B pour les besoins d'expressivité et de communication. Selon J-M Chadelat (1996, p.17), l'emprunt a « une valeur d'usage (il comble une lacune), une valeur linguistique (la valeur oppositive saussurienne) et une valeur stylistique (il offre un choix expressif) ». L'article défini antéposé au nom propre est un emprunt stylistique. Il est une technique de la langue italienne empruntée par la langue française. Il est pratiqué chez J. Giono comme une technique exotique et évocatrice. Ces exemples donnent lieu à étudier le phénomène de l'article défini avec le nom propre :

« Mais, je te le dis, le Joseph, tu es sa sœur » (LGT, p. 30).

« Que j'ai su être ensuite le Julius d'Arles, » (LGT, p. 32).

« Le Gallo saute dans sa maison, barre la porte » (RJ, p.156).

« L'Albin allait m'attendre » (UB, p. 43) »

Les noms propres « Le Joseph, le Julius d'Arles », « le Gallo » forment la détermination selon cette structure : Déterminant + nom propre de personnes. Cette structure déterminante est appelée l'italianisme. J. Giono l'utilise pour plusieurs raisons stylistiques : évocateur et novateur par son caractère d'emprunt et soulignant une technique nouvelle, il bouleverse les habitudes des usages

traditionnels des noms propres et il souligne le goût de J. Giono pour la culture italienne.

### **3.1.2. Appropriation stylistique**

Comme une pratique de la détermination, l'italianisme permet de lire les intentions discursives de l'auteur, de connaître les procédés singuliers de son style. Ainsi, la détermination des noms propres pris comme procédé de l'italianisme traduit une appropriation stylistique selon ces exemples :

- « Cheval à l'étable, le Martial dit ... » (LSE, p. 56). »,
- « Le Jésus, il me dit, il est là-haut » (LSE, p. 38).
- « L'Antoine de Pertuis, ce Julius que je disais ». (LGT, p. 32.).
- « L'André se suçait les doigts. » (LGT, p. 76).
- « Si j'attends, le Jules va se réveiller » (LGT, p. 54).
- « Le Joseph [...] était notre vacher » (RJ, p.135).

Selon cette analyse, des noms propres « Le Martial », « Le Jésus », « L'Antoine », « L'André », « Le Jules » et « Le Joseph » dégagent le phénomène d'appropriation. Chez Giono, l'appropriation de l'italianisme se lit comme une écriture subjective, parce que le procédé stylistique reste présent dans les romans gioniens ; elle s'érige en un procédé de son choix au service des effets stylistiques, un moyen de véhiculer l'intention descriptive, narrative sur des actes accomplis par un personnage. L'italianisme des noms propres est, avec J. Giono, une écriture subjective. Son usage est susceptible de provoquer des réactions pour les lecteurs condamnant les emprunts stylistiques et défendant le purisme de la langue française.

### **3.2. Noms propres et fonctions syntaxiques**

Des noms propres déterminés par un article se remarquent par sa place syntaxique et ses effets pragmatiques. Il s'agit de montrer sa place syntaxique du sujet, de la prédication nominale et son rôle avec le présentateur « c'est ».

#### **3.2.1. Nom propre comme sujet du verbe**

Le nom propre actualisé par un déterminant défini remplit le rôle du sujet selon cette structure : Déterminant + Nom propre.

- « L'Olivier va quitter ici ses musettes et son bâton. » (LGT, p. 80).
- « L'Héloïse, La Zélie et la Mariette avaient pris par le travers » (RJ, p.234).
- « Le Ticassou était un peu en arrière » (BDM, p. 911). ».

Selon ces exemples, le nom propre, actualisé par l'article défini, joue la fonction du sujet et il est le thème de la phrase déclarative, il lui donne un emploi complétive. Son choix crée aussi une variation stylistique, puisque les mêmes substantifs employés sans déterminant modifient le sens de la réception de la phrase.

### 3.2.2. Nom propre comme complétive du verbe

Outre la fonction du sujet, le nom propre déterminé par un article remplit la fonction de la complétive verbale. C'est ce dont témoignent ces exemples :

« Panturle regarde le Gaubert tout bien astiqué et la malle parée » (RE, p. 33)  
« J'entendis sonner le Bousquet et le Danton, et l'Arsène » (LGT, p. 31).

Déterminés par un article défini, le nom propre s'emploie comme un complément d'objet direct et il complète le procès réalisé par le verbe. Le procès du verbe « regardent » régi par le nom propre « le Gaubert ». L'expression verbale « j'entendis sonner » se complète par des noms propres. S'il arrive de supprimer l'article antéposé à ces noms propres, la complétive change de sens et de registre de langue.

Les noms propres « le Gaubert », « le Bousquet », « le Danton » et « l'Arsène » sont comme les noms communs, parce que leurs déterminants définis prennent la forme morphologie de minuscule, alors que les noms propres employés comme sujet ont les déterminants définis en majuscule. La variation morphologique des déterminants définis régis par des noms propres de personne marque une intention stylistique. Elle est une particularité subjective de J. Giono en raison de la double écriture des articles définis : la majuscule et la minuscule. Les exemples « 11 » et « 14 » traduisent un enjeu stylistique de la variation entre les noms propres en position du sujet et ceux en position de la complétive.

### 3.3. Nom propre et structure présentative « c'est »

Le nom propre actualisé par le déterminant défini se trouve intégré dans la structure du présentateur « c'est ». Son fonctionnement se comprend à travers cette structure: c'est + déterminant défini+ nom propre+ relatif ou + préposition + substantif. C'est est un phénomène stylistique chez J. Giono, puisqu'il l'emploie couramment dans ses romans, comme le confirment ces exemples :

« C'est le Paul qui les entraînait avec ce côté danseur » (BDM, p. 906).  
« C'est le Pistou qui chante » (RJ, p.17).  
« L'Onuphre, c'est le boucher de Vachère » (RJ, p.27).  
« C'est la Thérèse. » (LHT, p. 439).

Le présentateur et l'article défini offrent au nom propre une détermination stylistique, car les noms propres « Paul, Pistou et Onuphre » reçoivent une fonction pragmatique : des effets engendrés par de l'article défini manifestant une caractérisation stylistique. Ils marquent chez J. Giono, par plusieurs raisons stylistiques de la narration : elle favorise une caractérisation stéréotypée des personnages, elle crée des effets stylistiques de l'emphase ou de la mise en relief des nominalisations. Elle souligne la liberté de l'auteur de valoriser une variété du langage marqué et propre à une communauté de ses lecteurs et elle est un trait de

son innovation stylistique, du fait que l'auteur accepte d'introduire le style oral dans ses romans.

En gros, le nom propre déterminé remplit les fonctions discursives de sujet, de complément d'objet et du présentateur.

### **3.4. Motivations stylistiques**

La motivation désigne souvent le rapport étroit entre le signe et son référent extralinguistique, elle est « interne au langage » (P. Cotte, 1993, p.129). Selon Ferdinand de Saussure (1975, p.182), la motivation n'est jamais absolue, mais relative. Elle s'inscrit dans la relation syntaxique d'un signe avec d'autres signes pour engendrer les effets stylistiques. Avec P. Guiraud (1980, p.56), elle a des valeurs onomatopéique, morphologique, sémantique. On considère le nom propre comme motivé, lorsqu'il est employé au sein de la structure du groupe nominal et qu'il remplit soit une fonction du sujet, soit une fonction attributive, soit un complément d'objet. Elle a une valeur sémantique, car, le mot est motivé par le sens dénotatif ou par le sens connotatif. Pour J-C. Bondol (2007, p.2), « le nom propre sur lequel porte la motivation est investi d'un sens donné ». Les motivations stylistiques naissent grâce aux usages syntaxiques, sémantiques et rhétoriques par la présence des figures de style. Nous analysons ces valeurs discursives avec le nom propre déterminé par un article défini chez J. Giono. Ces valeurs motivationnelles du nom propre déterminé sont syntaxiques, sémantiques, descriptives, narratives, pragmatiques.

#### **3.4.1. Motivations syntaxiques**

La motivation syntaxique repose sur les usages du signe au sein des environnements distributionnels et transformationnels de la structure phrastique. Dans son analyse, P. Cotte (1993 p.130) argumente que les motivations énonciatives sont les « effets indissociables d'une forme ». Selon notre étude, la motivation syntaxique est la cause productrice des effets stylistiques dont la détermination des noms propres est introductrice. Elle est la genèse singulière de l'art que l'on retrouve chez J. Giono, car elle se construit sur un modèle de la structure nominale suivante : Déterminant défini + nom propre de personnage. Les exemples suivants permettent de l'interpréter.

« Car le Blaise s'est arrêté net » (LAF, p. 16) ;

« Le Salomon s'en faisait péter le ventre, hé, vieille brune ? » (BDM, p. 919) ;

« Le Bermond est venu sur ses grandes jambes. » (FAV, p. 211).

Selon cet emploi du déterminant défini « le », les noms propres « Blaise », « Salomon » et « Bermond » sont motivés par la détermination nominale, il leur offre une détermination existentielle. J. Giono le choisit pour diversifier ses techniques de style et valorise une variété langagière de ses personnages, celle de la représentation du registre familier. Le statut social du personnage est thématiqué en

accord avec la performance et la compétence linguistiques de sa langue. Outre cela, les noms propres actualisés par les articles définis peuvent recevoir une motivation formelle du registre familier, parce qu'ils forment une variété de style populaire par rapport au registre standard non marqué.

### 3.4.2. Motivations sémantiques

La motivation sémantique de l'article, antéposé aux noms propres, est un phénomène du style, car, elle est productrice des effets discursifs du dédain, de l'affection et de l'amour. Cette illustration est révélatrice des effets sémantiques motivant du nom propre employé avec l'article défini :

« L'Albert était comme ça. » (FAV, p. 208).

Dans cet exemple, on remarque que le nom propre « Albert » est caractérisé par l'article défini, qui produit un effet motivant du dédain. J. Giono l'emploie certainement pour aboutir à une description intentionnelle sur ses personnages. Les noms propres dont la détermination constitue un phénomène stylistique, ont une motivation sémantique pour suggérer des effets de la marginalité sociale et de l'expressivité discursive. Certes, notre étude ne porte pas sur le déterminant possessif, mais, il permet d'élucider la motivation sémantique de déterminant défini avec le nom propre comme effet de la marginalité sociale chez J. Giono. Dans *Colline*, le personnage de Gagou a un rôle marginal dans le village : « voilà mon Gagou sur elle. » (CO, p. 97) ». L'emploi d'un déterminant possessif offre à la détermination nominale « mon Gagou » les effets sémantiques de la marginalité sociale et culturelle. J. Giono emploie le nom propre de Gagaou avec le déterminant possessif, qui suscite les effets sémantiques de l'exclusion sociale et il l'utilise également avec l'article défini antéposé au nom propre. La détermination nominale « L'Albert » a une motivation connotative d'un jugement négatif.

Créées par l'article défini, les motivations sémantiques du nom propre permettent de cerner la psychologie des personnages et elles visent la réalisation une description esthétique, car, la structure sémantique du nom propre est motivée par l'article défini et du prédicat attributif « était comme ça ». Il en résulte que l'usage de l'article devant un nom propre de personne modifie la visée traditionnelle de sens et crée des effets stylistiques relatifs à l'émotion affective et admirative.

### 3.4.3. Motivations pragmatiques, narratives et énumératives

Quand les articles définis intègrent la structure des noms propres, ils contribuent à la motivation pragmatique. Le lecteur est prêt à exprimer autant de réactions : intellectuelle, affective et évaluative. On pense que les réactions sont plurielles chez le destinataire, lorsqu'il arrive à lire ces phrases :

« Elle n'avait donc plus son sens d'économie, la Delphine » (LGT, p. 30).

« La Félicie reste seule avec son petit!... » (LGT, p. 71).

« C'était avant que tu maries la Marguerite » (CO, p. 78).

Selon ces exemples, des noms propres « la Delphine », « La Félicie » et « la Marguerite », chez J. Giono marquent des motivations pragmatiques. Les réactions de l'allocutaire sont focalisées sur les sentiments esthétiques devant une forme singulière du style, elles sont évaluatives, lorsque le lecteur manifeste le goût pour le bon usage et qu'il n'accepte le style d'un groupe social défavorisé. Ainsi, la détermination des noms propres suscite des réactions chez le lecteur ou chez l'allocutaire : l'étonnement et la surprise. Elle renchérit la motivation pragmatique par la diversité des jugements. Les usagers découvrent une nouvelle détermination, différente de ses habitudes linguistiques et la jugent de style familier et comique, motivé pour divertir un public de lecteurs. L'auteur se sert donc de ce procédé pour donner à ses personnages et à ses thèmes une configuration originale et singulière de son style.

La détermination des noms propres accentue les motivations narratives, elle rend vivante la narration dans les romans de J. Giono. Elle constitue une motivation narrative à partir de ces exemples :

« Quand la Jeanne mourut du croup à six mois. » (HO, p. 806).

« Il y avait un groupe plus haut avec la Céline. » (BDM, p. 910).

L'Albin allait m'attendre » (UB p. 43) »

« L'Alphonse avait parqué ses bêtes » (LGT, p. 31)

« La vieille Jaunie qui marchait sur son parquet de bois. » (LCM, p. 197).

Ces énoncés montrent que la détermination des noms propres et les temps de la narration permettent de produire des effets motivants. La détermination nominale « la Jeanne » et le passé simple « mourut » concourent à réaliser une motivation narrative si forte. De plus, l'imparfait et les noms propres déterminés « L'Albin », « L'Alphonse » et « la Céline » produisent aussi les motivations narratives et permettent aux lecteurs de saisir le thème et les enjeux du récit.

La détermination des noms propres crée également des motivations descriptives et énumératives dans le style de J. Giono. On identifie les motivations énumératives de l'article défini avec les noms propres à travers cette phrase :

« L'Adeline, la Mélanie, l'Héloïse, la Maxima, la Zélie et la Mariette descendaient la rue » (RJ, p.232).

En décrivant l'usage des noms propre dans cet énoncé, on découvre que la détermination des noms propres « Adeline », « Mélanie », « Héloïse », « Maxima », « Zélie » et « Mariette » crée une motivation énumérative et emphatique. J. Giono emploie six items des noms propres déterminé par un article défini et il arrive à réaliser une motivation énumérative forte envers ses lecteurs.

#### **4. Déterminant défini et valeurs stylistiques des noms propres**

J. Giono a bouleversé les habitudes d'usage normatif concernant les noms propres, parce qu'il les actualise avec les déterminants définis. Cette détermination

des articles devant les noms propres offre à son écriture une innovation langagière, acceptée comme un fait de style. Elle introduit d'autres valeurs stylistiques que notre étude analyse. Il s'agit de dégager : des valeurs idiolectales, diatopiques, ironiques, métonymiques et métaphoriques.

#### **4.1. Valeur idiolectale**

Rabatel (2005, p. 112.) définit l'idiolecte comme une re-présentation et une parole singulière : « l'idiolecte aide à penser les processus de tension singularisante configurés par la dimension sociale du matériau langagier et par le jeu interactionnel, afin de rendre compte de la co-construction interactionnelle des identités et des singularités langagières ».

Notre intérêt est d'examiner des noms propres déterminés par un article comme parmi des techniques idiolectales du style chez J. Giono. On se demande : comment le nom propre déterminé par un article est-il perçu comme une variation idiolectale du style dans ses romans ? Les noms propres déterminés par un article est un phénomène stylistique de la variation idiolectale à cause de ces principes : la répétition, le réseau d'occurrence, la subjectivité, l'invariant sériel, la permanence dans le temps, la cohérence et l'originalité devant la réception globale du style de l'écrivain. Par exemple, le procédé du nom propre actualisé habite l'univers de la production littéraire de J. Giono pendant deux périodes fondamentales de son style : la période de 1927 à 1937 et la période de 1938 à 1958.

Le procédé du nom propre, actualisé par un article défini et répété dans plusieurs romans de J. Giono, forme une variation idiolectale. Examinons ces deux périodes de l'écriture gionienne pour valider l'hypothèse selon laquelle le procédé des noms propres déterminés compose une particularité idiolectale du style. J. Giono l'emploie avec des noms propres actualisés par un déterminant défini dès son premier roman, *Colline*, de plus, il est répété dans d'autres romans de la période de 1927 à 1937. Cette répétition rappelle celle que fait E. Balzac dans *les Rougon Macquart*, déjà au XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous étudions les aspects stylistiques suivants comme la variation idiolectale des noms propres déterminés par un article chez J. Giono : a) technique périphérique, b) technique sérielle, c) technique subjective et d) technique différentielle.

##### **4.1.1. Technique périphérique**

La valeur idiolectale des noms propres déterminés par un article met en scène la technique périphérique du style de J. Giono, il s'agit de citer le nom propre de personnage qui a une fonction accessoire et décorative. Les personnages suivants dont les noms propres déterminés par un article ont un rôle figuratif et périphérique : la Marguerite (CO, p. 78), L'Albin (UB, p. 43), L'Alphonse (LGT, p. 31), la vieille Jaunie, (LCM, p. 197), La Chabassotte (BDM, p. 907), la Nanette (LEV, p.44), l'André (LVE, p.44), Le Jacou (QMD, p.283), Le Jacques

(QMD, p.110) et l'Onuphre avec douze occurrences (LEV, p.27). Les noms propres déterminés ont une valeur idiolectale, parce qu'ils jouent certainement le rôle de la technique périphérique.

#### 4.1.2. Technique sérielle

Les noms propres déterminés par l'article défini présentent une valeur idiolectale, car, ils forment une technique sérielle de J. Giono. C'est ce dont témoigne le tableau suivant :

Romans	LGT	LAF	BDM	LEV	RE
N.pr masculin	Le Joseph	Le Blaise	Le Salomon	L'André	le Gaubert
N.pr féminin	La Delphine	La Juliette	La Joséphine	L'Amélie	la Mamèche

Les articles définis devant les noms propres constituent un phénomène de la variation idiolectale. Ils permettent d'identifier deux intentions de l'auteur : celle de caractériser les personnages moins importants dans le cadre du récit et celle de la décoration descriptive. Il en résulte que Jean Giono emploie dans un même roman les noms propres d'homme et de femme actualisés par le déterminant défini. Cette pratique est considérée par nous comme un fait du style idiolectal.

#### 4.1.3. Technique subjective

Les noms propres déterminés par un article défini sont jugés par nous comme une technique subjective du style idiolectal. Marion Colas-Blaise et Claire Stolz (2010, p. 106) parlent de l'invariant stylistique « apparaît comme une sémiotique « connotative » pour « dégager la singularité d'un texte ». J. Giono approprie les noms propres actualisés par le déterminant défini pour l'utiliser comme une variation idiolectale et comme une technique stylistique de son langage pendant la première période de 1927 à 1937. Les analyses d'Anne Herschberg pierrot (2010, p.38) montrent que la genèse d'un style se fonde sur « une singularité numérique, matérielle et « une identité spécifique ». Selon ce constat, nous notons que la technique stylistique des noms propres actualisés par des articles est aperçue comme une genèse de son style, parce qu'elle habite dans l'art gionien et qu'elle se lit comme une forme stylistique de son choix. Ce tableau l'illustre :

Romans	CO	LGT	LEV	RE	LAV	LHT
Répétition	La Marguerite	L'André La Joséphine	L'André La Joséphine	La Joséphine	La Marguerite	La Thérèse

			Thérésa			
--	--	--	---------	--	--	--

Ce tableau montre que la répétition des noms propres déterminés par un article se voit comme un phénomène d'un style idiolectal, d'un texte à l'autre. Ainsi, le déterminant devant un nom propre est loin d'être un phénomène objectif du style, mais un procédé relatif à l'écriture de J. Giono, c'est ce qu'évoque cet exemple :

« Le Joseph, avant d'avoir le débit de boissons, était notre vacher ; la Joséphine, notre dindonnière. » (LEV, p.135).

Les déterminants devant les noms propres « Joseph » et « Joséphine » visent une intention de suggérer un style idiolectal. Ainsi, le procédé stylistique des noms propres donne au récit de la cohérence historique et thématique, il est au centre des configurations langagières, sociales et idéologiques dans les œuvres littéraires. Il est introducteur de la singularité de style, une signature de l'écrivain dans sa production littéraire. Le nom propre déterminé par un article, comme d'autres unités langagières de J. Giono, relève du choix et de l'invention et il constitue certainement une variation idiolectale, parce qu'il forme un réseau d'occurrences identifiées dans ses romans.

## 4.2. Valeur diatopique

Bien que les noms propres soient analysés comme une actualisation idiolectale dans la langue littéraire de J. Giono, ils peuvent être considérés comme une actualisation diatopique. L'usage diatopique représente une manière de parler propre à une aire linguistique. J. Giono déclare : « J'ai fait mes expériences dans une Provence mal connue, pauvre, éloignée des routes, une terre sans touriste » (LEV, p.42). La valeur diatopique des déterminants devant les noms propres cerne : une variété de la Provence, les intentions et la différence avec la variété du bon usage.

### 4.2.1. Déterminant défini devant le nom propre : le parler de Provence

Le phénomène stylistique des noms propres déterminés par un article est appréhendé en tant que valeur diatopique, parce que J. Giono, dans ses romans, valorise le parler de sa Provence réelles et inventée sous la magie de son style diatopique et novateur. Il est à souligner que les exemples suivants appartiennent de la région de la Provence inventée par l'auteur : les noms propres « La Martoune » (URSD, p. 19), « La Chabassotte » (BDM, p. 907), « La Ticassoune » (BDM, p. 907), « Belline me soignera bien. » (RE, p. 32). Ces noms déterminés par un article sont une variation diatopique, parce que l'auteur valorise une variété de langue, celle des paysans de la Provence inventée. Le procédé stylistique des noms propres actualisés propre à une aire linguistique marque un trait identitaire.

#### **4.2.2. Déterminant défini, nom propre et intentions**

Employé comme une valeur diatopique, les articles définis avec les noms propres sont révélateurs des intentions évocatrices. Les noms propres « la Fanette Chabassut » (RE, p. 10), « la Bioque » (LEV, p. 355) et « Le Bermond » (FAV, p. 211) évoquent les aspects identitaires des espaces narratifs à travers ses romans. Ils se révèlent une variété diatopique, car leurs intentions dépendent de l'auteur et du contexte linguistique. Nous les étudions à partir de cet extrait : « Là-dedans, l'André et la Nanette étaient là, fiers comme des lapins qu'on tient par les oreilles, c'est-à-dire capot. (LEV, p.44).

L'article défini devant les noms propres « l'André et la Nanette » introduisent plusieurs intentions évocatrices : l'identification singulière des personnages, caractère identitaire du monde paysan, marqueur de statut professionnel, le rejet de la bonne variété acceptée par le bon usage, indicateur de la vision libertaire de l'auteur vis-à-vis avec les règles codifiées par les grammaires traditionnelles. La première montre que l'actualisation des noms propres est une technique choisie en fonction du cadre narratif. Ainsi, le cadre géographique dominant de cet auteur reste la représentation de la campagne et les usages régionaux de cet univers, la région de la Provence réelle et inventée. C'est certainement ce qui explique l'emploi des articles devant les noms propres, une variété du langage local et régional. L'actualisation des noms propres est une variation des niveaux de langue, évoque une technique du style familier. Selon M. Arrivé et al. (op.cit., p.417), le nom propre de personne marque un usage familier dans de nombreux parlers régionaux : « la Sophie, le Duchemin ». En gros, chaque nom propre déterminé par un article défini véhicule, par les usages spécifiques de la langue, une variation sociétale.

#### **4.2.3. Déterminant défini et son usage zéro devant le nom propre**

Le style de J. Giono répond à la double exigence de ses techniques stylistiques : le procédé dialectique partagé entre les écarts et le bon usage. On le retrouve dans l'usage des noms propres: ils sont déterminés par un article défini et ils sont employés normalement selon la convention traditionnelle sans être actualisés par un article, comme le soulignent ces exemples :

« De l'autre côté les regards étaient attachés aux yeux de Bobi, de Jourdan, de Marthe, de Joséphine, de madame Hélène, madame Carle, Carle, le fils, Honorine, Randoulet, Le Noir. » (QMD, p.392).

« Adeline ramasse déjà, Zélie se penche. Mariette s'avance. Héloïse bouge ses bras pour préparer. Maxima remonte ses manches. » (LEV, p.235).

Dans les exemples ci-dessus, nous notons un phénomène non marqué de l'emploi des noms propres, car, l'auteur les emploie sans convoquer un article défini. Il crée implicitement une technique dialectique de son style : nom propre de

personne déterminé par un article vs nom propre de personne non-actualisé par un déterminant défini.

### **4.3. Valeur ironique**

La détermination des noms propres par un article défini participe à la production des effets stylistique de l'ironie. Selon cet auteur (2001, p.15, 74), l'ironie est centrée sur : le comportement, la situation, le discours, l'idée de contraire », la technique de l'écart de style comme une voie de la construction de l'ironie : « Les écarts de langue, auxquels correspondent à l'écrit les écarts de style, sont une autre manière fréquente de marquer l'ironie ». Employés dans le même environnement syntaxique, le déterminant défini et le nom propre participent à la réalisation des effets ironiques. Notre objectif est de montrer que le déterminant défini et le nom propre produisent la technique de l'ironie chez J. Giono : phénomène de l'écart de style, satire sociale et les intentions comiques.

#### **4.3. 1. Écart stylistique**

Le déterminant défini devant le nom propre est considéré comme phénomène du registre familier. Il crée un écart stylistique dans le style de Giono pour créer une ironie centrée sur les niveaux de langue. Le passage d'un registre à l'autre témoigne de l'ironie. L'emploi des noms propres « Le Jacques » et « Jacques » marquent l'écart stylistique entre deux registres de style : le registre familier par l'usage du déterminant et le registre standard sans détermination. L'enjeu de l'ironie repose sur la rupture avec les conventions traditionnelles de la grammaire. C'est la vision de Giono pour manifester son refus contre la modernité scientifique et sociale. Ainsi, les noms propres, actualisés par le déterminant défini, comme L'Héloïse, la Lydie et l'Augusta (RJ, p.249) et la Louise » (BDM, p. 919) manifestent un écart stylistique et soulignent l'ironie du dédain de la nomination propre à la société moderne.

En conséquence, nous avons montré que les noms propres de personnage sont considérés comme un procédé de l'ironie par une variation du style familier et ils représentent un écart par rapport à la norme.

#### **4.3.2. Satire sociale et effet comique**

L'ironie se réalise par plusieurs procédés de style comme la parodie et les antiphrases, elle se manifeste chez Giono par l'emploi du déterminant défini comme actualisateur du nom propre et elle vise deux intentions stylistiques : la satire sociale et les effets comiques. Le déterminant défini devant les noms propres de personnage féminin est senti comme une technique de l'ironie. Un tel procédé vise la critique de l'image de la femme regardé par les hommes. Par exemple, les noms propres des personnages féminins « La Philomène » (BDM, p. 1000), « La Joséphine » (LAV, p. 209), « la Marguerite » (LAV, p. 166) et « la Thérèse » (LHT, p. 439), actualisés par un article, marquent l'ironie sur les conditions sociales

marginale du monde paysan en comparaison du celui des villes françaises. Les noms propres déterminés par le déterminant défini créent un effet stylistique du rire, du comique et de la plaisanterie dans le cadre une conversation entre les personnages. Ainsi, des noms propres, comme L'Héloïse, la Lydie et l'Augusta, l'Antoinette, La Dore, la Louise, La Philomène, La Joséphine, la Marguerite et la Thérèse, sont aperçus, chez le lecteur, comme une construction anormale et ironie et suscitent certainement le rire.

En somme, nous avons montré que les noms propres des personnages produisent les effets de l'ironie, lorsque le déterminant défini les actualise. Les effets ironiques sont : la satire sociale, le goût du style comique, la mise en relief des défauts des personnages, de leur discrimination sociale. L'auteur emploie l'ironie pour corriger l'injustice et pour rétablir la justice dans une communauté sociale.

#### **4.4. Valeur métonymique et métaphorique**

Quoiqu'il soit introducteur de l'ironie, le nom propre déterminé par un article produit une rhétorique tropique de la métonymie et de la métaphore chez J. Giono. L'exemple suivant montre que le nom propre actualisé par un déterminant défini peut avoir une fonction rhétorique de la connotation, de la métonymie et de la métaphore :

« J'entendis sonner le Bousquet et le Danton, et l'Arsène » (LGT, p. 31).

«A l'escouade, j'ai le Frédéric et le Louis Butte et puis des tas, et puis tant qu'on veut, là, au bistrot» (LGT, p. 91).

Cette illustration montre que les noms propres actualisés par le déterminant défini marquent une fonction stylistique de la métonymie, car, le contenu est représenté par le contenant. Si le Bousquet, le Danton et l'Arsène sont considérés comme des artistes musiciens, J. Giono parle de leur œuvre pour créer une valeur pragmatique envers ses destinataires et ses lecteurs. La pratique stylistique des noms propres métonymiques et déterminés par un article défini suscite une réaction expressive et conative de l'interlocuteur et le motive pour écouter le chant de ces artistes.

Les noms propres « le Bousquet, le Danton et l'Arsène » peuvent avoir une valeur connotative chez J. Giono, du fait que cet auteur les emploie comme des métaphores *in absentia*. Ces noms propres représentent probablement les instruments de musique métaphorisés, ils reçoivent une valeur de la métaphore et provoquent chez le lecteur une émotion esthétique en raison des usages connotatifs des noms propres.

#### **Conclusion**

Notre analyse stylistique a vérifié une hypothèse liée à une variété spécifique de style contribuant à une innovation de la langue littéraire dans les romans de J. Giono. Nous avons constaté que le procédé stylistique des noms

propres a donné lieu à deux actualisations discursives : l'actualisation grammaticale et l'actualisation rhétorique. Ces deux unités de style nous ont permis de noter quelques résultats intéressants sur les usages des articles définis devant les noms propres de personnage. D'abord, les noms propres actualisés par le déterminant défini constituent une pratique de l'italianisme, un procédé spécifique de la langue italienne, emprunté par la langue française. Ce procédé devient une variété stylistique dans le langage de J. Giono. De plus, les noms propres employés avec les articles définis modifient une phrase et sa réception auprès du lecteur. La même phrase actualise le nom propre en lui assignant une fonction grammaticale dans la structure fondamentale de l'énoncé. Aussi, l'actualisation des noms propres crée des motivations narratives, expressives, pragmatiques et rhétorique, parce qu'ils sont loin d'être un simple désignateur rigide dépourvu de significations et d'effets stylistiques, mais, qu'ils remplissent de valeurs stylistiques grâce à la détermination des articles définis. En outre, l'actualisation des articles définis devant les noms propres forme deux variations stylistique dans la production littéraire de J. Giono : la variation idiolectale et la variation diatopique. Enfin, l'utilisation des articles devant les noms propres est interprétée comme une technique stylistique de l'ironie.

### Références bibliographiques

- ARRIVE MICHEL, al., 1986, *La Grammaire d'aujourd'hui : Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion.
- BALLY Charles, 1944, *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, PUF.
- Benveniste Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générales t1*, Paris, Gallimard.
- Bondol Jean-Claude, 2007, *La notion de " transfert connotatif " dans la motivation des noms propres*, consulté 10 avril 2016, <https://hal.archives-ouvertes.fr>
- BROMBERGER Christian, 1982, « Pour une analyse anthropologique des noms de personnes », *Langages*, n°66, pp. 103-124.
- BRUNOT Ferdinand, 1922, *Pensée et la Langue. Méthode. Principes et Plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français*, Paris, Masson et Cie.
- CHADELAT Jean-Marc, 1996, « Pour une sociolinguistique de l'emprunt lexical : l'exemple des emprunts français en anglais », *Cahiers de l'APLIUT*, vol., 15, n° 4, pp. 16-27.
- COLAS-BLAISE Marion et STOLZ Claire, 2010, « comment faire dialoguer stylistique et sémiotique ? Éléments pour une pensée de la frontière disciplinaire », *Stylistiques?*, Presses Universitaires de Rennes, pp.99-110.
- COTTE Pierre, 1993, « Ces mouvements qui font signe. Motivation et syntaxe », *Faits de langues*, n°1, pp. 129-136.
- CRESSOT Marcel, 1983, *Le style et ses techniques*, Paris, PUF.
- DAMOURETTE Jacques, PICHON Edouard, 1927, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, T1, 1911-1927.

- DANJOU-FLAUX, 1991, « L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent », *Langue française*, n°92, 1991, pp. 26-45.
- GARDES TAMINE Joëlle, al., 2015, *Cours de grammaire française*, Paris, Armand Colin.
- GARRIC Nathalie, CALAS Frédéric, 2007, *Introduction à la pragmatique*, Paris, Hachette.
- GARY-PRIEUR Marie-Noëlle, 1991, « La modalisation du nom propre », *Langue française*, n°92, pp. 46-63.
- GRANGER Gilles G., 1982, « À quoi servent les noms propres ? », *Langages*, n°66, pp. 21-36.
- GREMY Arnold, *Grammaire française de A à Z*, Paris, Ellipses.
- GREVISSE Maurice, GOOSSE André, *Le Bon usage*, 16<sup>e</sup> édition, Bruxelles, De Boeck.
- GREVISSE Maurice, GOOSSE André, 2016, *Nouvelle grammaire française*, Bruxelles, 3<sup>e</sup> édition, De Boeck.
- GUILLAUME Gustave, 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette.
- GUIRAUD Pierre, 1980, *Essais de stylistique*, Paris, Klincksieck.
- HERSCHBERG PIERROT Anne, 2010, « approches génétiques du style », *Stylistiques ? Presses Universitaire de Rennes*, pp.33-40.
- JONASSON KERSTIN, 1991, « Les noms propres métaphoriques : construction et interprétation », *Langue française*, n°92, pp. 64-81.
- LEFEBVRE-TEILLARD Anne, 2000, « Le nom propre et la loi », *Mots*, n°63, pp. 9-18.
- LEEMAN Danielle, 2004, *Les déterminants du nom en français : syntaxe et sémantique*, Paris, PUF.
- MAROUZEAU Jules, 1969, *Précis de stylistique française*, Paris, Masson et Cie.
- MERINE Kheira, 2013, « Le nom propre au Maghreb et son rapport avec l'actualisation. Entre sens et dénotation », pp.17-24.
- MOLINO Jean, 1982, « Le nom propre dans la langue », *Langages*, n°66, pp. 5-20.
- PARIENTE Jean-Claude, 1982, « Le nom propre et la prédication dans les langues naturelles », *Langages*, n°66, pp. 37-65.
- PELLA Jean-Christophe et al., 2009, *Quelle grammaire enseigner*, Paris, Hatier.
- PRIKHODKINE Alexei, 2011, « Noms et prénoms exolingues : perception, transmission et enjeux », *Nouvelle revue d'onomastique*, n°53, pp. 165-183.
- RIEGEL Martin et al., 2012, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- RABATEL Alain, 2005, « Idiolecte et représentation du discours de l'autre dans le discours d'ego », *Cahiers de praxématique*, n°44, pp.93-116.
- SCHOENTJES Pierre, 2001, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil.
- SIOUFFI Gilles, 2014, *100 fiches pour comprendre les notions de grammaire*, Paris, Bréal.

- SHOKHENMAYER Evgeny, 2011, « Connotation du nom propre, ou si Nicolas Chauvin était « chauviniste », Nouvelle revue d'onomastique, n°53, pp. 211-237.
- TOMESCU Domnița, 2010, « La contextualisation des noms propres », Buletinul Universității Petrol, Vol. LXII No. 1, 1-6.
- VAXELAIRE Jean-louis, 2009, « Lexicologie du nom propre et onomastique », Nouvelle revue d'onomastique, n°51, pp. 301-315.
- WAGNER Robert Léon, PINCHON Jacqueline, 1991, Grammaire du français classique et moderne, Paris, Hachette.
- WILMET Marc, 1988, « Arbitraire du signe et nom propre », Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale, volume 7, pp. 833-842.
- WILMET Marc, 1991, « Nom propre et ambiguïté », Langue française, n°92, pp. 113- 124.
- WILMET Marc, 1995, « Pour en finir avec le nom propre ? », L'Information Grammaticale, n°65, pp. 3-11.

**LE BLOC-NOTES COMME STYLE JOURNALISTIQUE CHEZ  
FRANÇOIS MAURIAC**, Bellarmin Etienne ILOKI (Université Marien Ngouabi -  
Congo-Brazzaville)  
Bellarmin.iloki@umng.cg

**Résumé**

Le *Bloc-notes* de Mauriac est un système esthétique qui se divise en de courts textes dépassant rarement deux pages et dont chacun traite d'un sujet différent. Il y a donc une accélération des processus habituels de perception et de traitement de l'information. Dans cette fusion de l'écriture du présent (actualité tragique) avec celle du souvenir (enfance heureuse), le journaliste ne dispose pas de temps de s'arrêter sur des descriptions longues et détaillées ; le journal étant un genre pressé qui exige du lecteur une grande attention. Mais, dans cette discontinuité, c'est toujours l'image de l'homme qui revient: l'homme dans ses rapports avec la société et avec Dieu. Ainsi, dans les textes du *Bloc-notes* où l'émotion sacrée est manifeste, le procédé de la dissimulation semble pur: les phrases sont courtes et allusives.

**Mots clés:** *Bloc-notes*, journal intime, secret, esthétique, brièveté, opacité.

**THE BLOC-NOTES AS A JOURNALISTIC STYLE BY FRANÇOIS  
MAURIAC**

**Abstract**

Mauriac's *Bloc-notes* is an aesthetic system that is divided into short texts rarely exceeding two pages and each of which deals with a different subject. There is therefore an acceleration of the usual processes of perception and processing of information. In this fusion of the writing of the present (tragic news) with that of the memory (happy childhood), the journalist does not have time to dwell on long and detailed descriptions; the newspaper is a kind of genre in haste that requires great attention from the reader. But in this discontinuity, it is always the image of the man who returns: the man in his relations with society and with God. Thus, in the texts of *Bloc-notes* where the sacred emotion is manifest, the process of dissimulation seems pure: the sentences are short and allusive.

**Keywords:** *Bloc-notes*, diary, secret, aesthetics, brevity, opacity.

**Introduction**

« Un monde se définit par la qualité de secrets qu'il est capable de préserver sans porter atteinte à la liberté » : ainsi s'exprime le biographe officiel de François Mauriac, J. Lacouture (2005, p. 89). Un éloge au secret qui va résolument à contrecourant des pratiques journalistiques. Car si l'on considère que la vocation première de la presse est de recueillir les renseignements et les informations pour le public, c'est peut-être mal poser le problème, en parlant du secret dans le *Bloc-notes* de François Mauriac. Mais, ce que demande Mauriac ce n'est évidemment

pas de garder, pour lui, ce qu'il a appris, mais d'avoir le droit de taire, le cas échéant son information.

Faut-il rappeler que le journalisme est de longue date une profession diversifiée, voire morcelée entre plusieurs « familles ». Ses limites, historiquement mouvantes et toujours instables, semblent devoir être aujourd'hui redessinées par de nouvelles figures de « journalisme citoyen », « journalisme participatif », « journalisme d'investigation », etc. De même que les critères de délimitation de la profession, notamment les compétences mobilisées pour l'exercer sont beaucoup plus flous qu'il n'y paraît. Ce fractionnement et ce « flou », loin d'être le signe d'un défaut ou d'une défaillance, doivent être considérés comme constitutifs et créatifs, car ils relèvent d'un choix esthétique ou d'une démarche artistique. Telle est l'orientation que nous souhaitons donner dans cette réflexion.

Par ailleurs, Mauriac ne définit pas le professionnalisme en termes de normes, de contrôles, de processus de formation, de listes de compétences, de règles déontologiques. Il le rapporte à des manières de faire, à des usages, à des médiations entre l'individu et sa pratique. Dans l'avertissement qui ouvre, son *Journal*, Mauriac écrit : « Je conçois le journalisme comme une transposition, à l'usage du grand public, des émotions et des pensées quotidiennes suscitées en nous par l'actualité » (F. Mauriac, 1934, T.I, p. 67). Plus tard, Mauriac définira son *Bloc-notes* comme un « affrontement de l'individuel et de l'universel » : l'individu, avec sa sensibilité, sa culture, son style, devenu journaliste parce qu'il a choisi d'observer le monde, d'expliquer aux hommes l'histoire qu'ils vivent, de les servir en défendant ses idées et sa foi et de donner à son message une vocation universelle. Mauriac conclut en disant : « Un journaliste professionnel est un homme qui déforme les faits, consciemment ou non », On est loin du souci d'objectivité ! D'où l'hypothèse suivante : le journalisme est fait de secret et le talent se trouve dans le style !

Dans la pratique, le journalisme doit faire face à une double exigence de cohérence et d'originalité, une double exigence dont rend compte la notion d'« angle ». À ce propos, D. Ruellan (2007, pp. 136-138) définit l'angle comme : « la décision et la manière, propre à un journaliste, d'interroger la complexité du réel, de choisir les questions et leur forme. » Or l'analyse des « procédés angulaires » met en évidence que ceux-ci sont très peu codifiables.

Le *Bloc-notes*<sup>1</sup> semble convenir au tempérament de son auteur, à sa personnalité et refléter sa conception du journalisme : « Ensemble d'idées et de sentiments que l'actualité suscite chez l'écrivain ». À partir du moment où le *Bloc-notes* cesse de se cantonner dans le discours introspectif, il devient réceptacle de tous les types d'écritures ; tout peut devenir *Bloc-notes*. Dès lors, la page du *Bloc-notes* prend un aspect chiffré et chronologique ; ruptures, blancs, et suspensions

---

<sup>1</sup> Le *Bloc-notes* écrit en italique renvoie au titre de l'œuvre qui constitue notre corpus.

abondent. Aussi, le présent article tente-t-il de montrer comment le journalisme entant qu'art peut être compris comme l'expression du secret.

Cette étude est abordée selon une double approche : expérimentale et esthétique. La première consiste à vérifier que l'art du secret qui traverse le *Bloc-notes* de Mauriac traduit d'abord la nature du genre : le *Bloc-notes* est un journal intime, donc un genre de dissimulation. La seconde tient à cet héroïsme de l'effort esthétique, celui de la brièveté, dont l'opacité et le sous-entendu sont des procédés bien connus. L'objectif étant d'en dire toujours le moins possible, tant l'actualité est parfois vide.

### **I- Le *Bloc-notes* : un journal intime, un genre de la dissimulation**

Le journal intime comme saisie quotidienne du moi ne cherche pas à exposer la vérité d'une vie dans son ensemble, mais plutôt les variations du moi de jour en jour, voire d'heure en heure ou de minute en minute. À ce propos, le critique P. Pachet (1990), reprenant une formule de Rousseau, a intitulé son livre, *Les baromètres de l'âme*. Par-là, il a voulu indiquer que l'objet du journal intime, c'est ce qu'il y a de plus mobile dans le moi: les menus incidents du quotidien, les variations de l'humeur, tout ce qu'on pourrait considérer comme une sorte de météorologie intime.

Le journal intime est aussi caractérisé par un certain découpage temporel de l'existence du moi. Comme son nom l'indique, il prend pour unité temporelle la journée du moi. Du même coup, il offre nécessairement une figuration fragmentaire du moi, scandée par le silence et le sommeil des nuits. De plus, le journal intime ne prétend pas fournir une figuration de soi définitive, il accompagne l'existence sans jamais pouvoir s'achever, sinon par la maladie ou la mort. Il a tendance parfois de vouloir saisir l'instant immédiatement présent, et d'essayer de faire strictement coïncider le temps de l'écriture et le temps du vécu. On peut y voir une sorte d'idéal impossible à atteindre, mais qui oriente l'effort du journal intime.

Il y a certes des journaux d'une étonnante prolixité, mais le cas du *Bloc-notes* est exceptionnel. L'auteur note au jour le jour les faits et pensées, et doit adopter l'annotation courte qui sert de memento, sans développement. Le journal devient, de fait, un espace de prédilection pour la forme brève et par conséquent du silence et du secret. F. Mauriac (*L'Express* n° 509 du 12 mars 1958) précise à maintes reprises, qu'un vrai *Bloc-notes*, celui qui a la préférence de ses lecteurs, c'est celui qui peut « raconter mes journées et mes soirs tels que je les ai réellement vécus ».

Par nature, dans un journal intime, l'auteur s'écrit. Il n'y a donc aucune raison pour qu'il décrive ce qu'il connaît, comme si son œuvre était destinée au public. Il lui suffit de nommer, de désigner de façon allusive ; un nom peut être, pour lui, suffisamment évocateur. C'est le cas dans l'attente d'un télégramme :

Dans tout ce malheur : la joie que m'apporte le télégramme de R., daté d'Agadir, reçu le 22. Il a pu passer la frontière. Il revient avec les C. Je l'attends aujourd'hui. Quelles amitiés se seront fortifiées et durcies dans cette épreuve! Dieu le sait. (F. Mauriac, 1993, T.I, p. 97).

Il semble que l'auteur s'adresse à lui-même ; sinon, pourquoi viendrait-il nous expliquer l'apparence physique d'un ami qu'il connaît du reste et rencontre tous les jours. Une simple initiale permet de faire l'économie du patronyme. Ici, l'initiale « R » désigne Robert Barrat, dont le livre s'intitule *Justice au Maroc* ; alors que l'initiale « C » désigne le marquis et la marquise de Chaponay, princesse d'Orléans.

La désignation la plus sobre des éléments et de circonstances d'une histoire peut déjà être considérée comme l'amorce de la description. Voici comment F. Mauriac (1993, T.I, p. 97) évoque ses vacances pluvieuses, mais profitables à Malagar : « Depuis deux jours, silence à Malagar. Chuchotement de la pluie sur la terre à se laisser pénétrer. J'ai confiance que durant ce mois de retraite, ce que je dois faire se dégagera, s'imposera à moi. Quel est le meilleur ? »

Décrire Malagar, pour Mauriac, est sans importance, tant il est habitué à ce paysage ; il demeure le familier de ce lieu qu'il a lui-même baptisé « le lieu le plus beau du monde ». Il entretient avec ce domaine des rapports privilégiés qui le dispensent de le décrire. C'est pourquoi l'évocation témoigne de la solitude exprimée par les mots « silence, retraite, meilleur », lesquels suggèrent le caractère subjectif de la vision.

Cependant, il existe des textes où la description est plus précise, même si le spectacle n'est pas ponctuel, il demeure tout de même le cadre d'un évènement. Dans ce cas, le journal devient alors une chronique. Admirons, le compte rendu sommaire d'une visite touristique de Mauriac à Valmante, à travers la fenêtre :

Ce pays plus beau que n'est le mien, et qui oserait les comparer ? Cette montagne de Marseille que ma fenêtre encadre et qui, dans le soleil du réveil, devient chaque matin la "Sainte Victoire" de Césanne, et la mer est au loin mêlée au ciel. (F. Mauriac, 1993, T.I, p 487).

Mauriac note ici quelques détails qui lui paraissent importants, non pour leur pittoresque, mais pour les conséquences qu'ils ont engendrées ou peuvent avoir sur sa vie. En effet, le texte n'a d'autre finalité que de garder le souvenir d'une période de la vie familiale de l'auteur ; ce qui justifie la mention de certains détails caractéristiques. La description n'est pas exhaustive, mais elle est orientée vers ce qui est significatif pour Mauriac. En adoptant le journal intime, Mauriac a choisi l'écriture de la quotidienneté, celle qui est caractérisée par l'absence de règles, la liberté d'écriture, l'absence d'organisation (pas de début ni de fin, pas d'exposition, pas de sujet privilégié). Mais, il s'est aussi imposé certaines contraintes dont la plus caractéristique est l'aspect non fictif. L'immédiateté d'impression et d'expression est incompatible avec l'amplification qui transformerait la nature même du genre.

Ainsi, lorsque Mauriac évoque le coup de téléphone qu'il reçoit le vendredi 14 août 1953, il n'y a aucune possibilité de savoir ni le pourquoi, ni par qui il a été donné : « Téléphone.' On vient me chercher (...) - nous venons du Maroc. J'entends le sultan, ce salaud (...). Ils parlent à voix basse. Je comprends que tout est perdu » (F. Mauriac, 1993, T.I, p. 94).

Même s'il arrive bien souvent que Mauriac développe, quelques années après, une description qui n'était qu'esquisse, on pourrait supposer que sur le moment, l'auteur n'ait pas eu le temps d'écrire et qu'il s'est contenté d'un ou deux traits, comme des jalons placés dans sa mémoire. Cependant, les formules telles « Je me rappelle », « Je me souviens » ou encore « Je n'oublierais jamais » qui sont assez fréquentes dans le *Bloc-notes*, invitent à considérer Mauriac comme un « être mémoratif » : le passé a, pour lui, une grande importance et le souvenir est plus vivace que le présent. Voici un des exemples les plus caractéristiques, le *Bloc-notes* du mardi 12 mai 1953 :

Il y a aujourd'hui cinquante-sept ans (...). Je retrouve tout, déjà cet amour, et déjà cette attention à l'amour. Je me rappelle ses larmes dans les bras de ma mère. Je me souviens après cinquante-sept ans que j'étais agenouillé en bordure de l'allée et que j'ai senti tout à coup sur mes cheveux la main de ma grand-mère qui attendait son tour d'approcher de la sainte table. (F. Mauriac, 1993, T.I, pp. 69-70).

L'évocation de la première communion ne fait l'objet d'une description qu'après un intervalle de 57 ans. La dissimulation vient du fait que l'attention est tout entière concentrée sur le sujet qui inspire l'auteur ce jour-là. Il en est ainsi dans presque tout le *Bloc-notes*. Chaque fois qu'il change de sujet, le processus de l'écriture se renouvelle. Dans cette liberté de choix de sujets, l'auteur peut changer de perspective selon ses besoins et ses désirs, et noter ses sautes d'humeur et ses fantasmes. Ainsi, passant d'un sujet à l'autre, l'écrivain peut garder sous ses yeux ce qui est inachevé, de même qu'il peut laisser ses pensées sans conclusion, pour entrer en discussion, jour après jour, avec son alter ego.

On ne saurait, cependant, négliger le rôle des lecteurs dont les réactions influencent souvent la forme finale du texte. Mauriac intègre certaines réactions de ses lecteurs, tantôt sous la forme de visites, tantôt sous la forme de lettres reçues, dans le texte même du journal. Il s'agit là d'une véritable symbiose, le lecteur et l'écrivain ayant besoin l'un de l'autre.

Si l'on considère la composition du *Bloc-notes*, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un système esthétique organisé en de courts textes, dont chacun traite d'un sujet différent. Chaque texte est donc une brève dissertation sur un sujet restreint. En cela, il intègre la dissimulation et par son style et par ses principes.

## **2- De la futilité au vide de l'actualité**

Nous savons que la principale source d'information du *Bloc-notes* de Mauriac est l'actualité, mais cette actualité lui joue parfois des tours. Elle peut être

soit vide, soit que le sujet est moins passionnant. C'est donc de cette absence d'actualité que nous parlerons dans cette section. Il semble que ce soit l'absence d'évènements importants qui condamne le journaliste à affronter la futilité. Mais en quoi la futilité peut-elle servir la dissimulation ? À ce propos, M.F. Canerot (1996, p. 252) écrit : « porteuse d'émotions intimes, la futilité oblige le journaliste à étaler son moi ». Dès 1934, avant même la publication du *Bloc-notes*, F. Mauriac (1986, p. 250) écrivait : « (...). Il arrive qu'une maladie ou une simple lecture prenne autant d'importance qu'une révolution. C'est le retentissement dans notre vie intérieure qui mesure l'importance des évènements ».

Il s'agit d'une partie du moi de Mauriac offerte au lecteur. Toutefois Mauriac connaît le prix du silence de manière à provoquer la réaction du lecteur. Il sait que l'intimité ne se dévoile pas totalement. Son but est de permettre au lecteur de supporter, sans trop d'irritation, l'imbrication entre l'actualité personnelle et l'actualité publique. En 1957, alors qu'il s'apprête à publier son *Bloc-notes*, on note encore le souci du journaliste de ne pas tout dévoiler de sa vie, mais son obsession du moi devient de plus en plus envahissante : « Il faudra bien finir par publier ces pages où la vie politique d'une nation et la vie intérieure d'un écrivain mêlent si étrangement leurs eaux. Il n'est pas question de tout retenir » (F. Mauriac, 1993, T.I, p. 509).

Voyons maintenant comment Mauriac cultive l'art du secret, à partir de la futilité, dans le *Bloc-notes*. En voici un premier exemple ; il s'agit du Bloc-notes du 4 août 1953 qui, en apparence, est sans grand intérêt pour le lecteur, puisqu'il traite de l'état de santé de Mauriac :

Il faut, n'étant pas réellement malade, se mettre dans la peau d'un grand malade : rien ne se passe pour boire et pour rendre ce qu'on a bu que dans des verres gradués. Déjà je ne suis plus du tout rassuré et dois faire la tête de Falstaff alors que le médecin lui dit en lui rendant sa bouteille : " l'homme qui a fait cette eau a plusieurs maladies dont il ne se doute pas ... ". Être attentif à tout ce dont nous détournons notre attention dans la vie habituelle. On s'avise tout à coup que cela ne fonctionne sans accros depuis tant et tant d'années. (F. Mauriac, T.I, 90-91).

Tout est suggéré, rien n'est dit, l'auteur passe immédiatement de la singularité de son propre cas, pour aller vers la généralisation. Il ne s'attarde pas sur sa propre futilité (être attentif à tout ce dont nous détournons notre attention dans la vie habituelle). Il s'agit, pour lui, de s'en tenir à une actualité qui lui est propre tout en pratiquant l'art du détachement. La généralisation du problème à la fin du texte (on s'avise – cela ne fonctionne) montre bien, à la fois, cette volonté de ne rien dire et ce mépris d'évoquer ce qui est sans intérêt. Tout est fait de telle sorte que le lecteur n'éprouve pas le sentiment d'un vide.

Dans le Bloc-notes du samedi 22 mai 1954, on retrouve ce même glissement d'un élément futile à un élément essentiel. Toujours avec la pudeur qui le caractérise, Mauriac passe de la prescription médicale très brève (pénicilline !) à l'évocation d'une scène bien connue de la littérature de Jules Verne. Dans un autre

Bloc-notes daté du vendredi 21 mai 1954, Mauriac se refuse de donner de l'importance à son œuvre :

Reprise officielle d'*Asmodée* hier soir en présence du président de la République. Après seize ans j'écoute cette pièce qui est de moi et qui est totalement détachée de moi. Ce malaise que je ressens toujours à cause de tout ce qui dans l'œuvre représentée appartient au metteur en scène, à l'interprète, garde des traces d'influences subies au cours des répétitions. Que mon cœur est loin de tout cela. (F. Mauriac, T.I, p.74).

Il est intéressant de noter le souci de Mauriac d'exprimer sa distance pudique (mon cœur est loin de tout cela), mais aussi la platitude de ce terme indéfini « cela » qui condense tous les événements avec une volonté de ne pas donner à croire qu'il y a plus d'intérêt. Ici, rapidité et brutalité n'accroissent pas le pathétique du lecteur, mais ont pour but de créer le détachement vis-à-vis de l'évènement auquel l'auteur ne veut pas donner de l'importance. Ainsi, cette impression de sécheresse ou d'absence d'éloquence que peut ressentir le lecteur, se justifie par le refus affiché de l'auteur de s'attarder sur son moi.

Mauriac est capable de combler le vide de l'actualité de la manière la plus subtile, comme c'est le cas dans ce Bloc-notes du mercredi 31 mars 1954 :

Il a plu toute la nuit. Campagne gorgée d'eau. Il me suffit pour m'en réjouir de revivre en esprit la saison dont l'horreur commencera dans moins de trois mois : l'orage ininterrompu, l'étouffement végétal, la vigne à chaque instant menacée, les mouches harcelantes. (F. Mauriac, T.I, p.129).

C'est encore la hantise personnelle de l'auteur qui domine dans ce texte. Il suffit de se rappeler que les mois de juillet et août correspondent au climat qui a le plus marqué l'auteur du *Bloc-notes* et qu'on retrouve souvent dans son œuvre romanesque. Mais ce qui est frappant, du point de vue de la dissimulation, c'est la juxtaposition de ces quatre éléments (l'orage ininterrompu - l'étouffement végétal - la vigne à chaque instant menacée- les mouches harcelantes) qui condensent cette puissance dévastatrice du soleil en été. La dramatisation dans l'énoncé de cet évènement, par la force des éléments subtils, aboutit à une condensation du texte où ne prolifèrent que les substantifs et les adjectifs.

Le vide de l'actualité est parfois comblé par des notes de voyage ou par des souvenirs d'enfance. Ainsi F. Mauriac (1993, T.I, p. 129) écrit : « Retour par la route. Nous traversons les premiers villages à l'heure des petits garçons encapuchonnés sous la pluie. Ils ont leur figure soucieuse d'avant la classe ».

Ce texte qui est de toute évidence l'un des plus courts du *Bloc-notes* est aussi l'un des plus pathétiques, car Mauriac sait quand il ne faut pas dire les choses. Ici, c'est la vivacité de l'émotion qui coupe la parole, alors que le silence ainsi observé permet à cette émotion de se dégager. Le lecteur peut imaginer que ce silence traduit le souvenir d'un enfant malheureux sur la route de l'école. Cette

impression de souffrance est renforcée par la présence de la pluie dans le texte, même si devenu adulte, Mauriac redoutait la saison des pluies et les orages.

En définitive, on peut dire qu'il était impossible pour Mauriac de renoncer à ce tempérament de journaliste intime, celui qui réagit toujours aux évènements à travers son moi. Il savait, qu'à tout moment, son moi pouvait devenir envahissant, il a tenu bon et n'a pas cédé au débordement que peut entraîner le fait de raconter son intimité. Mais, autant, il savait qu'un peu d'intimités dans le journal lui permettait « d'humaniser », en quelque sorte, l'actualité et de créer une complicité entre le lecteur et lui.

### 3- Esthétique de l'opacité

De manière générale, lorsqu'on parle de l'opacité d'une œuvre d'art, cela renvoie à son caractère obscur, incompréhensible, voire même mystérieux. Or c'est tout l'intérêt dans une œuvre d'art, car on ne peut l'imaginer sans mystère. Il faut donc percer ce mystère pour la comprendre. Ainsi H. Lemaitre (1969, p. 91) à propos de la *Théorie de critique d'art* de Charles Baudelaire, a écrit: « le beau contient un peu de bizarrerie ». En quoi l'opacité de l'actualité sert-elle l'écriture de la dissimulation ?

Il est nécessaire de distinguer deux types d'actualité chez Mauriac. D'un côté, une actualité qui n'en est pas une, c'est-à-dire une absence d'actualité ; de l'autre, une actualité existante pour l'auteur et pour le lecteur. Dans le premier cas, on ne peut vraiment pas parler de l'opacité de l'actualité, puisque l'absence même de l'actualité conduit à glisser dans son propre moi. On pourrait citer l'exemple du Bloc-notes du 4 août 1954, où l'auteur réagit à la nouvelle de la mort de Colette : « Une voix indifférente parle de Colette ... Mon Dieu ! Au passé. La liste de ses œuvres par ordre chronologique ... J'ai compris » (F. Mauriac, T.I, p.194).

Ici, l'opacité consiste en ce que le lecteur reste suspendu dans l'actualité, dans son caractère limité. L'auteur interrompt volontairement le texte pour créer un effet d'attente, notamment à l'endroit qui va permettre de susciter davantage de curiosité chez le lecteur.

Dans le Bloc-notes du 20 août 1953, par exemple, c'est l'actualité qui va mettre Mauriac dans une situation de dépendance par rapport au présent. Car il est difficile de ne pas commenter l'actualité en tant qu'évènement enchaîné au présent. En imposant l'idée que l'opacité du présent prime la parole et bouche l'horizon, Mauriac fait une mise en scène d'une parole qui choisit de donner le silence au discours afin que seul l'évènement retrouve toute sa place.

“Consummatum est”. Nous sommes quatre ou cinq réunis chez le professeur Blachère. Interview pour *Combat*.

J'affirme avec la certitude absolue d'avoir raison que nous demeurons la dernière très petite chance qui reste au pays de ne pas perdre la face au Maroc, mais elle va s'amenuisant (F. Mauriac, T.I, p.96).

D'emblée, ce qui frappe dans ce texte, c'est évidemment le blanc qui sépare les deux paragraphes. Sans doute, il s'agit d'un refus de parole plus étendue. L'évènement est évoqué dans sa nudité de faits et dans son immédiateté de l'actuel. Il ne s'agit pas d'informer le lecteur, mais plutôt de lui en faire simplement l'écho. Ainsi lorsque le lecteur découvre l'évènement dans le premier paragraphe, l'effet de surprise est atténué puisque tout est déjà achevé. Ce qui suscite, chez le lecteur, un sentiment du droit à l'actualité soutenu à l'effet de suspens. Le deuxième paragraphe commence par un effet de pathétique. Les points de suspension énoncent que les choses sont loin de s'arranger ; la suite, on apprendra que dans les événements du Maroc, le palais du Sultan a été investi et lui-même tenu éloigné, avec les siens, en Corse. Mauriac décide de ne pas commenter l'évènement, mais de s'en tenir aux faits. Ce pathétique communique justement, chez le lecteur, des émotions sous-jacentes par des effets de rupture et de suspens. L'examen de ce Bloc-notes révèle que ce qui intéresse Mauriac au plus haut point, c'est de faire vivre l'actualité dans son immédiateté, même dans ce qu'elle a de dérisoire. Cette volonté d'obliger le lecteur à ne pas devancer l'avenir, à le laisser en suspens par rapport à l'évènement, est permanente dans le *Bloc-notes*.

Nous avons dit plus haut que l'opacité permet de comprendre que l'actualité est insignifiante, du fait de la suspension de la parole. En cela, elle est une projection du développement de l'actualité. C'est pourquoi l'ignorance du lendemain suscite, chez le lecteur, un effet d'angoisse. À ce propos, le Bloc-notes du 22 juin 1954 est édifiant :

Ce qui aura manqué à Georges Bidault, c'est la complexion, l'équilibre physique du parlementaire de la grande espèce dont Édouard Herriot demeure le dernier mammoth. Après lui on ne pourra juger des parlementaires d'autrefois que si le musée de l'Homme accueille leurs ossements ... (F. Mauriac, T.I, p. 179).

L'ambiguïté apparaît comme sorte d'opacité dans ce passage. Le mélange entre ridicule et émotion est une des formes les plus courantes de ce double rapport au personnage. Il ne faut pas oublier que Mauriac manie avec dextérité le mélange entre cruauté et pitié pour ses personnages. Mais, il ne s'agit pas ici de surévaluer la pitié du personnage de Georges Bidault, c'est pour cela que Mauriac dégage les marques de ce qu'on pourrait appeler la mise à distance, en montrant les défauts de Georges Bidault, d'autant plus que les signes de l'étrangeté s'accumulent (Musée, ossements). Le ridicule du personnage permet de bien saisir l'ambiguïté de l'attitude du lecteur qui subit ce double traitement de l'auteur. L'auteur imprime au spectacle une misère insupportable cependant, il manie aussi l'hypotypose pour que le lecteur puisse supporter. Ce comble de misère va servir de fond au développement de la tension essentielle à un paroxysme d'indifférence et d'angoisse de la part du lecteur.

Le Bloc-notes suivant a ceci de particulier qu'il intervient, chronologiquement, à la suite de l'extrait précédent. Il est d'autant plus intéressant

que la réaction émotive du narrateur est implicite, elle est à imaginer ou à constituer par le lecteur.

En remettant la France à flot, P.M.F servira même l'alliance atlantique et la rendra plus efficace que ceux qui ont entretenu la guerre indochinoise de huit ans, qui ruina l'amitié franco-marocaine et mis feu à la Tunisie. L'alliance atlantique se fortifiera dans la mesure où nous redeviendrons forts (F. Mauriac, T.I, p.180).

Nous sommes en 1954, lorsque Mendes France pour s'être opposé aux politiques français qui incarnaient la fidélité de l'Alliance atlantique et à la construction de l'Europe, devient vite le partisan de cette extrémité. Ce sont les non-dits qui sont intéressants dans ce texte. Il appartient au lecteur de construire l'intériorité de l'auteur à partir d'indices temporels (guerre de huit ans), et spatiaux (Indochine, France, Maroc, Tunisie). Le seul moment où l'on sait ce qui se passe dans la tête du narrateur, c'est à travers l'emploi du pronom pluriel « NOUS ». Enfin, l'opacité de ce texte est à rechercher dans le temps employé, à savoir le futur simple, qui marque un fait à venir par rapport au moment de la parole.

Dans un autre Bloc-notes qui porte la date du 21 novembre 1954, la tentative pour élargir un avenir est clairement affichée, mais ce moment est arrêté par la dernière phrase qui, étant une question sans réponse, vient interrompre le discours :

Ah ! Si ce que je n'ose plus espérer arrivait enfin, si la réconciliation de nos deux peuples était scellée, comme il faudrait multiplier les rapprochements, créer les lieux de rencontre, leur faire oublier ce qu'ils ont souffert. Mais toute cette jeunesse furieuse et désespérée, n'avons-nous pas perdu son cœur à jamais? (F. Mauriac, T.I, p. 223).

Mauriac cherche avant tout à mettre en avant la nudité des faits ; quand il est confronté à l'opacité de l'actualité, il crée alors volontairement le retardement des événements de manière à l'imposer au lecteur. Quelle émotion de lire, par exemple :

« Le Maroc, cela regarde M. Bidault ! ... » (F. Mauriac, T.I, p. 95).

« Je le savais, je me bouchais les yeux ! ... » (F. Mauriac, T.I, p. 95).

Deux phrases, deux véritables mises en scène pour refuser au lecteur le caractère immédiat de l'actualité. En rendant l'information avec des limites, pour des raisons personnelles, le journaliste se fait en quelque sorte l'esclave de l'information. Le pathétique est présent, et paraît dû au caractère humain de l'évènement. Et même si la compréhension du lecteur est immédiate, il faut souligner que cette compréhension demeure tout de même limitée par le caractère suspensif de l'information, et elle permet de définir notre émotion.

Mauriac a pratiqué familièrement des maîtres plus lointains et plus sûrs : Pascal, qui lui a donné le sens du raccourci et la décision des tournures, Racine de qui il a appris à fondre étroitement le concret et l'abstrait. L'accent personnel est

fourni par une puissance émotive qui éclate en décharges, par un climat de foudre, par quelque chose de frémissant et de contenu.

Rien n'échappe pourtant à la vue et à l'ouïe de Mauriac. L'odorat et le tact interviennent fréquemment pour faire sentir la présence des choses. Tout un paysage de forêt sous l'été peut surgir simplement dans l'évocation d'une odeur de cendre brûlée ou dans la caresse rugueuse de l'écorce d'un pin. Tout comme une phrase d'une ligne peut faire marier le bruit d'une barrique qui roule à une odeur de vendanges, afin de restituer l'automne.

L'image mauricienne est riche, hardie, parfois brutale et donne l'impression de trouver toujours la concentration, l'intensité, et de préférer la métaphore à la comparaison développée.

#### **4- Esthétique du sous-entendu**

Dans cet espace de dissimulation qu'est le *Bloc-notes*, en tant qu'il est un journal intime, l'exploitation humoristique du « sous-entendu » est maintes fois mise à profit. Avant de montrer sa manipulation dans différents textes et leur rapport à la dissimulation, il importe d'insister sur la particularité du « sous-entendu », dans sa définition comme effet de style.

Un sous-entendu est une affirmation qu'un énoncé fait comprendre tout en la passant sous silence. Ce n'est ni l'idée comme forme intellectuelle d'un objet, ni le concept comme ce avec quoi on saisit du sensible. C'est le point de vue abstrait sur un objet de connaissance. Le sous-entendu enrichit la conversation, car il fait appel au discernement, en faisant deviner à l'autre ce que l'on veut dire, et ce dernier en tire la fierté d'avoir deviné. Cela donne de la valeur à l'échange entre deux personnes qui sont en totale confiance et se regardent dans les yeux. Le sous-entendu ne relèverait donc pas exclusivement de l'hypocrisie, mais bien d'un noble art, l'art du secret, il est métaphore, comparaison, hyperbole. À ce titre, le dire du député des Pyrénées Atlantiques est édifiant:

Au Pays Basque, on vous applaudit après un beau discours parce que l'on vous croit et que l'on vous trouve sincère. En Béarn, c'est parce que l'on ne vous croit pas et que l'on pense que vous êtes très malin. (Alain Lamassoure, <http://www.larepubliquedespyrenees.fr>)

En tant qu'outil de la langue, le sous-entendu peut être compris comme le lieu où un sujet s'exprime dans son unicité, où un texte dévoile l'aspect du réel. Entant qu'argumentation implicite, il produit l'effet grâce au degré élevé de familiarité, mais aussi du fait qu'il oscille entre la naïveté et l'ironie.

En effet, dans le cas de l'ironie, le sous-entendu naît de l'opposition entre ce que dit le locuteur et ce qu'il veut dire en réalité. Par exemple, l'énoncé : « L'Empire appartient au flegmatique » (F. Mauriac, 199, T.I, p. 179) est reprise deux fois dans le *Bloc-notes*. Une première fois contre Georges Bidault (ce qui sous-entend que Georges Bidault n'est pas une personne fiable), une seconde fois,

en faveur de François Mitterrand (ce qui sous-entend que Mitterrand est une personne fiable). Mais pour ne pas être dupe de la comédie du sous-entendu, l'auteur se transforme en metteur en scène, en faisant du passage une citation virtuelle toujours susceptible d'être actualisée.

Du point de vue de la dissimulation, cette phrase est intéressante à beaucoup d'égards, d'abord en ce qu'elle est une parole d'emprunt, un espace du murmure, du chuchotement anonyme. Ensuite, en ce qu'elle introduit la parole de l'autre dans l'expression spontanée du moi, afin de rendre compte d'une émotion subite. Enfin, dans ce cas précis, le sous-entendu relève d'une procédure argumentative bien connue : l'adhésion du lecteur à une expression familière l'engage à admettre le bien-fondé de la « vérité générale » qui lui est proposée. Le lecteur se trouve ainsi disposé à reconnaître la valeur explicative d'une motivation qu'il considère désormais comme la sienne.

L'impression du « déjà vu », du « déjà entendu » engendrée par le sous-entendu introduit d'emblée le lecteur dans son univers, qu'il est amené à reconstituer par analogie, en se référant à des connaissances conventionnelles. L'efficacité du sous-entendu tient alors à ce qu'il introduit une similitude qui, en plus d'être connue, passe pour naturelle. Ainsi, désireux d'emporter l'adhésion du public, le sous-entendu assure la crédibilité de la narration en la confondant au savoir du public, et conséquemment en provoquant une reconnaissance confondue avec la connaissance du réel.

Par ailleurs, polémiste né, Mauriac n'épargne personne, que l'on soit de gauche ou de droite, bien au contraire, quand le mal français s'appelle les politiciens de la IV<sup>e</sup> République, le style imagé se manifeste davantage, pendant que la dramatisation des faits devient constante. Tel un mistral, les images s'abattent sur ses adversaires pour les éclabousser ensuite, alors que la phrase se fait brève et rapide pour soutenir l'émotion :

Les politiciens appartiennent tous à la même espèce de coqs de combat, mais ils changent de figure selon qu'ils lancent leurs cocoricos sur le cadavre du vaincu – ou que, vaincus eux-mêmes, ils traînent de l'aile, cherchent à se faire plaindre, redeviennent humains. (F. Mauriac, T.I, p. 178).

À droite, la cible désignée de Mauriac est le M.R.P., considéré comme le responsable de la régression de la vie politique en France, l'image qu'il en donne est lourde de sous-entendus. En effet, dans une déclaration parue dans *Forces nouvelles*, organe officiel du M.R.P. M. Robert Lecourt écrit : « Nous jugerons le gouvernement Mendès France sur ses actes ». En réaction à cette déclaration, Mauriac écrit : « Vous considérez que vous êtes dans la situation de gens qui ont le droit de porter sur qui que ce soit un jugement politique ? ». La citation suivante, en guise de portrait caricatural, n'est que la suite de ce texte.

Le M.R.P. c'est le tramway nommé pouvoir. Si l'un de vous pris d'une crise de conscience et se tenant le ventre, est descendu en cours de route, une fois soulagé il

court après le tramway ! Comme il se hâte d'y remonter à la volée... (F. Mauriac, T.I, p. 169).

Ici, le sous-entendu repose sur le fait d'énoncer une différence comme une similitude, mais aussi sur le fait d'opposer, si radicalement par le sens, des termes mis en rapport. Les mots M.R.P. – tramway – pouvoir sont pourtant bien connus, du moins par les lecteurs de l'époque ; mais tels que proposés dans cette phrase, ils opèrent comme des images fortes, parce que ces trois mots ne fonctionnent pas habituellement ensemble et n'ont pas toujours la signification qu'ils ont dans cette phrase. C'est pourquoi d'aucuns peuvent traduire ce jeu de mots comme une pointe d'irrespect de l'auteur envers un parti politique dont, il déforme à la fois la dénomination et les objectifs.

Dans un autre *Bloc-notes*, celui du lundi 11 octobre 1954, alors que le premier volume des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle vient d'être publié, le portrait que F. Mauriac (1993, T.I, p. 200) fait de leur auteur est tout aussi chargé de sous-entendu : « Comme César, comme Napoléon, le général de Gaulle a le style de son destin, un style accordé à l'histoire ». En comparant le général de Gaulle à César, à Napoléon, l'auteur sous-entend que le lecteur connaît César ou Napoléon. À partir de cette information sommaire, il revient donc au lecteur d'imaginer l'être comparé, de remplir le vide du portrait avec les éléments de sa propre réalité. Toutefois, on connaît l'attirance qui débouche sur la fascination de l'auteur du *Bloc-notes* pour le général de Gaulle, pourtant il n'accorde qu'un portrait comparatif à l'espoir que représente celui-ci pour le pays. Sans doute, le journaliste ne souhaite-t-il pas s'étendre sur les qualités d'un homme d'État dont les modèles sont supposés antérieurement connus de tous.

Le sous-entendu se doit de susciter la curiosité du lecteur, en offrant un horizon d'attente au lecteur et en le guidant vers la connaissance. Nonobstant, il arrive que l'exploitation du sous-entendu serve à atténuer l'angoisse du narrateur et du lecteur à la fois, puisque le second n'appréhende le monde que par rapport au premier. Ainsi, F. Mauriac (1993, T. I, p. 322) écrit : « Le dégoût engendre la colère, la colère vous souffle des paroles que nous regrettons ». L'exemple se passe de commentaire. La formule générale empêche le lecteur de découvrir ni la nature du dégoût, ni son origine, mais la véracité de la formule fait que le lecteur devienne complice de l'auteur.

Le sous-entendu concerne des choses connues de tous, mais que tout le monde fait mine d'ignorer. C'est une manière de ne pas agresser tout en affirmant une présence. Analysons la fameuse boutade de Clémenceau, reprise par F. Mauriac (1993, T.I, p.103) : « Je vote pour le plus bête ». Cette phrase n'est cruelle qu'en apparence. Elle signifie : je vote pour le plus inoffensif. Il faut rappeler, en effet, que ce mot fut prêté à Clémenceau en 1887, à l'occasion de l'élection présidentielle favorable à son candidat Sadi Carnot. Ses propos réels auraient été : « Carnot n'est pas très fort, mais il porte un nom républicain ». Clémenceau voulait surtout écarter son ennemi Jules Ferry, candidat lui aussi à l'Élysée.

En définitive, le sous-entendu est un art qui s'inscrit dans le silence, dans l'opacité, dans l'allusion, dans la restriction et donc dans le secret, en éliminant délibérément certains maillons d'un raisonnement. Par exemple, F. Mauriac (1993, T.I, p. 158) écrit : « Visite de l'indifférent ». Ce personnage est-il mythique ? Bien sûr que non, puisqu'il s'agit qui dialogue avec lui-même. Dédoublement qui est familier chaque fois qu'une question le divise ou qu'un conflit le préoccupe.

## Conclusion

L'analyse du *Bloc-notes* de François Mauriac révèle que l'activité journalistique n'y est pas pratiquée selon les critères professionnels usuels tels que la déontologie, la technicité, la codification des procédures l'exigent. L'auteur s'est attaché aux qualités proprement dynamiques propres au genre que sont : l'imprécision des frontières et la créativité des modes de production. Son journalisme apparaît dans toute sa spécificité comme un métier dont l'original intérêt se trouve dans sa capacité de produire rapidement un « discours attractif », « éphémère » et « imprécis », par nécessité et par rapport à l'angle choisi, avec des moyens qu'il juge utiles et des procédés que lui seul apprécie : la brièveté et le secret.

Cette singularisation de l'acte de produire et de diffuser l'information dont se saisissent les individus dans des pratiques variées nous paraît plus adaptée au contexte actuel des médias, car les disponibilités technologiques favorisent l'immédiateté de l'information et l'implication du lecteur.

L'un des traits distinctifs du *Bloc-notes* est que les lieux, les objets et même les personnages décrits par Mauriac ne sont que suggérés. Cependant, ni cette indétermination spatiotemporelle causale, ni cette absence d'épaisseur des personnages n'empêchent la description de donner l'impression d'une parfaite cohérence. Il faut noter que cette impression de sécheresse qui tient davantage d'un fait de rigueur, chez Mauriac, se manifeste en premier lieu, dans l'escamotage de certaines séquences, donc dans la dissimulation. Dans le *Bloc-notes* du samedi 17 septembre 1955 par exemple, les facteurs d'aggravation des clivages politiques dans les événements du Maroc sont gommés, le lecteur assiste seulement à la condamnation par F. Mauriac (1955, N° 118 du 27 août) de l'entêtement de M. Georges Bidault : « Il ose parler encore et parler en maître qui au fond d'une trappe, sous le sac et sous la cendre, devrait verser des larmes de sang ».

Le *Bloc-notes* de Mauriac ne livre uniquement que la crête des événements, en éludant les séquences intermédiaires qui font, pour ainsi dire, le délié du récit. Ainsi la narration s'achève-t-elle sur une accumulation de questions qui correspondent à autant de séquences effacées : « J'ai toujours aimé Paulhan autant qu'on peut aimer un Chinois, mais depuis certains tours qu'il nous a joués l'an dernier, je me reconnais le droit de lui tirer un peu la natte... » (F. Mauriac, T.I, p. 169).

En définitive, le style fragmentaire du journaliste alerte la curiosité du lecteur. C'est pourquoi, lorsque le récit s'interrompt brutalement, les mots font place aux points de suspension.

**Bibliographie.**

LAMASSOURE Alain, 1993, « Le sous-entendu : art ou défaut béarnais », in La République des Pyrénées (<http://www.larepubliquedespyrenees.fr/2013/08/07/>).

BAUDELAIRE Charles, 1969, *La poésie depuis Baudelaire*, Armand Colin- collection U.

RUELLAN Denis, 2007, *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble.

MAURIAC François, 1993, *Le Bloc-notes*, T. I. (1952-1957), Éditions du Seuil. Collection Points, Essais.

MAURIAC François, 1986, « Journalisme et journalistes », in *Paroles perdues et retrouvées*, Grasset.

MAURIAC François, 1955, *L'Express* N° 118, du 27 août.

MAURIAC François, 1934, *Journal*, Paris, Grasset.

LEMAITRE Henri, 1969, *La poésie depuis Baudelaire*, Armand Colin- collection U.

LACOUTURE Jean, 2005, *Éloge du secret*, éditions Labor Sciences humaines, Collection Trace.

CANEROT Marie-Françoise, 1996, « De la brièveté dans le Bloc-notes », in *Nouveaux Cahiers François Mauriac* N° 4, Grasset.

**TRAHISON ET TRANSITION, PARADIGMES DE CRISE IDENTITAIRE  
DANS *ENTRE LES EAUX. DIEU, UN PRETRE, LA REVOLUTION* DE V. Y.  
MUDIMBE, David Sézito MAHO (Université Alassane Ouattara de Bouaké -  
RCI).**

sezitodavid72@gmail.com

**Résumé**

Le présent article est une analyse des crises doctrinales dans le roman *Entre les eaux* de V. Y. Mudimbe. En effet, à travers le personnage de Pierre Landu, Mudimbe montre que l'introduction de la religion chrétienne en Afrique par l'Occident a inévitablement plongé le continent africain dans une sorte de cacophonie identitaire. Les différents niveaux d'évocation de la trahison qui sous-tendent l'aspiration de Pierre Landu à une transition sociale et spirituelle de l'Afrique suggèrent toutes les crises auxquelles sont confrontés les personnages. Et cela inscrit V. Y. Mudimbe dans un combat sociopolitique où il surestime les valeurs traditionnelles africaines en même temps qu'il invite l'Église catholique à retrouver son rôle primitif fondé sur l'éthique, afin que l'Afrique retrouve elle aussi sa dignité. L'option pour une théologie africaine est donc un vœu de mutation vers l'interculturalité. Quand bien même Pierre Landu avouerait se contenter de «préparer une société utopique», son engagement est une invitation à faire l'expérience de l'altérité qui se veut un apprentissage de l'éthique.

**Mots clés :** Afrique, altérité, crise identitaire, éthique, Occident, religion, société utopique.

**BETRAYAL AND TRANSITION, PARADIGMS OF IDENTITY CRISIS IN  
V. Y. MUDIMBE'S *ENTRE LES EAUX***

**Abstract**

This article is an analysis of doctrinal crises in the novel entitled *Entre les eaux* by V. Y. Mudimbe. In fact, through the character of Pierre Landu, Mudimbe shows that the introduction of the Christian religion in Africa by the West has inevitably plunged the African continent in a sort of cacophony of identity. The different levels of narrative treason that underlie the aspiration of Pierre Landu to a social and spiritual life transition in Africa suggest all the crises faced by the characters. And this drives V. Y. Mudimbe into a socio-political battle where he (over)estimates African traditional values while at the same time calls the Catholic Church to regain its primitive role based on ethics, so that Africa too regains its dignity. The option for an African theology is therefore a vow of transition to interculturalism. Even though Pierre Landu would admit just to content with "Preparing a utopian society," his commitment is a call to experiment the otherness that purports to be a learning of ethics.

**Keywords:** Africa, otherness, identity crisis, ethics, West, religion, utopian society.

## Introduction

La colonisation de l’Afrique s’est effectuée avec l’expansion de la religion catholique dont le rôle était de favoriser la soumission des Noirs au projet politique occidental. Historiens, anthropologues, sociologues et hommes de lettres s’accordent à reconnaître que « [...] la colonisation et la christianisation sont indissociables, l’une permettant à l’autre de s’implanter » (K. B. Tshibola, 2002, p. 25). De toute évidence, la cohabitation du christianisme et de la tradition africaine a donné naissance à une espèce d’hybridisme culturel sur fond de conflits spirituels qui ont été sources de crise identitaire.

Cette crise identitaire, inscrite dans une perspective diachronique et interdisciplinaire, et récupérée opportunément par les romanciers, apparaît comme un puissant vecteur narratif dans les œuvres de Mudimbe chez qui « les problèmes religieux sont notablement récurrents » (F. Kanyinku Kabue, 2012, p. 80). C’est à juste titre que nous avons choisi son roman *Entre les eaux* (V.Y. Mudimbe, 1973), dans lequel Pierre Landu, le narrateur-personnage principal, dévoile les crises doctrinales de l’Église catholique où il est prêtre. Sa posture de révolutionnaire pour l’émergence d’une société idéale devient le lieu de révélation et d’écriture de la trahison. La question de la religion, faisant appel à la notion de trahison que Pierre Landu articule avec la celle de transition, nous a inspiré de réfléchir sur le sujet suivant : « Trahison et transition, paradigmes de crise identitaire dans *Entre les eaux*. *Dieu, un prêtre, la révolution* de Mudimbe ».

En effet, en mettant son héros Pierre Landu dans une telle posture, V.Y. Mudimbe ouvre une problématique : comment l’écriture de la trahison dans *Entre les eaux* participe-t-elle d’une crise identitaire ? En quoi la trahison et la transition, dans leur articulation scripturale, constituent-elles des paradigmes de la crise de l’altérité ? Telles sont là les interrogations qui constitueront l’ossature principale de ce travail et auxquelles nous allons répondre à la lumière de deux méthodes : la sociocritique et la psychocritique, respectivement selon Gérard GENGEMBRE<sup>1</sup> et Charles MAURON<sup>2</sup>. Il s’agira, à travers analyser des récits de la trahison dans *Entre les eaux* de mettre en évidence comment la trahison est certes source de crise d’altérité, mais aussi un prétexte de transition sociale, inscrite dans la perspective de l’éthique sociale et spirituelle.

### 1. Les récits de la trahison dans *Entre les eaux* de Mudimbe

La trahison, induisant des comportements de mensonge et de trahison, est perceptible à trois niveaux dans *Entre les eaux*. D’abord, nous avons le récit de la conversion des Africains au christianisme qui est une trahison des valeurs

---

<sup>1</sup> Gérard GENGEMBRE, 1996, *Les Grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil.

<sup>2</sup> Charles MAURON, 1963, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel, Introduction à la psychocritique*, Paris, José CORTI.

africaines; ensuite, vient l'écriture subversive de la doctrine catholique, du fait de la falsification du message évangélique par les missionnaires blancs. Nous analyserons enfin l'apostasie révolutionnaire de Pierre Landu perçue comme une haute trahison de sa vocation de prêtre.

### **1.1. Le christianisme : une trahison des valeurs africaines**

L'expansion du christianisme en Afrique a revêtu plusieurs facettes qui ont profondément touché l'Africain sur les plans culturel, spirituel et social. Dans *Entre les eaux* l'auteur « postule une triple visée : décrire, examiner et évaluer les rapports entre le discours littéraire africain et la religion chrétienne » (K. B. Tshibola, 2002, p. 7). Le premier tableau de description est la conversion des Noirs par contrainte, une stratégie qui répondait au principe de « (...) [l']ordre colonial où le christianisme justifiait le pouvoir politique, et où celui-ci, en retour imposait la Foi » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 22). Évidemment, dans un tel contexte, où ses parents s'étaient convertis au christianisme pour leur survie, parce qu'il n'y avait d'autre choix que celui de s'y plier, les conditions étaient bien réunies pour Pierre Landu de devenir prêtre : « Ils l'ont accepté, mes parents, dit-il ; m'y ont fait adhérer, et depuis dix ans je suis prêtre. Prêtre d'une religion étrangère. Que n'ai-je la chance d'être baptisé sous la contrainte » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 22).

Bien plus, l'objectif du colonisateur de procéder par la contrainte était de nier les croyances traditionnelles africaines au profit de la civilisation chrétienne ; et l'enseignement dispensé à l'Église répondait à cet objectif. Les Africains, qui pensaient que l'Église les éloignerait de l'enfer colonial à travers l'enseignement de l'amour et du paradis, avaient espéré que leur conversion serait une protection de leur africanité. La religion catholique était donc pour eux, « la seule diversion possible pour échapper à la grisaille quotidienne, à cet enfer perpétuel [...]. [Elle] est souvent pour eux un simple exorcisme de leur misère ; parce qu'ils ne peuvent être autre chose que chrétiens » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 104).

Ainsi, une lecture sociocritique de ce contexte autorise à affirmer que les enjeux épistémologiques des clichés macabres sur les Africains considérés comme n'ayant pas de croyances auront probablement contribué à déplacer le cadre référentiel du christianisme qui s'impose à eux. Il se pose alors la sérieuse crise identitaire chez Pierre Landu qui avoue sans ambages : « ma culture, comme mon christianisme, n'est qu'une pelure superficielle autour de mon noyau nègre » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 28). Lui, Africain, en s'assujettissant au sacerdoce clérical en qualité de prêtre noir, reconnaît que son ministère spirituel contribue à la perte de son identité africaine : « la nouvelle coutume [occidentale] dépersonnalisait (...). Le nom [africain], on le gardait pudiquement caché comme une maladie honteuse » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 88). Qualifié de diabolique, il fallait donc troquer le nom africain contre celui chrétien attribué à l'issue du baptême. Visiblement, cette mutation onomastique est une autre dimension de trahison des

origines socioculturelles africaines. L'Église a ainsi beaucoup conforté le pouvoir colonial de déshumanisation des Noirs à qui elle sert d'écran mystificateur.

De façon générale, les missions évangélistes ont eu un impact très négatif sur la vie des Noirs. Et « (...) le romancier accuse le phénomène de la conversion d'avoir rompu l'équilibre social et d'avoir compromis les relations au sein des familles et des clans en Afrique » (K. B. Tshibola, 2002, p. 10). C'est pourquoi, malgré l'argumentaire de Pierre Landu pour justifier que le Dieu qu'il sert « n'est pas un Dieu des Blancs » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 95), malgré aussi sa sincérité de dire qu'il n'est pas passé du côté des Blancs, sa mère insiste sur sa trahison<sup>3</sup> : « Mon fils, tu nous as trahis » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 95). En fait, pour les parents de Pierre Landu, c'est une douloureuse trahison des valeurs identificatoires africaines que de voir leur fils porter une soutane au village, grand intellectuel et éclairé qu'il est. Après avoir refusé l'initiation au rituel africain dix ans plus tard, naît chez Pierre Landu une prise de conscience qui lui fait avouer la réalité de cette trahison : « On ne peut à la fois être un bon Africain et un bon chrétien » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 94). Cette douloureuse situation a conduit les romanciers africains à fustiger l'action inhibitrice du christianisme :

La critique caustique de la religion chrétienne, de la mission évangélistes, et particulièrement du personnage du missionnaire et de son monde fait également l'unanimité. (...) Tous ces romanciers dénoncent le rôle inhibiteur et soporifique du christianisme, véritable « opium du peuple », facteur puissant de domination et de duperie au service de la colonisation. (A. Moutombi, 2013, p. 58).

À ce titre, le roman *Entre les eaux* de V.Y. Mudimbe ne pouvait être qu'un réquisitoire enflammé contre ce système qui a favorisé la trahison systématique par les Noirs de leurs propres valeurs culturelles. L'omniprésence de ce système dans le roman négro-africain se justifie donc clairement : « La colonisation et son singulier prolongement en Afrique sont le ciment du roman francophone. D'une certaine façon, le roman né de la colonisation ne parle que de ça, n'existe que par ça et pour ça. » (C. Bonn et X. Garnier (1997, p. 242).

L'objectif visé par les romanciers en dénonçant le système colonial est la prise de conscience dont fait preuve Pierre Landu à travers cet aveu édifiant : « Je m'étais cru prêtre de Jésus Christ (...). Lorsqu'il a fallu me mettre en accord avec ma race, j'ai découvert que j'étais le prêtre d'un autre monde. Et ce monde, les miens le mettaient en cause (...) » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 104). Effectivement, en même temps sa formation reçue au séminaire lui présente l'Occident comme une référence civilisationnelle par excellence, elle a favorisé, chez lui, le mépris de ses croyances africaines. Et le sentiment de fierté qui l'animait d'être perçu par les Blancs comme un prêtre dévoué et un interlocuteur digne, s'est mué en malaise profond car, il y voit une autre preuve de confirmation de sa trahison. Son

---

<sup>3</sup> Il convient de signaler que si les parents de Pierre Landu ont été convertis de force au christianisme, il était donc inévitable que Pierre Landu ne pût échapper à cet ordre du maître en devenant prêtre.

interrogation sur le prétendu écart de valeurs entre la religion catholique et la spiritualité africaine l'illustre bien: « En quoi [cette religion] serait-elle plus vraie que celle de mes ancêtres? » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 27). D'où son engagement à dénoncer la falsification de la doctrine évangélique par les thuriféraires de la colonisation.

## 1.2. L'écriture subversive de la doctrine évangélique

L'articulation harmonieuse de la colonisation et des théories catholiques émergentes à l'époque coloniale ont autorisé les romanciers à proclamer que le système colonial ne peut se penser hors du cadre conceptuel du christianisme.

Aux yeux du romancier négro-africain, le christianisme apparaît comme une arme efficace dont se sert le colonisateur pour mieux asservir les peuples noirs. Au missionnaire incombe la tâche de manipuler spirituellement les Noirs afin de les rendre dociles au colonisateur. (K. B. Tshibola, 2002, p. 22).

Cette articulation, tout en justifiant la (re)présentation négative par les romanciers de la mission évangélisatrice en Afrique, soulève toute la problématique fondamentale de la doctrine catholique. Les répliques interrogatives de Pierre Landu aux responsables de sa paroisse qui l'accusent de trahison, du fait de sa révolution, sont assez significatives : « Est-ce encore une trahison ? N'ai-je pas le droit de me dissocier de ce christianisme qui a trahi l'Évangile ? » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 18). Pierre Landu dévoile ainsi clairement la place de la notion de trahison dans l'œuvre ; il accuse, lui aussi, l'Église de trahir l'Évangile en le plongeant dangereusement dans une adaptation mensongère. Il stigmatise particulièrement la fausseté des prêches des missionnaires blancs qui mettent en contradiction les intérêts de l'Église et ceux de Dieu devenu moyen au lieu de but. Cela transparaît dans sa (com)plainte au Père Supérieur :

L'Église, dans ce pays, a sans doute la tête au ciel, mais les pieds sont dans le vase. Ses intérêts n'ont jamais coïncidé avec ceux de Dieu. C'est évident (...). Vous prêchez, Père Supérieur, que Dieu est un but. Je le fais aussi. Autour de nous cependant, Dieu n'est souvent qu'un moyen. Nous les prêtres, nous fermons les yeux. Vous savez bien pourquoi (...). (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 20).

Aussi Pierre Landu fait-il constater que dans l'Église, l'Amour a systématiquement cédé la place à la discrimination raciale vis-à-vis des Noirs, toujours victimes du « complexe injustifié de supériorité » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 30). En évoquant cette difficile intercommunication entre l'Afrique noire animiste et l'Occident dit chrétien dans *Entre les eaux*, V.Y. Mudimbe offre une critique subversive de l'expansion de l'Évangile en Afrique. Évidemment, un tel contexte soulève la question de la non-reconnaissance identitaire des Noirs, comme si la doctrine catholique l'avait instituée. Cette attitude déviationniste des missionnaires blancs vis-à-vis de la Parole de Dieu donne à s'interroger sur les bonnes dispositions d'esprit spirituel de ces derniers à faire découvrir aux Africains

le bien fondé du christianisme. À l'idée qu'ils étaient censés être inspirés par la doctrine de la préparation évangélique, pour avoir été les premiers à recevoir l'Évangile, l'interrogation persiste de savoir s'ils l'ont vraiment reçu.

À ces interrogations, Pierre Landu répond que ces missionnaires blancs sont loin d'être des guides religieux et spirituels. N'incarnant pas la vérité biblique, ils sont envoyés en Afrique pour veiller plutôt sur les intérêts capitalistes de la colonisation. D'où l'indignation de Pierre Landu contre l'embourgeoisement extrême de l'Église qui ne parvient pas à « se défaire des compromissions honteuses qui la lient encore [au principe de] l'économie capitaliste » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 30). En réalité, c'est au nom de ce principe qu'ils manipulent subtilement mensonge et falsification de l'Évangile, de sorte que leur mission consistait moins dans la profession de la foi chrétienne que dans la recherche des intérêts de la métropole. Le discours<sup>4</sup> de J. Renquin aux premiers missionnaires pour la colonie du Congo-Belge dévoile le conditionnement de ceux-ci à la falsification :

Prêtres, vous allez certes pour l'évangélisation, mais cette évangélisation doit s'inspirer avant tout des intérêts de la Belgique et de l'Europe. Le but principal de votre mission en Afrique n'est donc point d'apprendre aux nègres à connaître Dieu, car ils le connaissent déjà [...] Vous n'irez donc pas leur apprendre ce qu'ils savent déjà. C'est donc dire que vous interpréterez l'évangile de façon qu'il sert [*sic*] à mieux protéger nos intérêts dans cette partie du monde<sup>5</sup>.

Dans de telles conditions, le message évangélique, habillé de la vision coloniale, mettait l'Église dans une (im)posture qui fait que l'« œuvre de communion, le message de charité sont devenus des alibis couvrant des entreprises commerciales (...) au service d'intérêts purement humains » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 40). L'objectif de cette falsification de l'Évangile est d'apprendre aux Noirs à vivre la religion de l'enfer. Cette contradiction suscite bien l'indignation de Pierre Landu qui dénonce la crise d'amour dans l'Église au sens biblique du terme: « C'est effrayant que dans l'Église où l'on parle tant d'amour, où Dieu est Amour, il n'y ait pas une véritable théologie de l'Amour (...) » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 44). L'Église ne devient-elle pas ainsi anti-Église ? Là réside tout le motif de révolution de Pierre Landu : « il me faut tuer ceux qui se servent de vous et falsifient votre message » dit-il (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 55). Mais cette rébellion

---

<sup>4</sup> Dans les années 1970, ce texte anonyme dactylographié circulait au Zaïre (actuelle République démocratique du Congo) et était présenté tantôt comme un « Discours du Roi Léopold II en 1883 », tantôt comme un « Extrait de la causerie du ministre des Colonies. Dans tous les cas, le propos demeure le même : la Bible avait été utilisée pour aliéner mentalement les Congolais et les missionnaires catholiques en étaient des pions.

<sup>5</sup> Cité dans OWONO-KOUMA (Auguste), *Mongo Beti romancier et l'Église catholique romaine*. Préface de Mosé Chimoun, Postface d'Éloi Messi Metogo, Paris, L'Harmattan, coll. Études Africaines, 2010, p. 383.

contre la déviation doctrinale de l'Église est perçue comme une apostasie et jugée comme une haute trahison de sa vocation monastique.

### **1.3. L'apostasie de Pierre Landu: une haute trahison**

L'apostasie peut signifier la renonciation à une doctrine ou une religion ; littéralement, c'est une désertion, un changement de religion au profit d'une autre ou d'aucune. Dans l'Église catholique où Pierre Landu est prêtre, l'apostasie consiste à abandonner la foi chrétienne pour embrasser éventuellement une autre religion. Cette approche définitionnelle convient bien à l'action révolutionnaire de Pierre Landu dans le roman.

En effet, pour avoir reçu le baptême chrétien, sa désertion le fait percevoir par les responsables de sa paroisse comme un apostat et un hérétique, puisqu'il s'agit d'une volonté manifeste de « débaptisation » qui porte atteinte à la doctrine apostolique. Et cela suppose une grave trahison de son baptême chrétien, d'autant plus qu'il n'est pas un simple chrétien, il est prêtre et docteur en théologie. En abandonnant la foi chrétienne pour d'autres doctrines telles le marxisme et l'africanité, Pierre Landu se trouve dans une apostasie à la fois doctrinale et morale. Pire, il plonge dans l'immoralité en brisant son vœu de chasteté, allant jusqu'à l'homosexualité dans le maquis.

Dans son analyse controversée des attitudes des personnages de Mudimbe, K. K. Mulenda (2013, p. 248) conclut qu'ils sont ballotés entre des discours antagonistes qu'ils cherchent à harmoniser : « le discours missionnaire, le discours de revendication identitaire africaine, et le discours politique de libération ». Pierre Landu est conscient de l'ambiguïté de sa situation et Mudimbe le confirme lui-même dans un entretien accordé à N. Gasana, (1988, p. 39): « Ce qui fait de lui ce qu'il est, comme intellectuel, réside justement dans la complémentarité de ce double caractère: d'être à la fois africain et occidentalisé. Son objectif est de parvenir à assumer heureusement ce qu'impliquent ces deux caractères ». Effectivement, prêtre noir pro-marxiste et intellectuel africain, Pierre Landu est tiraillé entre deux choix : le vœu de ramener les hommes de Dieu occidentaux à la révélation divine du christianisme primitif et l'ardent désir de demeurer Africain réaliste. Ce sont là autant d'incertitudes liées à sa foi chrétienne et à sa destinée d'Africain que lui révèlent les responsables de sa paroisse qui indiquent que sa révolution est une haute trahison de sa vocation de prêtre. Le Père Howard va plus loin pour parler de grave crime : « Tu vas trahir [...]. Non, fils, ce serait un crime. Oui, je dis bien un crime. Un manquement très grave. Surtout pour vous. Vous ne pouvez pas aller là-bas. Votre état vous le défend. C'est inutile d'ailleurs » (V.Y. Mudimbe, 1973, pp. 18-19).

Mais sur quelle base spirituelle le choix de Pierre Landu devrait-il être considéré comme crime ? En se référant au schéma christique, son élan révolutionnaire contre l'Église frise bien un manque, sinon une insuffisance de conviction spirituelle chez lui. Dans l'esprit de la révolution, prédomine celui de la

vengeance ; or l'engagement apostolique devrait l'en empêcher. Pour les responsables de sa paroisse, rien ne doit justifier la place d'un prêtre dans une quelconque révolution contre l'Église. Ainsi, au nom des devoirs canoniaux, Pierre Landu devrait respecter son identité de prêtre canoniste, comme le souligne un responsable de sa paroisse : « Pierre, inutile de discuter davantage. Vous êtes tenu par votre promesse d'obéissance. Souvenez-vous-en (...). Vous êtes canoniste » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 22).

Outre les hommes de Dieu de sa paroisse, d'autres personnages dans le camp de la révolution révèlent, avec ironie, à Pierre Landu que son engagement dans la révolution est une haute trahison. Alors qu'il s'attendait qu'Antoinette lui adressât quelques mots de félicitations pour son massacre, il est fort surpris de l'entendre lui dire : « Très bien Prêtre. Maintenant à la paroisse » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 37). Plus loin, elle lui révèle que sa révolution est un grand péché, puisqu'il est censé être garant de l'équilibre moral de la société : « Je suis certaine que l'abbé Landu qui est des nôtres (...), nous donnera l'absolution pour le péché, si c'en est un » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 39). Et Pierre Landu reconnaît lui-même que cette situation avait suscité en lui une « tristesse d'être Prêtre » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 38), avec de profondes absences spirituelles.

En somme, tout le monde autour de Pierre Landu lui impose un miroir lui reflétant sa posture de « faux prêtre » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 71) qui sous-tend le thème de la trahison. Mais Pierre Landu invite à comprendre son esprit révolutionnaire comme une solution à la crise de l'altérité mais aussi un prétexte de transition sociale.

## **2. La trahison, crise de l'altérité et prétexte de transition sociale**

La notion de trahison dans *Entre les eaux*, analysée sous l'angle de crise de l'altérité et de prétexte de transition sociale, donne l'occasion de montrer que chez Pierre Landu, la Bible, la soutane ainsi que le fusil sont tous des armes thérapeutiques de transition. Mais au-delà, l'aspiration des prêtres noirs à l'émergence de la théologie africaine doit consolider l'espoir de l'eschatologie. Tous ces élans, analysés dans l'optique psychocritique de Charles Mauron<sup>6</sup>, qui « recherche dans les textes, isole et étudie l'expression de la personnalité inconsciente de leur auteur », inscrivent l'action révolutionnaire de Pierre Landu dans la dynamique de l'éthique voulue par V.Y. Mudimbe.

### **2.1. La Bible et le fusil : des armes thérapeutiques chez Pierre Landu**

D'entrée de jeu, il convient de souligner qu'une lecture psychocritique de l'itinéraire de Pierre Landu l'assimile, à bien des égards, à son auteur. En donnant à son héros les statuts d'intellectuel africain d'une part, et de prêtre noir de l'autre,

---

<sup>6</sup> Charles MAURON, 1963, *Des Métaphores Obsédantes au Mythe Personnel*, Librairie José Coti, pp. 12-13.

V.Y. Mudimbe visait certainement un objectif : celui d'harmoniser les contradictions de croire que la Bible et le fusil sont tous des moyens thérapeutiques pour aseptiser les consciences humaines et faire changer les choses dans son pays. En effet, dès la première page couverture, apparaissent les premiers indices de cette contradiction. L'on y voit la main d'un personnage noir, certainement Pierre Landu, prêtre noir, brandissant le crucifix<sup>7</sup>, un objet identificatoire de l'Église catholique. En trame de fond, transparaissent d'autres personnages vêtus en uniformes de l'armée. Ce rapport étroit entre le crucifix et l'armée dévoile tout le paradoxe de l'action révolutionnaire de Pierre Landu, dont l'état d'esprit est clairement décliné par F. K. Kabué (2012, p. 80):

La tendance de Pierre Landu est de transformer ce cercle vicieux, dans lequel il est enfermé, en un cercle vertueux ; la vertu provenant bien entendu de sa culture d'homme africain. Il n'est pas du tout à l'aise dans cette culture d'emprunt qui n'est rien d'autre qu'une prison culturelle (...). Landu doit passer de la piété à l'impiété. Il est dans une période transitoire. En d'autres termes, le prêtre veut faire l'usage de moyens radicaux (l'usage des armes en autres) pour anéantir certains membres de la société qui monopolisent les richesses au détriment des autres.

En tant que prêtre et intellectuel Africain, Pierre Landu est conscient qu'il a été formaté dans le moule du christianisme qui lui a imprimé une âme occidentale, mais aussi avec une matrice de comportements reflétant la doctrine coloniale. En même temps, cette formation et ce formatage lui ont fait prendre conscience de l'ambiguïté des contingences occidentales, mises en rapport avec les réalités africaines. Il décide donc d'ériger cette prise de conscience en défi : celui de passer de la Bible et de la soutane au revolver, pour assumer sa part de responsabilité dans la transformation des sociétés africaines.

Si Pierre Landu décide de s'engager dans la révolution malgré sa mission presbytérale, qui lui confère le devoir absolu de contribuer à l'équilibre moral et social, c'est certainement parce qu'il lui fallait une autre arme à la mesure des injustices de l'Église et de la vulnérabilité des Noirs. Pierre Landu était convaincu que le statut de prêtre l'avait certes placé au faite de la pyramide sociale<sup>8</sup> : « (...) ça paie d'être prêtre. Et drôlement bien. À l'époque coloniale, un prêtre, même noir, c'était quelqu'un » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 74). Mais il était toujours envahi par le sentiment que l'Église catholique est une « religion étrangère » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 22), qui ne fait que perpétuer l'enfer colonial. Pour cela, il estime que l'arme à feu est la meilleure option pour traduire son refus de trahir la mémoire de Jésus et celle des Noirs : « (...) je suis ici [dans la rébellion] parce que je ne peux plus composer avec un passé inutilement compromettant pour le Christ (...). En restant avec eux dans leurs structures, je trahis » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 27).

---

<sup>7</sup> Le crucifix représente, pour les chrétiens, la rançon de leurs vies.

<sup>8</sup> A cette époque, si les cadres universitaires étaient rares, il y avait beaucoup de prêtres ordonnés un peu partout bénéficiant du prestige de l'Église catholique.

Pierre Landu est ferme dans cet élan : « (...). Je rêvais de feu. On a fait de moi un mouton. Seulement les moutons ne se révoltent pas » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 53). Une telle attitude traduit non seulement sa volonté de déconstruire les préjugés réductionnistes dont sont victimes les Africains, mais aussi de radicaliser sa foi dans la révolution. Il le dit avec rage : « Je viens de comprendre ce que vous et les vôtres vous représentez. Je ne peux plus dire qu'une chose : votre règne est terminé. (...). L'énorme abcès qu'est l'Église dans ce pays, nous allons, mes camarades (et moi, le vider proprement » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 158).

Pour lui, être prêtre ne devrait plus être un obstacle à son engagement. Bien au contraire, soutient-il, « un chrétien devrait être en état permanent de révolution » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 27), et que pour une cause noble, toute « amitié de sang » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 51) est opportune. Dans sa prière, Pierre Landu reconnaît que sa passion pour l'émergence d'une société idéale, utopique soit-elle, se fait au prix du sang : « Cette préparation me salit, parce qu'il me faut tuer ceux qui se servent de vous et falsifient votre message » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 55). Cette cause lui semble tellement noble qu'il implore la tolérance de Dieu pour ses massacres : « (...) Seigneur, veuillez accepter mes mains couvertes de sang de mes frères, veuillez accepter ce témoignage de ma haine de l'enfer terrestre ; (...) depuis quelques heures je m'enfonce dans la honte d'avoir réussi un bon massacre » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 57). Cette révolution armée est donc, pour lui, un moyen de contribuer à la naissance d'une société digne de Dieu, qui n'aurait plus la figure d'une quelconque civilisation. Pierre Landu expose ainsi le sacerdoce presbytéral à l'épreuve de la révolution, malgré le miroir qui lui reflète chaque fois sa propre trahison de prêtre défroqué.

Outre ces armes qu'il croit utiles pour qu'émerge un monde idéal, Pierre Landu aspire aussi à l'instauration d'une théologie africaine susceptible de consolider cet espoir eschatologique.

## **2.2. La théologie africaine : une écriture de transition spirituelle**

La question de la religion, revenant toujours au cœur des débats sur la rencontre entre l'Occident et l'Afrique noire, mérite un bref état des lieux dans le roman africain. Face aux velléités des missionnaires catholiques de qualifier la spiritualité africaine de barbare, les Africains rétorquent que la « religion [catholique] marquée par l'Occident » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 30), n'est pas plus vraie que celle de leurs ancêtres. Dans ce vaste débat séculier, G. Tchongang (2010, p. 176) présente brièvement l'évolution de la théologie africaine :

L'évolution de la théologie africaine est graduelle et très marquée. Elle part de la théologie du salut des âmes des infidèles, encore appelée la théologie de la fondation de la chrétienté ou la théologie de la création de l'église locale chez les indigènes, jusqu'à la théologie de la libération holistique en passant par la théologie de l'adaptation, de l'incarnation, de la libération historique et de la reconstruction.

C'est donc évident et même opportun que l'adaptation de la théologie occidentale aux réalités africaines retienne notre attention, d'autant plus qu'il s'agit de la transition de la théologie universelle à la théologie africaine. À propos de cette transition qui a suscité beaucoup de spéculations, des prêtres africains ont donné leur point de vue à travers l'ouvrage *Les Prêtres noirs s'interrogent*<sup>9</sup> (V. Mulago et Alii., 1956, 282p). Ces derniers estiment qu'il faut changer les paradigmes de pensée occidentale qui est toujours en dehors des Africains. Pierre Landu, en sa qualité de prêtre africain, le fait constater : « On a assez longtemps pensé nos problèmes pour nous, sans nous, et même malgré nous. Le prêtre africain doit aussi dire ce qu'il pense de son Église en son pays pour faire avancer le Royaume de Dieu (...) » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 17). Pour les prêtres africains, la théologie africaine apparaît donc comme un acte d'inculturation qui porte essentiellement sur de nouveaux paradigmes de liberté, d'autonomie et de responsabilité des Africains. Ils préconisent de réhabiliter l'image négative, soigneusement élaborée, d'une Afrique sans cultures spirituelles.

Tel est l'état des lieux qu'offre la production romanesque de la rencontre conflictuelle entre l'Occident et l'Afrique. C'est pourquoi, les écrivains comme V.Y. Mudimbe ont engagé des personnages qui envisagent la création d'une nouvelle théologie africaine pour remettre en cause l'Église catholique qui demeure « une institution au service d'une cause politique [occidentale] » (K. B. Tshibola, 2002, p. 26). Cet élan de création d'une nouvelle théologie africaine donne un fondement épistémologique à l'interrogation historique des prêtres noirs qui aspirent un évangélisme spécifique à l'Afrique, qui prendrait dorénavant en compte les croyances africaines. Pour Pierre Landu, si l'Église s'est elle-même tactiquement adaptée aux réalités contemporaines, en traduisant la liturgie en langues africaines, c'est que la « cassure complète avec le christianisme occidental à l'avantage des rythmes saisonniers et des cycles de l'ésotérisme des sorciers bantous » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 127) est plausible et possible. C'est à juste titre qu'il se réjouit de ce que bien « des collègues prêtres croient à la possibilité d'une voie africaine de la théologie (...) » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 99).

En d'autres termes, V.Y. Mudimbe envisage que cette nouvelle voie de la théologie de l'inculturation engendre un discours nouveau sur Dieu, une compréhension nouvelle de la foi, mise en rapport et en accord avec les réalités africaines. Elle est une invitation à revisiter l'identité du sacerdoce presbytéral et à redéfinir la vocation et la mission de prêtre dans la société moderne. Pierre Landu devrait se préparer à cette mission d'assumer le discours de revendication identitaire africaine et de faire en sorte que la nouvelle théologie africaine parvienne à (re)crédibiliser le message chrétien et favoriser « l'éclosion d'un christianisme authentique » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 94). Il veut faire changer les

---

<sup>9</sup> C'est un manifeste théologique de révolution qui représente un des grands actes théologico-culturels ayant marqué la fin de la mission d'évangélisation des Occidentaux en Afrique.

paradigmes de la compréhension de Dieu, car selon lui, « dans son expression actuelle, la théologie c'est pire. » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 85). Ainsi la volonté de Mudimbe que cette nouvelle théologie africaine ouvre la voie à l'« espoir de l'eschatologie » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 135), fait de l'écriture de la révolution de Pierre Landu une écriture de soi et de l'éthique sociale et spirituelle.

### **2.3. L'écriture de soi comme prétexte d'écriture de l'éthique dans *Entre les eaux***

De prime abord, il convient d'indiquer que la littérature a toujours mis en scène des enjeux moraux et éthiques fondamentaux aux fins d'édifier les lecteurs. Malgré l'opacité référentielle de la question de l'éthique dans le roman *Entre les eaux*, aborder la révolution de Pierre Landu dans la perspective de l'écriture de l'éthique est digne d'intérêt. Dans ce roman, le questionnement éthique est suggéré avec une si grande acuité qu'il nous semble opportun d'analyser comment la conscience humaine y est interpellée en vue de l'émergence d'une société idéale. Mais, qu'est-ce que l'éthique ?

Du grec « *ethikos* », « *ethos* », l'éthique est la science de la morale et des mœurs. C'est une discipline philosophique qui réfléchit sur les finalités, sur les valeurs de l'existence, sur les conditions d'une vie heureuse. Ce n'est pas fortuit si Aristote insistait particulièrement sur le fait que notre désir d'être heureux est le lieu même de l'enracinement de la morale et de l'éthique<sup>10</sup> car pour lui, le bien consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu la plus parfaite<sup>11</sup>. Au regard de cette approche étymologique, l'éthique dessine clairement la responsabilité de l'individu à se constituer en modèle de référence sur les valeurs du savoir-vivre et du savoir-être. C'est sans doute la raison pour laquelle la pensée chrétienne, en faisant de l'Amour le noyau définitionnel de la notion d'éthique, présente celle-ci comme une boussole ou une mesure d'évaluation d'un acte classifiable de bon ou de mauvais sur une échelle de valeurs. La révolution de Pierre Landu contre l'Église catholique dans *Entre les eaux* s'inscrit bien sur cette échelle de valeurs. L'éthique, en tant que mesure et boussole, permet ainsi d'appréhender l'action révolutionnaire du héros comme mode d'interrogation et d'évaluation des divers comportements des missionnaires de l'Église catholique. Par son engagement, il soumet toute la doctrine catholique à l'épreuve de l'éthique. Désenchanté par l'hypocrisie de l'Église catholique qui ne fait qu'habiller le système colonial d'un peu de spiritualité, Pierre Landu veut contribuer au

---

<sup>10</sup>Aristote conçoit la notion d'éthique en termes de mesure de l'agir humain. En définissant le bonheur de l'homme comme l'activité de l'âme selon les vertus, Aristote précise que la vertu est ce qui ajoute de la perfection à une activité humaine. Il parle alors de vertu éthique qui, intimement liée à la droite raison, apparaît comme la juste mesure que la raison impose aux sentiments, aux actions et aux passions.

<sup>11</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 7, 1098 a.

rétablissement des fondamentaux de cette Église devenue plus capitaliste et politicienne que spirituelle.

À l'évidence, le processus d'occidentalisation du continent africain par la mission évangélicatrice ne pouvait que susciter la crise doctrinale du catholicisme en Afrique. La volonté manifeste de Pierre Landu de se « dissocier de ce christianisme qui a trahi l'Évangile (...) » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 18) en est donc un indicateur. Et l'interrogation du chef rebelle sur le degré de foi spirituelle de Pierre Landu est assez évocatrice : « (...) Es-tu certain que tu es encore de L'Église? Si oui, pourquoi te réfugier auprès de moi ? » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 96). Dans sa lettre de désertion à son Évêque, la justification qu'en donne Pierre Landu concourt à discréditer l'Église catholique. Il y dénonce les atrocités perpétrées au nom du christianisme devenu une véritable parodie de la Parole de Dieu : « Aujourd'hui, mon grand remords est ma longue adhésion à un christianisme qui n'était en fait qu'une caricature du message évangélique (...) » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 104). Pour lui, l'Église ne répondait plus aux fondamentaux de sa propre doctrine et se trouve en déphasage total avec les grands principes de l'éthique sociale et spirituelle. D'ailleurs, bien de ses coreligionnaires tels que Monseigneur Sanguinetti, Louis de Gonzague, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix reconnaissent que l'Église se voue à des activités qui « recrucifient [Jésus Christ] le pauvre Nazaréen » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 132) et l'éloignent de l'authenticité humaine, gage de l'éthique. B. Ilunga (2003, p. 315) fait remarquer cette imposture qui décrédite l'identité de l'Église :

Le message chrétien, en ce qu'il a d'essentiel, est humanisant. Certes, certaines interprétations du christianisme peuvent mutiler l'être profond de l'homme. Toutefois, il faut dire que le vrai christianisme plaide pour l'authenticité de l'homme, de tous les hommes selon leurs cultures respectives. Un christianisme qui forcerait l'homme à se renier lui-même et à renier les siens serait la pire des impostures qui puissent exister.

Par ailleurs, au regard de l'itinéraire moral et spirituel de Pierre Landu, la question d'éthique est loin d'être résolue. Car, en précisant avec insistance qu'« un chrétien devrait être en état permanent de révolution » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 27), Pierre Landu tombe dans une contradiction avec la Sainte *Bible* (Romains 12 :18-19) qui recommande l'abstention des hommes à la vengeance : « Ne vous vengez point vous-mêmes, (...) ; car il est écrit : à moi la vengeance, à moi la rétribution, dit le Seigneur ». Selon cette prescription, rien ne saurait justifier une quelconque action de révolution meurtrière. Et Pierre Landu avoue que ses propres contradictions l'éloignent de l'éthique :

À dessein, je mentais pour que la mort d'autrui enfante la paix. Être l'oiseau d'une île aux trésors. Je n'étais qu'entre les eaux. Armé et désarmé, hors-la-loi et juste à la fois. (...) La montée fut facile dans le miracle de mon repentir qui refusait d'être un chant de victoire. Il n'était pas non plus un hymne de deuil. (...) Oui, j'avais eu

besoin de ce terrain confus sur lequel le sentiment troublait la vérité d'une action.  
(V.Y. Mudimbe, 1973, pp. 69-70).

Par ailleurs, il convient de noter que l'action révolutionnaire marxiste de Pierre Landu est porteuse, elle aussi, de crise de la doctrine marxiste. Pierre Landu dit être devenu pro-marxiste, parce que, selon lui, c'est « (...) Karl Marx<sup>12</sup> qui a le mieux incarné, depuis le siècle passé, l'inquiétude et l'amour évangéliques » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 114). C'est pourquoi, il est parvenu à l'idée que l'idéologie marxiste pourrait l'aider. Malheureusement, cette doctrine l'avait inévitablement conduit à commettre des atrocités et des massacres humains. Évidemment, lui qui refusait de trahir, finit par tomber dans un cercle vicieux de la trahison : trahison de la doctrine de son Église, mais aussi de la trahison de la doctrine marxiste en réintégrant l'Église à la fin du roman.

En somme, l'instabilité idéologique de Pierre Landu brise toutes ses certitudes et brouille en lui les indicateurs épistémologiques de l'éthique. Son échec confirme toutes les crises doctrinales et exacerbe ses illusions de l'éthique tant recherchée et pour une transition sociale tant souhaitée. Et il n'a donc pas tort d'avouer qu'il « se contente de préparer une société utopique » (V.Y. Mudimbe, 1973, p. 52).

## Conclusion

La présente étude a permis de découvrir que l'Afrique et l'Occident, considérés respectivement l'une comme animiste et l'autre chrétien, constituent, idéologiquement, les deux grandes eaux entre lesquelles V.Y. Mudimbe a fait balancer le héros Pierre Landu dans son roman *Entre les eaux*. L'itinéraire de ce dernier offre des pistes de lecture sur l'articulation des notions de trahison et de transition, aboutissant incontestablement à des crises identitaires dans ce roman. Les divers niveaux d'évocation de la trahison sont soutenus par l'engagement de Pierre Landu de parvenir à une transition sociale et spirituelle. Sa révolution répond donc à un défi : celui de dénoncer la profondeur de l'abîme identitaire dans laquelle le christianisme a plongé l'Afrique depuis des siècles. Cette crise identitaire, devenue une quadrature du cercle, fait dire à J. Ki-Zerbo (2003, p. 26) que « Le rôle de l'Afrique n'a jamais changé depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle (...); certains États-nations jouent le rôle de locomotive et d'autres jouent, depuis des siècles maintenant, le rôle de wagons. Même si la locomotive augmente sa vitesse, cela ne changera rien au statut des wagons ». C'est pourquoi, dans son élan d'éveilleur des consciences, V.Y. Mudimbe met à la disposition de Pierre Landu tous les moyens de dénonciation des égarements de l'Église. Lu sous l'angle psychocritique, le discours accusateur de Pierre Landu contre l'Église, du fait de son inhumanité

---

<sup>12</sup>Karl Marx (1818-1883) est philosophe, économiste et militant politique allemand d'origine juive. Sa doctrine philosophique part de l'homme comme être agissant et non comme être pensant. Sa philosophie est basée sur la lutte des classes (exploitants et exploités) qui sont le moteur de l'histoire.

manifeste, érige ainsi le roman de V.Y. Mudimbe en une écriture de l'éthique. Ce n'est pas étonnant si les différents conflits d'intérêts mis en fiction prennent indubitablement une allure de crise identitaire. Dénoncer la doctrine subversive de l'Église catholique pour la rendre acceptable, tel est la mission confiée par V.Y. Mudimbe à son héros dans la quête de l'éthique au sens aristotélicien du terme. D'un point de vue sociocritique, V.Y. Mudimbe fait de Pierre Landu un instrument de transition et d'expérience de l'altérité, susceptible de favoriser l'émergence d'une société idéale.

## **Bibliographie**

### **Corpus**

MUDIMBE Valentin-Yves, 1973, *Entre les Eaux, Dieu, un prêtre, la révolution*, Paris, Présence Africaine.

### **Ouvrages consultés**

ARISTOTE, 2014, *Éthique à Nicomaque*, Traduction (1959) J. Tricot (1893-1963), Éditions Les Échos du Maquis.

BONN Charles, GARNIER Xavier et alii., 1997, *Littérature francophone : le roman*, Paris, Éditions, Hatier.

GASANA Ndoba, 1988, « Entretien avec Vumbi-Yoka Mudimbe », *Présence Africaine*, n° 136.

GENGEMBRE, Gérard, 1996, *Les Grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil.

ILUNGA Bernard, 2004, « *Entre Les Eaux* de Mudimbe ou Le refus de Trahir », in *L'Afrique au miroir des littératures*, Paris, L'Harmattan.

KABUE Kanyinku François, 2012, *La Quête du bonheur dans l'œuvre romanesque de Mudimbe*, Paris, Publibook.

KAPANGA Kasongo Mulenda. , 2013, « Le héros de Mudimbe à la croisée de discours antagonistes : Un héritage suivi? », in *Entre inscriptions et prescriptions : V.Y. Mudimbe et l'engendrement de la parole*, Paris, Honoré Champion.

KI-ZERBO Joseph, 2003, *À quand l'Afrique ?* Entretien avec René Holenstein, Éditions de l'Aube.

MAURON Charles, 1963, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*, Introduction à la psychocritique, Paris, José CORTI.

MOUTOMBI Alphonse, 2013, « Christianisme, éducation, création littéraire et vision du monde chez quelques romanciers camerounais des décennies cinquante

David Sézito MAHO / Trahison et transition, paradigmes de crise identitaire dans *entre les eaux*.  
*Dieu, un pretre, la révolution* de V. Y. Mudimbe / Revue *Échanges* vol. 2 n° 010 juin 2018

et soixante » *Études littéraires africaines* n°35.

MULAGO Vincent, et. Alii, 1956, *Des Prêtres noirs s'interrogent*, Paris, Les Éditions du Cerf.

TCHONANG Gabriel, « Brève histoire de la théologie africaine », *Revue des sciences religieuses*, p. 175-190, [En ligne], 84/2 | 2010, mis en ligne le 17 novembre 2015, (consulté le 25 novembre 2016). URL : <http://rsr.revues.org/344> ; DOI : 10.4000/rsr.344.

TSHIBOLA Kalengayi Bibiane, 2002, *Roman africain et christianisme*, Paris, L'Harmattan.

**SATIRE AS A NARRATIVE STRATEGY IN NGUGI WA THIONG' O'S  
DEVIL ON THE CROSS: AN INTERTEXTUAL APPROACH, Ygor-Juste  
NDONG N'NA (Université Omar Bongo – Gabon)  
drayna2000@gmail.com**

**Abstract**

As a Marxist postcolonial novelist, Ngugi subtly handles satire as a weapon in *Devil on the Cross*. For him Christianity and capitalism are involved in the oppression of the lower class. This study means to analyze the forms and effects of the most pervasive subcategories of satire like caricature, travesty and parody. Caricature is shaped to ridicule powerful Christian capitalistic characters, producing an ideological amalgam between Christianity and capitalism. Genette's study on travesty and parody contributes to decipher a Christian inverted world so as to restore order and to demystify the sacredness of Christianity. Yet, through Christian imagery, that Marxist perspective may prove to be ambiguous, weakening the coherence of the text.

**Keywords:** Satire, Intertextuality, Marxism, Christianity, Travesty, Parody.

**LA SATIRE COMME STRATÉGIE NARRATIVE DANS *DEVIL ON THE  
CROSS* DE NGUGI WA THIONG'O: UNE APPROCHE  
INTERTEXTUELLE**

**Résumé**

À partir d'une écriture postcoloniale teintée de marxisme, Ngugi Wa Thiong'o parvient à manier subtilement la satire dans son roman intitulé *Devil on the Cross*. Selon lui, le christianisme agit de connivence avec le capitalisme pour opprimer la classe populaire de la nation. Cette étude a pour objectif d'analyser les formes et les effets des sous-catégories de satire les plus courantes que sont la caricature, le travestissement et la parodie. La caricature, ici, tourne en ridicule les personnages chrétiens qui sont en même temps de puissants capitalistes, ce qui donne l'effet d'un amalgame entre christianisme et capitalisme. L'étude de Genette sur le travestissement et la parodie a permis de mettre en lumière un monde chrétien « à l'envers » dans le but de restaurer un certain ordre social et démystifier le caractère sacré du christianisme. Cependant, cette perspective marxiste au travers d'images chrétiennes peut susciter une ambiguïté qui altérerait la cohésion du texte.

**Mots clés :** Satire, Intertextualité, Marxisme, Christianisme, Travestissement, Parodie.

**Introduction**

Ngugi Wa Thiong'o's literary works have always followed a Marxist thought. He considers the writer as a contributor to the liberation of the peasant class from Western imperialists and their local capitalist followers (N. Wa Thiong'o, 1981, pp.79-81). That is why he struggles against any form of ideology

that mentally enslaves the lower class of workers. Some of his readers have catalogued him as being a religious writer because of his recurrent use of Christian parables to appease the tensions inside and among his characters: *A Grain of Wheat* and *Weep Not Child* were written from Biblical perspectives. However, he wrote other novels which mostly use the themes in question to struggle against the religious ideology which he views as collaborating with capitalism for the subjugation of the lower class – *Petals of Blood* and *Devil on the Cross* are cases in point. In *Devil on the Cross* Wa Thiong'o's (1982) pervasive use of satire acts as a stylistic weapon against Christianity. These satirical elements are ingeniously overlapped to defeat the religion in a revolutionary invective. Our study is first concerned with analysing how satire amalgamates Christianity with capitalism through caricature. Then, satire is read through Genette's perspective to demonstrate how parody and travesty subtly undermine Christianity. Finally, we attempt to show how the author's Marxist approach of Christianity produces an effect of ambiguity which may weaken the coherence of the novel.

### 1. Caricaturing Christian Capitalists

Caricature is defined as “a portrait which ridicules a person by exaggerating and distorting its most prominent features and characteristics” (J. A. Cuddon, 1999, p.110). This literary tool is pervasive in Ngũgĩ's novel to accomplish two objectives: running down European capitalists and their African followers as described in the novel. The narrative purposefully does not differentiate between Christians and capitalists on the ground that missionaries contributed to the colonial invasion and its subsequent capitalistic system at the expense of the lower class:

And we have said that missionaries were part of that momentous upheaval in our history – the coming of colonialism. Or rather, missionaries, settlers and administrators were agents of European imperialism. It has been said with truth that the trader and the settler followed the skirts and shirt-cuffs of the missionary. (N. Wa Thiong'o, 1975, p. 62)

Indeed, most of the characters who seem to be devout followers of Christianity are dishonest and wicked capitalists. The beginning of the novel revolves around the misfortune of Jacinta Warĩnga in the modern capital city of Nairobi. She is the main character and her faithfulness to her Christian duty and hard-working attitude at school marks her out as a sympathetic one. However, she embarks upon an affair with a rich old Christian when she is only a teenager. Brought up by poor parents, she is expected to have a brilliant future to enhance the family's revenue, which would be likely to happen, since education is her passion. The hope for a promising future is annihilated when she becomes pregnant. Warĩnga's parents bring up the baby while they enrol her in a secretarial college in order to quickly start earning a living. After obtaining her certificate, she dives into

the corrupt world of employment where notorious personalities of churches take advantage of their high-ranking positions in companies to exploit the lower class of workers.

In the novel, exploitation is revealed in different ways. The upper-class bosses attempt to put pressure on her to exploit her sexually. The novelist insists on the bosses belonging to Christian churches like Boss Kihara the Managing Director of the company that recruited Warĩnga. The contrast between his description before his decision to court Warĩnga and after is meant to mark the hypocritical nature of such a character. He is said to have a wife and many children. He is a member of the committee that runs the Church of Heaven, but it takes barely a month for him to succumb to the temptation of chatting her up. Caricature is suggested in the poetic verse from which he declares his love for her:

Beautiful Kareendi, flower of my heart. No one but you can type them. For I want to send them care of the address of your heart, by the post of your heart, to be read by the eyes of your heart, thereafter to be kept within your heart, sealed there forever and ever. And you when you receive the letters [...] don't write Return to sender. Darling, flower of my heart, see how my love for you has weakened me?

Mr Boss, sir, please...!" Kareendi tries to slip in a word. One part of her is scared as she sees how Boss Kihara is panting. But another part of her feels like laughing when she contrasts the words that are tumbling from the Boss's mouth with the bright, shining bald patch on his head. (DOC p.21)

The shining bald patch, symbolizing the wisdom of elders, contrasts here with boss Kihara's poem which causes Warĩnga's feelings of derision and amusement. This is mainly due to the declaration of love through the use of the lexical field of secretarial work that links Warĩnga to her boss: type, address, post, read, letters, Return to sender.

Derision and amusement are also rendered in the encounter with Mwaura, the Matata driver who leads the major characters to Ilmorog. Indeed, Warĩnga finally decides to leave Nairobi and return to her homeland, Ilmorog. It symbolizes a return to the former values lost because of colonization. After the narrator's description of the old Matatu as something just taken from rubbish heap, we come to the owner's praising the quality of his bus to his clients who have no other alternative, but to take it for their destinations. The author here caricatures the readiness of capitalists to endanger their lives and those of other people for money:

Get in, get into Matatũ Matata Matamu Model T Ford, and you'll find yourself in Limuru, Satellite, Naivasha, Rũwa-inĩ, Ilmorog, before you've blinked twice [...] Young men, let me tell you a secret: God's kingdom has been brought closer by Mwaura's Matatũ Matata Matamu Model T Ford. Even the journey to the Devil's place is nothing to Mwaura's Matata Matamu Model T Ford. Get in! Get in! Ilmorog is here, no further than the eye is from the nose. (DOC p.31)

We note that Mwaura's antithetical discourse is another caricature of capitalism. The character's mention of the engine leading either to hell or heaven implies that he is ready to bargain the fare either with God's or Satan's followers, provided that he earns money. It may also imply that the bus is so dangerous that it may kill people and send them to Heaven or Hell depending on God's judgment. The novelist lays emphasis on the ambivalence of Christian followers who do the opposite of what they preach. Here, Ngugi refers to the Christian thought about God and money, that "no-one can serve two masters. Either he will hate the one and love the other, or he will be devoted to the one and despise the other. You cannot serve both God and Money." (Matthew 6: 24) This verse from the Bible is ingeniously paralleled with a Kikuyu saying by Mũturi, an outspoken trade union officer, when Mwaura boasts about his philosophy of joining any convictions and principles on the basis of his personal interest: "Gikuyu said that no one can cook two pots of food simultaneously without burning the contents of one of them." (*DOC p.47*)

Mwaura's excessive cupidity is demonstrated by his antithetical reasoning: a caricature of capitalist followers who seem to follow both money and God, that is the devil and God. That discourse is in line with the driver's behaviour when Wangari, an old woman and veteran of the war for the liberation of the country, gets in the bus but cannot afford the fare. The driver would have thrown her out in the middle of the bush, had the other passengers not decided to help Wangari pay. Mũturi even compares such traders as fishermen whose tongues are hooks 'for catching money' (*DOC p.48*).

Caricature is also woven through characters like Wangari who opens discussion on the present state of her country plagued by the lack of solidarity, the cupidity of an upper class of Westerners, and their African counterparts contributing to the impoverishment of the lower class. Along the way, she tells the other passengers about the ingratitude she had been through after contributing to fighting for the independence of the country. She tells how people treated her, when she was looking for a job. Her own compatriots alienated by cupidity and inferiority complex handed her over to racist justice that incarcerated her. Mũturi is the character who openly shares her views. He goes on arguing about the origins of societal decay when he and Wangari give the new version of the song sung by Mwaura. The first version of the song rejects the devil to avoid the temptation of evil acts, then the version by Mũturi and Wangari lays the blame on Imperialists:

I shall knock-a-knock to the Devil  
I shall knock-a-knock to the Devil  
I shall tell him: Leave me alone  
I do not belong to demons (DOC p.46)

I shall knock-a-knock to the whites  
I shall knock-a-knock to the whites

I shall tell them: Go home now!  
Kenya does not belong to imperialists! [...]

Kenya does not belong to you, imperialists!  
Kenya does not belong to you, imperialists!  
Pack up your bags and go!  
The owner of the homestead is on his way! (DOC p.47)

Let's underline how that Christian tune has been turned into a popular song by the freedom fighters. The words have been changed not only because of the political situation of the time of liberation, but also because of the disclosure of the people responsible for the decay of the nation. We shift from the mystifying nature of the devil to palpable characters, that is white imperialists who could now easily be removed from power by the natives. We note the abstraction of the representation of the devil in the first paragraph of the song which gives the impression of a monologue. Then in the second and third paragraphs, the figure of the devil turned to White people and imperialists appears as an externalization of the former like in exorcism, giving now the impression of a dialogue. This writing from monologue to dialogue is a structure of disclosure, since it reveals who the real oppressors are. The novel depicts here the end of colonialism but also the transition to what some critics call neo-colonialism and neo-imperialism (A. Loomba, 2005, p.11) since it functions without formal colonies.

Another caricature of the new bourgeois class of that neo-colony and their masters from neo-imperial Europe, is when the latter decide to organize a 'devil's feast' in which the followers of capitalism compete in order to obtain the prizes of the cleverest thieves and robbers in Illmorog. Inside the Matamu, the main characters of the novel discuss the invitation to the competition. Apart from Warĩnga (the main protagonist), Mũturi the tough Marxist union official and Wangari the old veteran, we have Gaturia the young university teacher who is not proud of his privileged position as the heir of a rich capitalist father, and Mwĩreri wa Mũkiraaĩ the defender of capitalism.

In his attempt to denounce the wicked neo-colonial strategies, the novelist insists on the amalgams between capitalism and Christianity, communism and socialism. It is done on purpose when the faithful followers of capitalism, attendants of the theft and robbery contest, mistake Christianity for capitalism when they assert their position against rebels whose political bias is said to be socialism while their ideology is likened to communism from China: "... the socialism of pure envy, the Ujamaa that seeks to prevent a man from holding a bone... We don't want Chinese ways in our country. We want Christianity..." (DOC pp. 86-87).

Amalgam is not only expressed in the association of capitalism and Christianity. Here 'Chinese ways' refer to communist ideology which had an impact on African scholars. Chinese ways are certainly likened to socialism

because communism originates from Karl Marx's socialism. From there we easily decipher a parallel since capitalism is also presented as originating from Christianity as it is developed in the next part of the article in the travesty of the parable of the talents. Thus, communism is the corollary of socialism as capitalism is the corollary of Christianity. Indeed, socialism is presented as a rival religion that endeavours to deconstruct capitalism and Christianity that it sees as the opium of the masses as Marx (2016) put it in *Critique of Hegel's Philosophy of Right* Socialism denounces how illusory Christian capitalism is, leaving leftovers to the masses which are symbolized by the bone that the followers of capitalism want to hold. Here amalgam serves as a caricature of the identity of capitalist characters and their limited perception of communism.

In his attempt at running down capitalist characters, Thiongo'o successfully employs caricature impacting on the representation of the new African bourgeois class of capitalists that suggests contempt and disillusionment. This is all the more successful that the author insists also on their devout commitment to Christian churches, producing an amalgam between capitalism and Christianity to the point where capitalism becomes a synonym of Christianity throughout the novel. Caricature is also drawn in the capitalists' perception of socialism as a rival religion. But the novelist condemns mostly Christian capitalists and the Christian religion. To do so, he uses travesty to distort the sacred parables of the Bible.

## **2. Travesty of Biblical Parables**

Travesty is defined by Gérard Genette (1982, p.40) as the creation of a hypertext (reshaped version of a text) characterized by its burlesque style whose aim is to undermine its hypotext (original text). Genette distinguishes travesty from parody in that the former does not change the topic or meaning of the hypotext but its style, whereas the latter changes the meaning and topic of the hypotext and imitates its style. Travesty as a tool of intertextuality may be used in the novel for satire, revealing weak or absurd aspects of canons of thought and representation. Travesty may distort the biblical message from noble principles of building a heavenly kingdom to egoistic principles that favour only the thriving of businesses run by the minority class of capitalists to the detriment of the lower class of workers. The novelist reveals the readings of the Bible that justify the evils of capitalism. Yet, the novel may also use travesty as a transposition from the Bible to support arguments. In such a case, the symbols and characters remind the reader of meaningful events in the Bible. The author resorts to them to denounce and allude to the fate of characters. The reader is required to be familiar with the Bible to understand the message of the novelist who warns against the deceitful and harmful message of capitalism and Christianity.

During the trip to Illmorog, the beginning of the parable of the talents is used as an argument by Mwĩreri wa Mũkĩraaĩ to convince all the passengers that capitalism is in accordance with Christian thinking. The event that follows is the

opening ceremony of the Theft and Robbery contest, introduced by a long hypertext of 'the parable of the talents' as part of the speech of the master of ceremonies. He does nothing but lay the foundation of the justification of wicked aspects of capitalism from the travesty of the parable reshaped in the context of the Kenyan post-independence era. The travesty does not convey the Christian message of grace, love, and justice. It rather distorts it so that the interpretation fits the needs of egoistic and individualistic capitalists.

This travesty aims at denouncing Christian capitalism whose aim consists in accumulating capital and maintaining ruling circles even at the expense of the lower class. The reshaping of the parable invites a parallel with the original, so as to draw attention to the aim of Ngugi's literary strategy. Let us divide the original parable into three parts. The first part deals with a master who entrusts his properties to his servants; the second part concerns the return of the master who congratulates two of the three servants who have made his properties thrive and the reproof of the servant who does nothing with the talents received. The third part is about the punishment of God on the rebellious servant. The Christian message here is to make the most of what we have been given by God (the master) because everything on earth belongs to him.

When we parallel the original parable (hypotext) with the reshaped one (hypertext), the first parts differ in the message. Now the character of the master is no longer a personification of God, but the former colonizer who foresees the end of his rule (during the advent of independence) by the takeover of nationalist masses who rebel against its unfairness. Before he leaves, he teaches them the tricks of capitalism that will make them rule the country and prepare for his future return. As it is in the original, the master gives amounts of properties (proportional to the original amounts) to the 'symbolic three' servants and leaves them for a while. In the third part, the first two servants multiply money and are rewarded as in the original, but the third servant decides not to contribute to developing the master's property, since he unveils the machinery of capitalism that maintains the masses in the worst living conditions. That is why the capitalist master deploys every repressive force needed to silence the servant's allegations against him. The core of the parable of the talents is the same even though it has been contextualized with the political situation of the time. The end of the hypertext reveals how the white master proclaims himself as the new God or Jesus through a parody of Jesus to mystify and subjugate his Kenyan followers:

As for you, from now on I shall no longer call you slaves or servants in public. Now you are truly my friends. Why? Because even after I had given you back the keys of your country, you continued to fulfil my commandments and to protect my property, making my capital yield a higher rate of profit than was the case when I myself used to carry the keys. Therefore I shall not call you servants again. For a servant does not know the aims and thoughts of his master. But I call you friends because you know [...] all my plans for this country (DOC p.86)

Here intertextuality is used to show how the white colonisers coaxed their African followers into believing that they acquired a higher rank when obeying them to the letter. The passage is inspired from the Gospel of John, but the message is not the same:

You are my friends if you do what I command. I no longer call you servants, because a servant does not know his master's business. Instead, I have called you friends, for everything that I learned from my Father I have made known to you. (John 15:15)

The basic difference between the hypotext and the hypertext is that the master in the original version gives more ways of gaining material goods. He discloses unto them the way of earning eternal life, which is through each other's love and the love of God as it is mentioned at the end of the paragraph (John 15: 17). This reading of the parable differs from what is developed in the novel and puts to the fore the dangers of misleading interpretations that may justify injustice and theft in modern African countries. That is what Genette (1982, p. 92) calls sacrilegious travesty. Genette asserts that travesty may turn into derisive buffoonery or glorification. Given the present analysis, it may also turn into denunciation because the travesty comes as a successful alternative interpretation on the basis of a sounder one. The novelist denounces this interpretation that leads astray.

Another case of denunciation through travesty is when the passage becomes a transposition from the Bible. In a passage of the novel, some symbols and characters suggest those of the Bible. The essence of the message is the same, uncovering evil characters and giving a hint at their fate since the hypotext is the passage of the Book of Revelation. The passage from the novel describes the Western delegation of thieves and robbers that are considered worthy of sitting at the front of the cave during the Thieves and Robbers Competition in Ilmorog. Their description is to be analysed in the light of the hypotext:

The seat of the leader of the foreign delegation was a little higher than the others. On his right sat three foreigners, and on his left the other three. As she stared at them, Wariinga noted that their skins were indeed red, like that of pigs or like the skin of a black person who has been scalded with boiling water [...] On their heads they wore hats like crowns. Each crown was decorated with seven metal objects shaped like horns, which gleamed so brightly that they almost blinded the eyes. (DOC p.91)

The passage is a transposition of the Book of Revelation (Revelation 12). It is about John's vision of how the world would proceed towards the end of times, the end of evil forces. This particular passage of the novel is equivalent to that of the Bible wherein signs appear in the sky. Indeed, a pregnant woman is about to deliver a baby and a red dragon with seven heads, ten horns and seven crowns on his heads stands in front of her ready to devour the new-born. The dragon is said to be the devil and the child is commonly identified as Jesus among Christians. When

comparing the two passages, the symbols are the same and convey the same message, but the roles are inverted. The transposition is clear: the members of the foreign delegation constitute the dragon with their crowns and horns evoking those of the dragon in the Bible. Given that those foreigners are also Christian capitalists, we can conclude that the author considers Christianity as the root of evil. Ngugi inverts the signification of Christian symbols, and appropriates those symbols to use them for his own benefit. Now that the symbols are used to criticize Western Christian capitalists, the roles are inverted. Western Christian capitalists turn out to constitute the devil.

The evocation of the skin colour of the western capitalists looking like pigs confirms the inversion of the representation. In fact, white people's skin has sometimes been compared to that of pigs when issues of race have been raised in African literature (A. A. Aidoo, 1966, p.12-13). Writers certainly refer to the representation of pigs in the Bible. The animal is considered to be unclean in the Book of Deuteronomy (14: 8), and Jesus delivers a possessed man from evil spirits (Matthew 8:28-34) that he sends into the pigs after they beg him to do so. Uncleanliness and the presence of the devil are suggested by the image of the animal, painting the essence of wickedness in the western delegation of white capitalists. This inversion of the representation of the white skin can be interpreted as a response to the racial stereotyping whose foundation is in an interpretation of the Bible that attributes to black people the inheritance of a would-be curse of God: "the Biblical association of blackness with the descendants of Ham, Noah's bad son, and with the forces of evil." (A. Loomba, 2005, p.92). The red colour, evoking the bloodshed of the masses during the liberation struggle, strengthens the association of the western capitalist to evil forces.

Inversion is also suggested in the comparison of their skin to black skin. Indeed, their skin is described from what seems to be the standard look of skins, as if it is the norm from which the world is represented. It inverts the common representation of the world from white western eyes to black ones.

The author successfully resorts to travesty to highlight the hidden purpose of some interpretations of the Bible. As the word travesty suggests, the parables of the Bibles are more or less distorted so as to justify the exploitation of the workers by the bosses. Travesty is not only a distortion but also an allusion to any fate or situation related to conventional symbols and images transposed from a hypotext to a hypertext. The originality is the inversion of the symbolic and metaphorical representation from the original to the new text. Ngugi's text uses these Biblical symbols and images to disparage Christian capitalists whereas they are originally used by Christians to run down the enemy, the Devil. Inversion is actually a Christian characteristic according to Karl Marx (2016) who considers religion to be an inverted consciousness of the world. In doing that, the novelist ingeniously fights back the old representation of black people in the western capitalist civilisation. The Marxist perspective is an attempt at reordering a world that has

been inverted by Christianity. In the following part, we display how the author desecrates the Christian religion with another stylistic device, when parodying ritual formulas and symbols.

### 3. Biblical Parody and Corruption of Sacred Symbols

Biblical parody is of interest in Ngugi's novel. It connotes an obsession from the novelist to make the reader realize that Christianity is an imposture. Parody is defined as: "The imitative use of the words, style, attitude, tone, and ideas of an author in such a way as to make them ridiculous" (J. A. Cuddon, 1998, p.640). As Genette points out, in parody, the topic of the hypotext does not appear in the hypertext. To him, the smarter form of parody diverts the hypotext from its original meaning, context, and value. In what follows, the author uses parody to undermine Christianity through the diversion or corruption of the significance of Christian symbols like in travesty analyzed above. This style is the equivalent of sacrilegious travesty that we will call sacrilegious parody.

The diversion of the significance of sacred Christian symbols in the title of the novel is a case in point. The devil is not meant to be on the Cross, since it symbolizes the place where humanity finds salvation. Indeed, Jesus is the one whose crucifixion and death brought about the redemption of man, which is, freeing mankind from the bondage of sin.<sup>1</sup> *Devil on the Cross* certainly does not mean the salvation of man by the devil; it rather symbolizes the punishment of the devil for all the sufferings inflicted on mankind. The cross that used to symbolize the redemption and resurrection of Jesus among Christians reacquires its original meaning: an instrument for the death penalty as used during the Roman Empire. This crucifixion of the devil is to be analysed in the post-colonial context where the colonized is induced to overcome imperialism, the subsequent development of capitalism (A. Loomba, 2005, p.10).

At the beginning of the novel, an allegory on the neo-colonial situation completes the diversion of the significance of Christian symbols in the title. This allegory is actually a nightmare that the main character, Jacinta Warĩnga has. It is a parody of Jesus being led to Calvary. But now the devil replaces Jesus. In the dream, she sees the devil being dragged by proletarian people in order to be crucified. The description of the event helps build the interpretation, provided that the reader is familiar with the Bible. The novelist's use of capital D when spelling devil is part of what we call sacrilegious parody, since the grammar rule only gives this privilege to the Christian God. English has been influenced by its remote Christian tradition, hence this purposeful distortion of the spelling by the novelist to distance himself from that tradition. Here, the novelist uses allusion to convey his message, since alluding is the fact of saying something through linguistic means that are different (P. Vernon, 2005, p.5) from those one would consider as

---

<sup>1</sup> *Catéchisme de l'Église Catholique*, Paris, Cerf, p.156.

obvious. The message eluded in the passage is that the Christian God and the devil are the same, which is why we would also use a capital D. The novel insidiously says that the devil is the real God of Christian capitalists, or rather that the devil must be their God, given their wicked practices.

In the dream, the masses are the devil's or God's executioners, pulling him towards a cross. They unveil his 'white robes' (DOC p.13) to reveal his plot: the settlement of African lands which requires oppression to maintain the British administration in power. To do so, missionaries deceive the colonized into believing that the repression inflicted on them is the will of God: "You commit murder, then you don your robes of pity and you go to wipe the tears from the faces of orphans and widows" (DOC p.13). The crucifixion of the devil is the end of colonisation, what seems to be the "victory" (DOC p.13) of the masses. Three days later the devil does not resurrect like Jesus, but is taken from the cross by the capitalist elites whose "suits and ties" (DOC p.13) refers to circles of bosses. The latter are described as faithful followers of the devil as they pray to him so that he may lend them his cunning. Their swelling bellies symbolize the bulimic nature of thriving capitalism when the devil transmits his wicked competence to them: As Jesus transmits heavenly power to his disciples after his resurrection, the devil transmits "all the evils of the world" (DOC p.13) to Christian capitalists as well.

The allegory portrays neo-colonialism because now the former colonizers control the former colonies from an imperial country, which is "the 'metropole' from which power flows, and the colony or neo-colony is the place which it penetrates and controls"<sup>2</sup>. And today's Christian capitalists are the faithful African followers who perpetuate the deeds of their European masters, the characters of the parody who have inherited all the evils of the world.

Sacrilegious parody goes as far as alluding to the Lord's Supper to give value to wicked capitalists practices that have had harmful effects on the people. After the master of ceremonies' hypertext on the parable of the Talents, is the speech made by the leader of the foreign delegation. It contains allusions to Christian rites as supports for the legitimacy of wicked practices. Herein he exposes the real god worshiped by Christian capitalists, money:

If you people want to build a great civilisation like ours, then kneel down before the god of money. Ignore the beautiful faces of your children, of your parents, of your brothers and sisters [...] It's far better to drink the blood of your people and to eat their flesh than to retreat a step. (DOC p.89)

The sacrilegious parody is well-handled by the novelist who has succeeded in diverting the significance of sacred Christian symbols, so that they may have a primary meaning which demystifies the spiritual impact. The author endeavours to annihilate the sacredness of those symbols and images of Christianity. Nevertheless, the reader can at times be confused by the awkward overlapping of

---

<sup>2</sup> Ania Loomba, *Ibid.*, p.12.

Christian and Marxist categories which may bring about ambiguity because of the various interpretations it may suggest.

#### 4. Ambiguity

Ambiguity relies on the polysemy of words, which leads the interlocutor to interpret an utterance in two ways or hesitate between the two<sup>3</sup>. This is what the reader may face when viewing the novel dually through a Marxist and spiritual approach. Ngugi's text is weakened by the two possible readings because they are not supposed to be complementary. Ambiguity is rendered by the Marxist philosophy that is conveyed through symbols of Christianity.

As mentioned above in the previous part, the novelist seems to urge the reader to believe that the Christian God and the devil are one and the same. There is no real ambiguity as long as God and the devil have no irrational influence in the narrative. They can be considered as symbols of good and evil. However through the reading, the narrative tends to turn into magic realism with the intervention of the devil as a character appearing in a dream and revealing his identity to Warĩnga— a spiritual entity inspiring Western imperialism in Africa - his past achievements and future plots for the exploitation of the poor. Magic realism is mostly visible through the overlap between reality and the spiritual world. Indeed, the long dialogue between Warĩnga and the devil reveals this interaction between reality and the spiritual world. While the feast of Robbers and Thieves is taking place in the cave, Warĩnga falls asleep somewhere outdoors. In her dream, she starts a dialogue with the devil who discloses the deal he has made with the wealthy capitalists among the thieves of the feast:

Warĩnga: What is your name?

Voice: Oppressor. Exploiter. Liar. Grabber. I am worshipped by those who love to dispose of goods that have been produced by others. Give me your soul, and I'll guard it for you.

Warĩnga: Those voices that I hear raised in self-praise in the cave – are they singing hymns to you?

Voice: Ah, those. Those are my followers. Their cunning is a gift from me, and in exchange they have given me their souls to keep. So I know everything they have done in the past, everything they are doing today and everything they'll do tomorrow, and the day after tomorrow, and in years to come. (DOC pp.192-193)

In this dialogue, the devil tells *Warĩnga* how he handles the bosses of African companies so that they become the worst exploiters of workers. He unveils the evil past, the future strategies, the plots, and the backgrounds of his followers who have all adopted the philosophy of theft and robbery which defines the dark

---

<sup>3</sup> Khalid Alaoui, « La dimension dialogique chez les humoristes français : analyse d'un échantillon de sketches », *Regards sur l'héritage de Mikhaïl Bakhtine*, Université de Cergy-Pontoise (Centre de recherche texte/histoire), 2005, p.105.

side of capitalism. Thus does Warĩnga discover the root cause of the wickedness of the characters she already knows, such as Boss Kĩhara who uses his influence to sleep with his female workers. She is told the past and future plots of thieves and robbers to silence definitively those who endanger the cohesion among African or foreign thieves and robbers, like when a plot is made by Kĩmeendeeri for Mwaura to kill Mwĩreri wa Mũkĩraaĩ who called for national self-reliance in theft and robbery, suggesting a kind of independence from foreign imperialism. The narrative does not suggest those events as being symbolic or metaphoric for the conveyance of a particular message. One may be tempted to have a literal reading of the text, that Satan exists and expresses himself to characters through dreams. Yet, the Marxist thought of the novelist prevents the reader from regarding that novel as being spiritual, since it would be contradictory to refute the existence of God and believe in the existence of the devil; hence this ambiguity in the understanding of the message as expected by the novelist.

Another reading would suggest that the message is essentially a Marxist one, that the intervention of the Devil is nothing but a dream whose symbols, images and ideas broadcast the evil procedures of capitalism. Capitalism here is symbolized by the devil whose sweet words lure Warĩnga into becoming a “new convert” or rather a new capitalist. Through the words of the devil, the novelist shows how seductive capitalism is towards Warĩnga. Seduction is manifest through the means at the disposal of ideologies: entertainment, religion, institutions, art; indeed, the Marxist discourse castigates the use of ideologies as ruling classes' instruments for the subjugation of the lower ones. This discourse is held by the devil who divulges the strategies used through ideologies to maintain the lower class at its position without the latter realizing it is being manipulated:

This means that the churches, the schools, the poetry, the songs, the cinema, the beer halls, the clubs, the newspapers will act as brain-washing poisons whose purpose will be to convince the workers that in this world there is nothing as glorious as slavery to the Kĩmeendeeri class [...] The intellectual and spiritual and cultural brain-washing poison will make the workers believe, literally, that to obey the Kĩmeendeeri class is to obey God and that to anger or oppose their overlords is to anger and oppose God. (DOC p.189)

Ngugi may want us to read this as the conventional Marxist picture drawn in the mind of Warĩnga who is of course reiterating the developments of Wangari and Mũturi in the Matatu while they were on their way to Ilmorog. Nevertheless, the novelist goes as far as making the devil omniscient, being able to tell what is being planned to silence Mwĩreri wa Mũkĩraaĩ definitively. That leads the narrative beyond realism to enter the realm of irrationality, or spirituality. If Ngugi's main focus is to dismantle the deceiving practices of Christian capitalism, it becomes incongruous to grant such powers to an entity that is not supposed to exist according to the Marxist thought. As stated above, this blend of Christian

spirituality and realism is contradictory to the novelist's thought, thus reinforcing the feeling of ambiguity in the reading.

The narrative is all the more ambiguous in that the symbolic devil unveils its own stratagems employed by capitalists to reduce workers to mental slavery. The reader may feel like the devil is on the right side, dismantling the plans of capitalism to help the main protagonist become mature and better struggle against it:

Voice: [...] the Kĩmeendeeris are the true Christian disciples.

Warĩnga: It's not the same thing ....

Voice: Why isn't it the same thing? Isn't it that same religion that argues that the slave can never be equal to his master? Isn't it that same religion that tells the oppressed not to observe the law of an eye for an eye and a tooth for a tooth?

Warĩnga: [...] What would the world come to if there were so much violence?

Voice: Oh, it becomes violence only when a poor man demands the return of his eye or his tooth. What about when the Kĩmeendeeris poke out the poor man's eyes with sticks [...]? What about when they knock a worker's tooth out with a rifle butt? Isn't that violence? That's why the Kĩmeendeeris, the Gĩtutus and the Ngũnjis will go on living it up all their lives on the backs of millions of workers. And you people will continue going to church or to the mosque every week to listen to the catechism of slavery. (DOC p.191)

When reading this passage of the dialogue between Warĩnga and the devil, any reader would be confused by the arguments of the devil that are those of Marxism: a revolutionary response is necessary to put an end to this unfair social stratification maintained thanks to Christianity. He hints at the possibility of using violence to get freedom. This is supported by the Devil's quotations from the Bible to put to the fore the need to decolonize the minds of workers and overcome any advocacy of subordination to capitalists striking back when receiving blows from them. At the end of the dialogue we are informed that the devil is rather on the side of capitalists since he tries to convert Warĩnga unsuccessfully.

However, the end of the novel may be ambiguously read as the fulfilment of Satan's will because of his position when it comes to revolt violently against capitalist exploitation. After some time Gatuiria and Warĩnga have ended up falling in love with each other and both have grown up in accordance with their Marxist stand. They decide to get married and go to announce their plans to their parents. Only then does Warĩnga discover that her future father-in-law is her rich old man from Ngorika – who impregnated her when she was a student - when she is introduced to him by Gatuiria on their arrival in his house. Then starts a long discussion between Warĩnga and Gatuiria's father who tries to beg, seduce and even threaten her so that she may cancel her plan of marriage with his son, which would bring abomination in his family. At that point, Warĩnga shoots dead the rich old man and tries to kill many of the Christian capitalists who have taken part in

the theft, robbery and the exploitation of the workers. Then, the narrative gives a glimpse at her embarking upon a struggle against the bourgeois class. This revolutionary stand is what the devil suggests to Warĩnga when she is still politically immature. He opens her eyes to the endless exploitation and master-slave relationship that would prevail, should the workers continue to respond docilely and humbly to the capitalists. At the end of the dialogue between Warĩnga and the devil, the latter says that he has a job for her in Ngorika. The sentence ending in ellipses, the reader may wonder whether this job does not consist in killing those Christian capitalists as a revolutionary action against the bourgeois class of oppressors and exploiters.

## **Conclusion**

The objective of this study was to analyse the subcategories of satire - namely caricature, parody and travesty from an intertextual perspective - to bring out its effect against Christianity and capitalism. Through these literary tools the novel demystifies religion and dismantles the tricks of capitalism which attempt to perpetuate lower and upper classes. The satirical devices have been ingenuously employed by the author, but the latter should be more careful when weaving together contradictory thoughts like Christianity and Marxism. Thus, caricature is a powerful tool to ridicule and display the absurdity of characters endowed with power because of their position in society and in church. The caricatured association of Christians and capitalists is running smoothly as long as it is understood as such because the amalgam is not realistic. Indeed, Christians and capitalists can never strictly belong to one social class, even if they all belong to the upper bourgeois class in the text. Sacrilegious travesty and parody work quite well. The first reveals hypertexts that are misinterpretations of hypotexts from the Bible - being pretexts for the justification of the wrong practices of the upper class - as well as the original transposition of appropriated images and symbols whose biblical representations are inverted; the second annihilates the sacredness of symbols and images to endow them with a primary meaning that causes their devaluation. Nonetheless, there exists occasionally an awkward overlap of Christian and Marxist categories which may alter the cohesion of the novel and produce ambiguity since both ideologies are supposed to be opposed, and the mixing may give rise to alternative and opposing interpretations of the text. For that reason, the novel should make it clear that this blend of contradictory thoughts is meant to deliver a symbolic message. In order to preserve intellectual integrity, it must also be said that the author's interpretation of those verses is debatable, because he does not really take into account their contextual use in the Bible. Thus, another analysis could consist in comparing the novelist's reading of the Bible to that of spokesmen of Christianity.

## Bibliography

- 1-Aidoo, Ama Ata, *Our Sister Killjoy*, Longman, London, 1966.
- 2-*Catéchisme de l'Eglise Catholique*, Paris, Cerf, 1998.
- 3-Cuddon J.A., *Dictionary of Literary Terms and Literary theory*, London, Penguin Books, 1999.
- 4-Genette, Gérard *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.
- 5-Haillet, P.P., and G. Karmaoui, comps., *Regards sur l'héritage de Mikhaïl Bakhtine*, Université de Cergy-Pontoise (Centre de recherche texte/histoire), 2005.
- 6-Loomba, Ania, *Colonialism/Post Colonialism*, London, Routledge, 2005.
- 7-Marx, Karl, *Critique of Hegel's Philosophy of Right*. Trans. Annette Jolin, Cambridge, Cambridge University Press, 1970. Works of Karl Marx 1843. Web. 26 Sept. 2016.
- 8-Ngugi Wa Thiong'o, *Devil on the Cross*, Portsmouth, Heinemann, 1982.
- 9- -----, *Homecoming*, London, Heinemann, 1975.
- 10- -----, *Writers in Politics*, London, Heinemann, 1981.
- 11-Vernon, Peter, comp. and ed., *L'Allusion et l'accès*, N°31, Tours, Presses universitaires François Rabelais Publications du GRAAT (Conférence 6 et 7 Sept. 2002), 2005.

**WHY OPRAH WINFREY WILL NEVER ASCEND TO THE US  
PRESIDENCY**, Blanchard ONANGA NDJILA (Omar Bongo University - Gabon  
**b\_onanga@yahoo.com**

**Abstract**

Through a three-process approach discussing not only political and socio-economic perspectives but also historical aspects, the present research paper examines reasons likely to justify why Oprah Winfrey, whose run for the US Presidency in 2020 is highly anticipated by democratic voters as well as politicians, will never be elected to the American Highest Office in the Land.

Evoking the relation between Winfrey and the different Democratic Party's voting groups, the author argues in favor of her winning the Democratic primaries and ultimately becoming the Party's nominee. However, a profound post-primary examination of not only her ethnicity and racial background, but also socio-economic disparities among classes, races, genders and voting blocs, leads to the inevitable conclusion of her losing the general election to her Republican counterpart on the grounds that her racial background could be used against her, particularly by the voting groups sympathizers of the Republican Party associated with the American right-wing and white-American extremists whose political involvement has been revitalized by President Donald Trump 2016 election.

**Keywords:** Presidency, Oprah Winfrey, Racism, Voters, Political Parties, American right-wing.

**POURQUOI OPRAH WINFREY NE SERRA JAMAIS ÉLUE COMME  
PRÉSIDENTE DES ÉTATS UNIS**

**Résumé**

À travers une approche tripartite qui discute non seulement des perspectives politiques et socio-économiques mais aussi des aspects historiques, le présent article examine les raisons qui vraisemblablement justifient le pourquoi Oprah Winfrey dont la course vers la maison blanche en 2020 est très anticipé par les électeurs démocratiques aussi bien que par les politiciens, ne sera jamais élue au plus haut siège du monde.

Évoquant la relation entre Winfrey et les différents groupes électoraux du Parti démocrate, l'auteur souligne le fait qu'elle ait gagné les primaires Démocratiques pour devenir finalement le candidat du parti. Cependant, un minutieux sondage non seulement de son appartenance ethnique et origine raciale, mais aussi des disparités socio-économiques parmi les classes, les races, les genres et blocs électoraux, aboutit à la conclusion inévitable qu'elle va perdre les élections présidentielles en faveur de son rival Républicain pour des raisons que son origine raciale pourrait être utilisée contre elle, en particulier par les groupes électoraux sympathisants du Parti républicain couplés des extrémistes de droite américaine et de race blanche dont l'engagement politique a été revigoré par l'élection du Président Donald Trump en 2016.

**Mots clés:** Présidence, Oprah Winfrey, Racisme, Électeurs, Partis politiques, américain de droite.

## **Introduction**

One of the main objectives of the present paper is to cast light on the political, social and, above all, historical perspectives and reasons that could justify why Oprah Winfrey will never be elected to the American Highest Office in the land: the US Presidency. In order to do so, the present paper will be divided into three parts. First, the political perspective will be discussed.

Through the political perspective, it will be demonstrated that, despite the fact that Oprah Winfrey could - if she decides to run for the presidency in 2020 - find herself winning the Democratic primaries and become, subsequently, the Party's nominee. Yet, it will also be demonstrated how, during the general election, she would not be so fortunate. Consequently, it will be shown how she could lose the election to whomever candidate receives the nomination from the Republican Party.

Secondly, social aspects will be analyzed via a discussion of the disparities existing among Americans from different socioeconomic classes in order to pinpoint those likely to vote in favor of Oprah Winfrey, both during the primaries, as well as the general election. Through this analysis, I intend to further discuss the various voting groups and show how many of these groups could likely vote against her, bringing about her loss of the general election to her Republican nominee counterpart. Emphasis will particularly stress reasons why the coalitions which voted in favor of President Donald Trump during the 2016 election could vote against candidate Winfrey.

Additionally, I will acknowledge Hillary Clinton presidential election loss in 2016, and discuss how the American 21<sup>st</sup>-century chauvinism that contributed to the unwillingness of American men to welcome her as a woman president is likely to constitute a real obstacle to candidate Winfrey, during the general election, were she to run in 2020.

Finally, the historical perspective will be discussed. This last part should clearly establish how the election of President Donald Trump in 2016 revitalized the rise of not only the American Right-wing, white-American extremists, but also and above all, racial tensions and divisions among Americans. Yet, it should be noted that those tensions and divisions already existed before, during, and after Obama's two terms in office. Therefore, my intention is also to cast light on the fact that the dream of many Americans of viewing America through the lens of a post-racial society, nurtured during the dual election of president Obama in 2008 and 2012, has miserably failed. And, further, that this dream will never be attained, will forever be differed, because, Oprah Winfrey will never be elected to occupy the White House in 2020.

The scientific contribution of this paper then is to point out, from both political and historical perspectives, how race-relations and racism, on an individualistic basis, are still deeply imbedded in the American society. Thus, this still constitutes a real obstacle to developing the emergence of a positive racial cohesion among Americans of different races and backgrounds. Furthermore, this paper aims to show - despite the dual election of the first American black president in 2008 and 2012 -how America is seriously moving further from becoming a hoped-for post-racial society. And, furthermore, how any attempt on the part of any African-American politician to run for the US Presidency after Obama's two terms, seems doomed to fail, due partially to the resurgence of the American Right-wing movement, American white-extremists, and the spectacular rise of racism evidenced by the election of President Trump on the one hand, and, on the other hand, Hillary Clinton's loss of the 2016 presidential election.

### **1. The political perspective**

To begin, it is important to provide some pertinent information about Oprah Winfrey's background.

Born January 29, nineteen fifty-four (1954) in Mississippi, Oprah Winfrey is an African- American talk-show host well known, among other things, for *The Oprah Winfrey Show* (1986-2011). She is also an actress who has played major roles in such movies as *The Color Purple* directed by Steven Spielberg (1985), in which she plays the role of Sofia Johnson, or, more recently, Lee Daniels' *The Butler* (2013) where she plays the role of Gloria Gaines. Her talk-show position, as well as the many roles played in movies, have made her well recognized as the first African-American woman billionaire. In her capacity as a former show-host, actress, and media mogul admired by the American public, she has received numerous awards, including the Achievement Golden Globes Award received in 2017. Her acceptance speech, indeed, has energized and encouraged some democratic leaders to discuss the possibility of Oprah Winfrey running for the US Presidency in 2020.

As a member of the Democratic Party, Oprah Winfrey, born into poverty, made a notable name for herself in politics during the 2008 presidential election by endorsing then-candidate Barack Obama over Hillary Clinton, a woman. It needs to be remembered that this decision of Winfrey infuriated not only white women, but also some influential African-American women leaders. Thus, the endorsement led many of these women to criticize Winfrey, and eventually accusing her of being a traitor. She would answer her detractors in these terms:

"I've been a woman my whole life, and every part of me believes in the empowerment of women—but, the truth is, I'm a free woman. And, being free means you get to think for yourself. I'm not a traitor, I'm just following my own truth and that truth has led me to Barack Obama" (I. Gwen, 2009, p. 70)

Needless to say, her endorsement played a crucial role in Barack Obama winning the U.S. Presidency in 2008, not only by appearing on stage with him, as well as his wife Michelle Obama, during both the primaries and the general election, but, more importantly, by fundraising for him on many occasions.

Furthermore, that same decision caused Oprah Winfrey to lose some credibility among some Republican voters who respected and admired her. It needs mentioning that, because of her status as a media mogul, as well as being a talk-show icon, her appearances with candidate Obama in the Iowa primary helped the latter win the said state. In 2008, the state of Iowa was made up of more than 87.3% Whites, 3.2 % African-Americans, and 3.1 % Hispanics according to the US Census Bureau (B. Onanga Ndjila, 2013, p. 202)

Additionally, Oprah Winfrey's iconic status as a former talk-show host, philanthropist, actress, and media mogul who has helped many Americans from different races and backgrounds is a necessary political tool which could help her win the nomination within the Democratic Party, if she decides to run for the presidency in 2020. In fact, despite her being misunderstood by some Clinton supporters within the Black community during the 2008 primaries between Obama and Clinton, Oprah Winfrey's run could potentially appease whatever tensions might have existed in 2008 by bringing Clinton loyalists together to endorse her candidacy.

It needs pointing out that African-Americans have, for decades, constituted the basis of the Democratic Party, and no Democrat candidate can be successfully nominated without the support of Black America, and also notably its women. In the 2008 presidential election, Barack Obama won the African-American vote by 95 % (B. Onanga Ndjila, 2013, p. 256). In 2012, Barack Obama, once again, won the African-American vote by 93% while candidate Mitt Romney received only 7% of that same vote. In 2016, Hillary Clinton won that vote by 88% (B. Onanga Ndjila, 2013, p. 257) while Donald Trump received just 8% of the vote.

It appears, therefore, based on the evidence just presented, should Winfrey decide to run for president, she could potentially win the African-American vote by an amazing percentage. Barack Obama, in this regard, could be an important help in delivering to Oprah Winfrey the African-American youth vote. The open-minded individuals who enthusiastically answered Barack Obama's calls both in 2012 and, especially, further back in 2008. They could be a great support since Obama won their vote by 66% to candidate John McCain, who received 32%, beating, from the Republican perspective, both candidates Mitt Romney and Donald Trump in this category of voters.

On top of the above-mentioned voting group, it would appear that Oprah Winfrey could easily win, during the primaries among Democratic candidates running for president, the LGBT community vote. In fact, Winfrey has been easily connecting with this group. Like Barack Obama before her, she remains popular and well-respected among this voting group for having spoken in favor of same-sex

marriage before the U.S. Supreme Court made its landmark decision in 2016, recognizing gay marriage as legal.

The African-American as well as the LGBT community voters are likely to vote in favor of a Democrat candidate. Yet, the issues which could potentially be raised among these voting blocs during a presidential election need to be discussed. The next section will focus on the social issues and voting groups which could potentially derail Winfrey's candidacy.

## **2. The social perspective**

On the social front, the question of race-relation between Americans has increased so much so that a Gallop poll taken in 2016 reveals that up to 35% of Americans are worried about tensions between races, and notably between blacks and whites. Even if tensions between these two races could not constitute a real obstacle to Oprah Winfrey potentially winning the democratic nomination because during the primaries Americans vote along party lines; however, this issue could unfortunately derail her chances of winning the general election, when one considers the possibility for voters to cast the ballot based on the skin color of the candidates.

In such a case, white voters who constitute the majority, would tend to cast their vote for someone who looks like them. Similarly, African-Americans would vote for Winfrey. Moreover, economic uncertainty, fear and anxiety of losing employment, a house, a pension, have led many white Americans to trust Donald Trump whom they believed was better equipped to fix the economy than Hillary Clinton or even Barack Obama.

Not only did white working-class Americans and low-income white voters believe in him, Trump himself tapped into their fear and anger resulting from eight years of a black presidency, using a divisive rhetoric, throughout the campaign, which galvanized his silent majority, as so well put by Professor Anderson:

Not even a full month after Dylann Roof gunned down nine African Americans at Emanuel AME Church in Charleston, South Carolina, republican presidential front-runner Donald Trump fired up his silent majority audience of thousands in July 2015 with a macabre promise: don't worry, we'll take our country back. (C. Anderson, 2016, p. 161).

Some have argued that the country was to be taken away from Barack Obama, the U.S. President, who happened to be African-American.

Yet, the killing of those nine African-American churchgoers did nothing but intensify racial tensions, which was the ultimate goal sought by Dylann Roof, a white-wing extremist emboldened in part by Trump's divisive and subliminal rhetoric. Furthermore, racial tensions have escalated due to police brutality which led to the killings of numerous young African-Americans throughout President Barack Obama's presidency. In 2014, for example, Michael Brown, a young African-American from Ferguson, Missouri, was gunned down by a white police

officer, Darren Wilson. In 2017, Eric Garner, a forty-three (43) year old African-American man died following his placement in an illegal chokehold by a New Yorker police officer for allegedly selling illegal cigarettes on New York city sidewalks. In 2015, Freddie Gray, another African-American young man did die following a neck break in the van of Baltimore officers (D. Funke & T. Susman, Accessed 12/17/2017).

These killings, and many more, led to the emergence of *Black Lives Matter*, a social movement whose main role is to voice African-Americans' concerns on the issue of police brutality so the killing of young African-Americans by policemen stops. The uproars, marches and protests directly resulting from these killings did increase tensions. These tensions in turn, worsened race relations between black and white Americans. Many of these tensions - as already pointed out - did unfortunately occur under the presidency of the first African-American president:

More Americans over the past eight years came to believe that Obama's election and his presidency made race relations worse in the U.S. rather than better, with 46% believing the former in 2016 and 29% saying the latter. This represented a sharp reversal of opinion from 2009, when 41% of Americans believed Obama's election and presidency made race relations better and 22% said worse. (F. Newport & A. Dugan, Accessed 12/17/2017).

The issues of race-relations and racism for which any African-American candidate would ultimately be expected and asked, in the final analysis, to express his or her views could also constitute a problem for Winfrey who, as already pointed out, easily connect herself with the African-American community, and notably with the African-American young women at the basis of *Black Lives Matter*<sup>1</sup>, a movement not liked by the majority of white America. It needs to clearly be pointed out that, on these two particular issues, whites and blacks have historically expressed different concerns; and have held, most of the time, different viewpoints. These issues and that of police brutality were not really discussed during the 2016 presidential election because none of the candidates brought them into the political debate, and seemed not preoccupied with these issues which are at the core of the African-American community concerns. In the final analysis, given the racial climate dominated by tensions between races, it is our view that a Winfrey candidacy would not be successful.

This position of ours will clearly be reinforced through examining the historical perspective, facts, and evidence which are going to be discussed in the next section.

---

<sup>1</sup>Social organization founded on July 13, 2013, by Alicia Garza, Patrisse Cullors, and Opal Tometi. One of its missions is to build local power and to intervene in violence inflicted on Black communities by the state and vigilantes, (available at: <https://blacklivesmatter.com/about/>. (Accessed 12/20/2017).

### 3. The historical perspective

From a historical standpoint, women candidates running for the US presidency have miserably failed either to secure their Party's nomination – which, in the case of our present analysis, is the Democratic Party - or, when they do, have failed to win the general election which would open the White House's doors to them. In fact, of the women who have run for the office with any real chance to win the Democratic Party's nomination, not even Shirley Chisholm, the first African- American female elected to the US Congress in 1968 who ultimately run for office in 1972, or more recently in 2008 and 2016, Hillary Clinton, have passed the general election threshold.

Even if, as we have tried to demonstrate, should Winfrey potentially win the primaries within the Democratic Party and be nominated for the general election as was candidate Clinton in 2016, she would eventually end up confronting numero use xternal factors which could derail her candidacy and thus bring it to an end. One of these external obstacles is, first and foremost, the American chauvinism requiring American men to refuse being led by a woman president. And, in the case under analysis, it would be an African-American woman president.

The American chauvinism, indeed, was one of the numerous determining factors which played a major role in former Secretary of State, Hillary Clinton stunningly losing the US Presidency to Donald Trump, regardless of the other reasons which, taken into consideration, could likewise explain her loss. Along with these factors, it could also be mentioned that many Americans have known the Clintons for years, if not decades. Therefore, many of them did not want to see another Clinton in the White House, given that Hillary's husband, Bill Clinton had already exercised the power of the US Presidency for two terms (1993-2001).

Moreover, many Americans did not believe Hillary Clinton to be trustworthy. The idea of trust, which is very important to Americans, constituted another setback making it hard for Clinton to win in 2016. It could be said that many Americans did not trust Hillary's capacity to be trustworthy, and couple that with their general hate for Washingtonian politicians, it paved a clear path for the emergence of an outsider like Donald Trump with no political and governmental experiences in contrast to Hillary Clinton.

Knowing full well that comparison is not reasonable, we can certainly not absolutely conclude that Winfrey could win the general election. Yes, Donald Trump, a Washingtonian outsider was elected to the US Presidency in 2016 by out-politicking a well-seasoned politician like Clinton. Winfrey, too, is another Washingtonian outsider. And, therefore, with zero political experience, could make it to the top. Putting it another way, her lack of political experience could inevitably be questioned during a general election.

Regardless of the fact that Winfrey could eventually win the Democratic nomination – as already stated numerous times throughout this analysis - things

would be harder for her to win. President Trump is likely to seek for a second term in 2020. In fact, interviewed by Stelter (K. Betsy, Accessed 1/29/2018) and Landers from CNN, President Trump affirmed he would beat Oprah in a potential 2020 presidential match-up. And, we strongly share this position, but certainly not for the same reasons. As a matter of fact, it is strongly believed that during a presidential match-up likely to occur during the general election, after nominees from both Parties are chosen, whichever candidate is nominated from the Republican Party would beat Winfrey.

Along with the American chauvinism already mentioned, it needs to be remembered that long before Trump even became President in 2016, the race relations climate had seriously deteriorated. As President Barack Obama himself acknowledged many times during his two terms, from 2008 to 2012, politics had also become more polarized between Democrats and Republicans.

In Washington D.C, from the first day Obama was inaugurated in January, 2009, to the end of his second term, Republican lawmakers maintained not only resentment toward him, but also prevented him, as they could, from properly governing the country. This attitude gave reasons to Right-wing and extremist white Americans to become defiant. And, over time, anger built through the eight years of President Obama's presidency turned into hatred.

Right-wing and extremist white Americans, galvanized by Donald Trump, started to question the legitimacy of Obama's presidency via the *Birther Movement*, launched by none other than Donald Trump, directly questioning Obama's American identity. Donald Trump, and his followers, made it clear that Obama was not born on American soil, and, consequently, was not American. Therefore, he was an illegitimate president.

This "conspiracy theory" did nothing but invigorate right-wing, extremist white Americans and their rage, as well as hate and resentment of Obama, the first African-American U.S. President. This rage, hate and resentment ultimately translated itself through the election in 2016 of Donald Trump.

The coalitions which voted for him in 2016 were made up of old white women and men, notably those with no college degrees. The Trump election, in 2016, came as a surprise. It was as hocking paradigm shift. Historically speaking, white Americans or black Americans, for that matter, without degrees tend to identify themselves with the Democratic Party. Yet, unlike Hillary Clinton, Donald Trump succeeded in strategically tapping into not only their anger, hate and fear of immigrants taking their jobs; but also, he strategically succeeded in reassuring these old white men and women that their socio-economic conditions and anxieties (F. Jill, Accessed 12/11/2017) would be taken care of under his leadership and not that of his challenger, Clinton. He ended up winning that group by receiving 52% of the vote from white American women and 63% from American men (A. Sims, & A. Buncombe, Accessed 12/11/2017) Hillary Clinton received only 35% from American white women and 31% from white men.

Additionally, it has now been proven that Trump won among low-income whites by 62% versus 30% received by Hillary Clinton. This win was another shocking paradigm shift. For, once again, traditionally, this voting group tends to share progressive ideas and ideals. And, therefore, usually votes favorably for Democrat candidates. The third coalition that voted in favor of Trump was that of the white working class. Here, in places like Pennsylvania where Democrats have a political edge over the Republicans, was also lost by Clinton to Trump.

Overall, on top of the fact that African-American turn-out decreased in 2016 compared to both 2012 and 2008; non-educated, older white American women and men are the ones who propelled Trump to win the US presidency in 2016.

These coalitions would inevitably vote against any black candidacy, notably that of Winfrey. This is predicated, consciously or unconsciously, on the assumption they would never accept that an African-American woman, with no political experience whatsoever, as a descendant of slaves, according to a DNA analysis done by Professor Henry Louis Gates Jr., of Harvard University and host of *Finding Your Roots*, who has established and traced her ancestry history back to mixed peoples of Africa notably from countries such as Zambia and Liberia, to bet rust worthy. These coalitions, furthermore, would never believe, given her cultural background, that Winfrey could positively represent their political, socio-economic, or cultural interests.

Moreover, Clinton's loss of these categories has also been viewed as a rejection of intellectualism and elitism. Winfrey has these attributes. Furthermore, it needs to be pointed out that these voting groups are also anti-immigrants, anti-LGBT community, anti-Muslim, pro-gun, pro-life, and, because they just "took back their country" by electing Trump; they will not be ready to give it away to a black woman whose ancestors toiled in American slavery.

In this regard, one would not be surprised to discover that the voting groups mentioned- above reside within the Old Confederate States of America such as South and North Carolina, Louisiana, Florida, Georgia, Tennessee, or Winfrey's hometown of Mississippi, just to mention a few, could be inclined to vote against her. The Republican Party would certainly strategize its Southern Strategy in those states, not only to invite old non-educated white men, women, right-wing extremists, white low-income voters to cast their vote against Winfrey, but-also, and above all-to call for her challenger to use unlawful, scary and ugly tactics to destroy her credibility.

Contrary to Barack Obama, who was not "Black enough" according to his many critics-because his father was of African origin, notably from Kenya, while his mother was a white woman from Kansas – Oprah Winfrey is "Black enough". As Professor West has so well put it: "After centuries of racist degradation, exploitation, and oppression in America being Black means being minimally subject to white supremacist abuse and being part of a rich culture and community

that has struggled against such abuse.” (C. West, 1994, p. 39). It must be understood that Barack Obama had not experienced such treatment. Yet, the same assertion cannot be applied to Oprah Winfrey, who was born, according to her own words, on an isolated farm in the deep south, notably in Mississippi, by both black parents, descendants of slaves, as already pointed out. Marital issues among her parents led them to separate and have her live, consequently, with her maternal grandmother. Later on, Winfrey would be going back-and-forth, moving from one parent to another, living in extremely poor ghettos, with a mother who had to support the entire family from pay-check to pay-check.

Additionally, Winfrey had been sexually abused in her teenage years. These facts are only pointed out here to confirm her legitimacy, so to speak, to be recognized as “Black enough”, as articulated by Professor West. This legitimacy recognition should normally, as experienced by Obama in 2008, be reason for her to hardly struggle in looking for ways of convincing the African- American community to trust her, or to support her candidacy, were she to run in 2020.

Yet, one would not find it beyond the limit of probability or even eventuality, as would be put by James Baldwin in his novel *The Evidence of Things Not Seen* (1995), that this reality which could legitimate her probable candidacy and instinctively prevent Black America from questioning her blackness, likeability, intellectualism, open-mindedness, and her trustworthiness could also be the same reality that would prevent White America - especially the groups which voted for Trump in 2016 - from voting in Winfrey’s favor in 2020.

As an African-American woman, Oprah Winfrey could face a twofold dilemma, in contrast to Hillary Clinton: racism and sexism. To be blunt, when it comes to racism, the coalitions which brought Trump to the presidency will not vote for Oprah Winfrey despite her being appreciated and liked by the American public, for the reasons already pointed out.

Additionally, these non-educated old white men and women over fifty (50), were born during a period where America was still segregated. Thus, it was divided into two nations: one white and one black, as would be put by Andrew Hacher, the author of *Two Nations* (1995). Consequently, they will do whatever it takes to prevent Winfrey from winning by voting against her, consciously or unconsciously, as already mentioned. This is because, for them she would not be equipped to occupy the White House. Rather, they would want to see her perform second-class citizenry kind of work. This is the perception which white men born during the 30’s, 40’s, 50’s and early 60’s, have kept in mind when it comes to what a woman of color could do in America. Furthermore, stereotypes such as “angry black women” alluding to the fact that African-American women tend to easily lose their temper and can hardly control their emotions and feelings could be used to discredit her.

This particular stereo type would be very disastrous if labelled against a black woman running for the U.S. Presidency. It, indeed, took its toll on Michelle

Obama whose husband ran twice for office because she could not respond to attacks from her detractors for fear of being labelled an “angry black woman”. As a consequence, she could not express neither her anger nor legitimate rage over some of the controversial issues which were being discussed regarding her, and for which she was being falsely accused.

On the contrary, white anger and, above all, “white rage”, as Professor Anderson explains it:

Doesn't have to wear sheets, burn crosses, or take the street. Working the halls of power, it can achieve its ends far more effectively, far more destructively (...).The trigger for white rage, inevitably, is black advancement. It is not the mere presence of black people that is the problem; rather, it is blackness with ambition, with drive, with purpose, with aspiration, and with demands for full and equal citizenship. It is the blackness that refuses to accept subjugation, to give up.” (C. Anderson, 2016, p. 3)

And, obviously, by running for the U.S. Presidency, Oprah Winfrey would be revealing to the entire world her ambition, her drive, her aspiration, the very traits likely to erupt in white rage.

## **Conclusion**

Through a rigorously carried-out examination of political, socio-economical and historical perspectives, the present paper clearly discusses how race-relations and racism, on an individualistic basis are still deeply imbedded in the American society.

The evidence presented has furthermore established how this feature continues to be a real obstacle to developing the emergence of a positive racial or political cohesion among Americans from different political parties, races, genders or backgrounds. So much so that the author argues that regardless of the dual election of President Barack Obama, any attempt on the part of any African-American like Oprah Winfrey, to run for the US Presidency, seems doomed to fail due partially to the resurgence of the American Right-wing movement, American white-extremists, and the spectacularly amazing rise of racism evidenced by the election of President Trump in 2016.

In the final analysis, the author genuinely argues that if America was not ready for a white woman for president in 2016 - Hillary Clinton - despite everything that contributed to tarnish and derail her candidacy then, all the reasons given throughout this analysis, so far, point to the reality that 21<sup>st</sup> century American chauvinism, or sexism which prevented Mrs. Clinton from being elected the 45<sup>th</sup> U.S. president would strongly and emphatically be equally applied to Winfrey. This particular reason, and the ones discussed suggest that Oprah Winfrey will never ascend to the US Presidency.

## Bibliography

### Books

- Anderson Carol, 2016, *White Rage: The Unspoken Truth of Our Racial Divide*. New York: Bloomsbury Publishing Plc.
- Baldwin James, 1995, *The Evidence of Things Not Seen*. New York: Owl Book.
- Barndt Joseph, 2007, *Understanding and Dismantling Racism: The Twenty-First Century Challenge to White America*. Minneapolis: Fortress Press.
- Blassingame W. John, 1972, *The Slave Community, Plantation Life in The Antebellum South*. New York: Oxford University Press.
- Hacher Andrew, 1995, *Two Nations: Black and White, Separate, Hostile, Unequal*. New York: Scribner.
- Hill Bernard J., 2009, *The First Black President*. New York: Palgrave MacMillan.
- Ifill Gwen, 2009, *The Breakthrough: Politics and Race in the Age of Obama*. New York: Anchor Books.
- Kuttner Robert, 2008, *Obama's Challenge*. Vermont: Chelsea Green Publishing.
- Lightfoot Elizabeth, 2009, *Michelle Obama, First Lady of Hope*. Connecticut: The Lions Press.
- Martin Dupuis & Keith Boeckelman,, 2008, *Barack Obama: The New Face of American Politics*. Connecticut: Praeger.
- Mendel David, 2007, *Obama from Promise to Power*. New York: Harper Collins Publishers.
- Morgan Edmund S., 1970, *The Birth of the Republic: 1763-1789*. Chicago: The University of Chicago.
- Ogletree Charles, 2010, *The Presumption of Guilt: The Arrest of Henry Louis Gates, Jr. and Race, Class and Crime in America*. New York: Palgrave MacMillan.
- Olson Ron, 2007, *US History (1492-1865), From the Discovery of America Through the Civil War*. New Jersey: Career Press.
- Onanga Ndjila Blanchard, 2013, *Barack Obama et les organisations de lutte pour les droits civiques : héritages, tensions, adaptations (2004-2010) : Bordeaux : Université Michel de Montaigne Bordeaux3*.
- Owens P. Harry, 1976, *Perspectives and Irony in American Slavery*. Jackson, Mississippi: University Press of Mississippi.
- Siberman, Charles E. *Crisis in Black and White*. New York: Vintage Books, 1964.
- Thernstrom Stephan & Thernstrom Abigail, 1997, *America in Black and White*. New York: Simon & Schuster.
- Vernon Shea, 1969, *The Black and The White: Sometimes Savagely, Sometimes Compassionately, Always Explosively*. New York: Pyramid Books.
- West Cornel, 1994, *Race Matters*. New York: Vintage Books.

## E-source

Art, Swift: *Americans' worries about race relations at record high*,(available at :<http://news.gallup.com/opinion/polling-matters/203123/america-changed-during-obama-years.aspx>. (Accessed 12/11/2017).

Andrew, Dugan: *In the news: Oprah Winfrey*, (available at:<http://news.gallup.com/poll/225134/news-oprah-winfrey.aspx>. (Accessed 1/27/2018).

Betsy, Klein: *Trump says he would beat Oprah in 2020*,(available at:<http://www.cnn.com/2018/01/09/politics/trump-oprah-2020/index.html>. (Accessed 1/29/2018).

Black Lives Matter, (available at:<https://blacklivesmatter.com/about/>. (Accessed 12/20/2017).

Daniel, Funke & Tina, Susman: *From Ferguson to Baton Rouge: Deaths of black men and women at the hands of police*,(available at :<http://beta.latimes.com/nation/la-na-police-deaths-20160707-snap-htmlstory.html>. (Accessed 12/17/2017).

Frank, Newport & Andrew, Dugan: *Five ways America changed during the Obama years*,(available at: <http://news.gallup.com/opinion/polling-matters/203123/america-changed-during-obama-years.aspx>. (Accessed 12/17/2017).

Jill, Filipovic. *The Revenge of the White Man*,(available at: <http://time.com/4566304/donald-trump-revenge-of-the-white-man/>.(Accessed 12/11/2017).

**REFORMING THE ELECTORAL COLLEGE**, Blanchard ONANGA NDJILA  
(Omar Bongo University – Gabon)  
**b\_onanga@yahoo.com**

**Abstract**

The topic under analysis clearly discusses the correlation between getting elected to the American Highest Office of the Land without winning the popular vote on the one hand, and the negative impacts resulting from losing the popular vote on the future President’s leadership, style and governing abilities both nationally and internationally, on the other hand.

The topic, therefore, distinctly highlights through the presidencies of George W. Bush and Donald Trump respectively winners of the 2000 and 2016 presidential elections, how pragmatically speaking, losing the popular vote made things hard for the first-mentioned to govern America from 2001 to 2009; and, for the latter since 2016 upon being elected the 45<sup>th</sup> US President.

The evidence presented throughout the analysis has indubitably led to the conclusion that the electoral college at the basis of such poor governance and leadership on the parts of President Bush and Trump should be reformed, particularly its winner-take-all system.

**Keywords:** American Presidency, Reform, Electoral College, Elections, Voters, Americans.

**RÉFORMER LE COLLÈGE ÉLECTORAL**

**Résumé**

Le sujet de notre analyse discute clairement de la corrélation entre être élu au plus haut siège sur la terre américaine sans gagner le vote populaire d'un côté, et les impacts négatifs qui résultent de perdre nationalement et internationalement le vote populaire sur la direction du futur Président, style et capacités gouvernantes, en revanche.

Par conséquent, l'article souligne distinctement à travers les présidences de George W. Bush et Donald Trump, respectivement vainqueurs des élections présidentielles de 2000 et 2016, comment à pragmatiquement parler, perdre le vote populaire a rendu des choses dur pour le premier-mentionné à gouverner l'Amérique de 2001 à 2009, et pour le dernier élu depuis 2016 comme le 45<sup>e</sup> Président des Etats Unis. L'évidence présentée partout dans l'analyse a abouti indubitablement à la conclusion que le collège électoral à la base d'une telle pauvre gouvernance et de gestion de la part du Président Bush et du Président Trump devrait être réformé, en particulier son système 'winner-take-all'.

**Mots clés:** Présidence américaine, Réforme, Collège Électoral, Élections, Électeurs, Américains.

**Introduction**

The unexpected election of President Donald Trump in 2016 has generated a vigorous debate among, not only scholars, but also politicians regarding the

electoral process leading candidates to ascend to the US Presidency. That being said, one of the main objectives in writing this research paper is my willingness to address the issue of the electoral college. Therefore, a parallel analysis will be drawn between the 2000 election of President George W. Bush and the 2016 election of President Donald Trump with the intent to establishing some similarities in terms of both presidents being elected having won only the electoral vote, while losing, at the same time, the popular vote to their respective challengers, namely Vice-President Al Gore and former Secretary of State Hillary Clinton. From these similarities, I will argue that there is a direct correlation between both presidents losing the popular vote and their poor leadership style in governing America.

This paper will be divided into two parts. First will be the analysis of the historical and political reasons why the electoral college system was established. In order to do so, the following questions will be answered: 1) What is the electoral college system? 2) When and why was it put in place? 3) Is it still relevant in American 21<sup>st</sup>-century presidential elections?

Secondly, the answers to these questions should lead to emphasizing the importance of reforming the American election process, especially its electoral college. The “winner-take-all” rule associated with this system will be questioned in order to show how unfair this rule was to Al Gore and Hillary Clinton.

While addressing both the 2000 and 2016 presidential elections, central to this analysis is my intention to discuss Al Gore and Hillary Clinton’s win of the popular vote in order to argue how both could have been better presidents than Bush and Trump. In fact, both Presidents, I will argue, have had tremendous difficulties governing America precisely because of their lack of legitimacy resulting from their loss of the popular vote. Further, I intend indeed to address the necessity for the electoral process to be adjusted for modern political realities so that whoever is elected president should do so having won both the electoral and popular votes.

The scientific contribution of this research paper - which has never been discussed up to now - is to clearly establish, while examining the limits of the electoral college, a cause-to-effects direct link between the loss of the popular vote by both President Bush and Trump and their poor leadership and governing styles domestically and internationally. Therefore, I will argue how important it is, in a democratic society like America, for the popular vote to be taken seriously as being one of the most fundamental elements leading candidates to the presidency. Furthermore, I intend to show how the electoral college has become an anachronism in 21<sup>st</sup>-century American presidential elections; thus, the necessity of reforming this system.

## **1. Historical and political reasons why the Electoral College System was put in place**

It bears reminding that, every four years, Americans go to the polls to cast their ballots for their president and vice-president via an indirect-political-system. Putting it another way, when Americans vote, they basically vote for presidential electors, who, in turn, will vote for the president and vice-president. These presidential electors form what is referred to as the Electoral College.

Many reasons have been posited as to why the electoral college system was put in place by the Founding Fathers. For the sake of this article, I will just acknowledge two of these reasons. First, it is argued that the Founding Fathers wanted, and needed, to ensure that the Southern old confederate states would be protected during a presidential election. The rationale was that a direct-election system, as suggested by James Madison, one of the preeminent lawyers of that time, would be detrimental to those Southern states because their population was made up of free men and slaves.

As is well-known, slaves could not vote at that particular time. At the time the electoral college system was put in place - in the eighteenth century - America consisted of thirteen colonies which were different in terms of population, shape, culture and history. Thus, small states immediately expressed their concern in order to be sure that the large states would not dominate them, in terms of political power, which they wanted equally shared.

The slavery issue is relevant here, especially if one considers that this question was one of the key determining factors leading to the American civil war pitting north against south. As a matter of fact, when discussing reasons why the Founding Fathers put the electoral college system in place, while rejecting a direct system of electing presidents, political science Professor Judith A. Best argues that:

There was another highly political reason why many of the delegates sought some system other than election directly by the voters. If a system of direct election by the voters had been adopted, the slave states like Virginia and North Carolina would stand to lose the advantage they enjoyed in what the convention had approved for the House of Representatives. Under direct popular voting, only the enfranchised white population could vote; whereas, if the Congress did the voting, the added clout of the Southern states, whose slaves counted as three-fifths of person for purposes of representation, would be lost. (B. A. Judith, 1996, p. IX)

It is worth noting that the slavery issue, key to the reasons why the electoral college system was put in place, had not been addressed in the US Constitution until 1870, the year the fifteenth Amendment was ratified. Putting it differently, the slavery issue was addressed eighty-three years after the electoral college system was implemented.

The other argument posited is related to the fact that the Founding Fathers were scared of a presidential direct election, as already pointed out. In fact, following the victory of the Independence War from Great Britain (1775-1783),

under the tyrannical and despotic leadership of King George III, the Founding Fathers feared any despotic individual could easily influence, manipulate or mislead the population under such a system. Therefore, they preferred the electoral college system as laid out in the twelfth amendment<sup>1</sup> to the US Constitution ratified June 15, 1804, making it hard, if not impossible, for presidential electors to be influenced, manipulated or misled. The electoral college system was put in place during the Constitutional Convention of 1787<sup>2</sup>. When discussing some of the reasons why delegates attending the above-mentioned Constitutional Convention were opposed to a direct electoral system, Professor George C. Edward III refers to the *Fernand, ed., Records of the Federal Convention*, (2:30, 57,114) to justify their position, as follow:

The most obvious alternative to selection of the president by the new Congress was election by the nation's citizens. Many delegates, however, held important concerns about a direct election, especially that voters would not be able to make a reasoned and informed choice. They worried that the large distances and lack of communication within the new country made it likely that the typical citizen would not know the leading characters of the country well enough and thus would support only candidates from their states or be misled. (C. George, 2004, p. 81)

As of today, the electoral college<sup>3</sup> consists of 538 electors. Electors are elected officials, or leaders of either the Republican or Democratic Party.

Each state, as determined by the Constitution, has two senators regardless of size or population, as well as a number of representatives proportionate to its population. The state of Iowa, for example, has six presidential, or grand electors, made up of two senators and four representatives. The state of New York has

---

<sup>1</sup>The Electors shall meet in their respective states, and vote by ballot for President and Vice-President, one of whom, at least, shall not be an inhabitant of the same state with themselves; they shall name in their ballots the person voted for as President, and in distinct ballots the person voted for as Vice-President, and they shall make distinct lists of all persons voted for as President, and of all persons voted for as Vice-President, and of the number of votes for each, which lists they shall sign and certify, and transmit sealed to the seat of the government of the United States, directed to the President of the Senate; The President of the Senate shall, in the presence of the Senate and House of Representatives, open all the certificates and the votes shall then be counted; The person having the greatest number of votes for President, shall be the President. *The Declaration of Independence and the Constitution of the United States of America*. (Washington, D.C: Cato Institute, 2013) :70

<sup>2</sup>Electoral College, (available at:<http://www.history.com/topics/electoral-college>. (Accessed 1/13/2017).

<sup>3</sup>The Electoral College is a process established in article II of the US Constitution as follow: "Section 1. The executive Power shall be vested in a President of the United States of America. He shall hold his Office during the Term of four Years, and, together with the Vice President, chosen for the same Term, be elected, as follows: Each State shall appoint, in such Manner as the Legislature thereof may direct, a Number of Electors, equal to the whole Number of Senators and Representatives to which the State may be entitled in the Congress: but no Senator or Representative, or Person holding an Office of Trust or Profit under the United States, shall be appointed an Elector. *The Declaration of Independence and the Constitution of the United States of America* (Washington, D.C: Cato Institute, 2013) :41

twenty-nine grand electors, made up of two senators and twenty-seven representatives. The state of New Jersey has fourteen grand electors, made up of two senators and twelve representatives. The state of California has the largest number of grand electors: fifty-five, made up of two senators and fifty-three representatives, etc.

In order to receive the nomination and become president, a majority of 270 electoral votes is required. It is noted as well that the vice-president is automatically elected in the process.

The selection of electors is a two-step process which starts within both the Republican and the Democratic Parties. Indeed, each Party selects its supposed electors who will be faithful to the candidate which they are elected to vote. The Founding Fathers believed that the electors ought to be wise men with moral integrity. As such, they would not let themselves be corrupted or influenced by any dictator or authoritarian individual, as already mentioned. Furthermore, they believed that intrigues and corruption could have been easily exercised on ordinary citizens. Thus, their refusal and opposition to a direct system: “perhaps the most prominent criterion the delegates applied to evaluating schemes for selecting the president was a desire to limit the potential of cabal, intrigue, and corruption in the selection of the chief executive.” (C. George, 2004, p. 80) Yet, it needs mentioning that, even if this system has had its successes during the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> century presidential elections, in recent times, the electoral college system has shown multiple limits and weaknesses causing scholars to question its relevancy in 21<sup>st</sup>-century presidential elections.

This is why the next section will focus on the 2000 and 2016 presidential elections whose outcomes were questioned due to the fact that both candidates, who ultimately became presidents, failed to win the popular vote. My ultimate goal is, on the one hand, to establish a direct link between the loss of the popular vote by both presidents Bush and Trump while, on the other hand, to show how their poor leadership both domestically and internationally highlights their lack of legitimacy and has undermined their ability to govern.

## **2. Presidential Elections of 2000 and 2016**

In 2000, George W. Bush lost the following states to Al Gore: Iowa by 634,373 votes to 638,517; New Jersey by 1,284,173 votes to 1,788,850; New York by 2,403,374 votes to 4,107,697, and Illinois by 2,019,421 votes to 2,589,026, to mention just a few. All the results, per state, resulted in a popular vote loss with George W. Bush having 50,456,062 votes to Al Gore’s vote total of 50,996,582<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup>2000 Presidential election results, (available at: <https://www.archives.gov/federal-register/electoral-college/2000/index.html>). (Accessed 10/28/2017).

However, by the end of the general election, as largely reported, George W. Bush received 271 electoral votes over against 266 received by Al Gore. Ultimately, the latter lost the 2000 presidential election with Bush declared winner by the Supreme Court, following the Florida highly-disputed fight over who really won the state. Professor Edward III points out that, on the day following the election, Al Gore's electoral vote was 267 votes while Bush's was 245 (C. George, 2004, p. 16), which means that neither had reached the 270 votes required to become president. However, it is clear that Gore was just 3 electoral votes short to secure the presidency in contrast to Bush. It ultimately came down to whoever was going to win the 25 electoral votes of Florida:

The Florida's 25 electoral votes – essential for either candidate to win a majority in electoral college – were the focus of an extraordinary political and legal battle. The nation witnessed impassioned debates over counting absentee ballots, interpreting hanging chads on punch card ballots, and litigating the legitimacy of poorly designed butterfly ballots. Both sides went to courts seeking judicial decrees to structure the recounts in the incredibly close race. (C. George, 2004, p. 16)

It is then obvious, based on this explanation by Professor Edward III, to assert that the 2000 presidential election provided ammunition for anti-electoral system scholars and politicians who believe the current system can create a constitutional crisis. And, it is known that, in a democratic society like America, a constitutional crisis must be avoided when it comes to electing a president.

Bush won the state of Florida by a slim margin giving him the presidency. However, because he lost the popular vote, Democrats in Congress harshly criticized Bush. He was also vilified by mainstream Americans who questioned his legitimacy to lead the country. In fact, many Americans felt they had been disfranchised and that their votes were not taken into consideration, given that Al Gore who received the will of the majority of Americans, referencing his winning the popular vote, did not win the presidency. Many felt an injustice was done to Gore. In a democratic society like America, all votes must be counted equally. Unfortunately, Gore's loss meant just the opposite.

Furthermore, the political process, Professor Best argues, must be recognized as democratically legitimate. As she puts it:

The word "legitimate" means lawful, in accordance with established rules and standards. The word "democratic" refers to a governing system in which power resides in all the people and provides for the benefit of all. So, to be legitimate, the rules of a democratic process must be decided in advance, be the same for all, applied to all. And, in a democratic process the majority rules. (B. A. Judith, 1996, p. 19)

The election of President Bush, unfortunately, confirmed the opposite, given that voters who made it possible for Gore to receive the will of the majority of Americans did question not only the legitimacy of a Bush presidency, but also

the democratic process bringing him to the White House. This could explain why, on many fronts, he had such a hard time governing the country.

For example, on the economic front, Americans witnessed domestically the worst economic crisis the country had experienced since the Great Depression of 1929. The unemployment rate reached its high peak at 7% by the end of Bush's second term. Almost six million Americans were unemployed (B. Onanga Ndjila, 2013, p. 337). The "trickle-down-economics theory" did not bring about the job creation promised by President Bush and the Republican Congress. The economic crisis impacted almost all sectors of commerce, specifically the automobile, insurance and banking sectors. Along with these economic issues, the majority of homeowners lost their houses due to foreclosures throughout America, with the poor southern neighborhoods hit the hardest.

Internationally, President Bush launched two costly wars –one against Afghanistan and the other against Saddam Hussein, the President of Iraq, whom he wrongly accused of perpetrating the 9/11 attack on the American soil. Despite evidence provided by the international community under the leadership of United Nations' experts showing that Saddam Hussein did not have weapons of mass destruction, Bush, against the will of the majority of the American people who had anticipated the kind of president he could be, and who did not vote for him during the 2000 presidential election, chose to go to war, killing Hussein in the name of national security. In addition, Bush was criticized for the way money was spent on these "dumb" (D. Olive, 2008, p. 92) wars, "rash war, based not on reason, but passion" (D. Olive, 2008, p. 92), as Barack Obama referred to the Iraq war, while questioning President Bush's ability to lead America.

Because of his "cowboy" leadership style; lack of credibility; lack of legitimacy due, once again, to his loss of the popular vote; Bush-challenger Gore could have done a better job governing America, had he been elected President. This is predicated on the assumption that Gore had been Vice-President under former President Bill Clinton who left the office of the presidency with a 55 percent<sup>5</sup> job approval.

Based on these factors, it would have been easier for Gore to carry-out the policies of his predecessor and continue implementing the democratic agenda that would have kept helping Americans, low-income-families and the middle-class. In contrast, because he lost the popular vote, the majority of Americans who did not vote for President Bush were dissatisfied with the Bush Administration and the way the country was being governed.

In addition, politicians from both Parties in Congress - as already pointed out- did not see eye-to-eye regarding social issues. This reality, too, made the President's job even more complicated from a legislative standpoint. It needs

---

<sup>5</sup>Presidential approval ratings - Bill Clinton, (available at: <http://news.gallup.com/poll/116584/presidential-approval-ratings-bill-clinton.aspx>. (Accessed 11/19/2017).

pointing out that the majority of elected officials from the Democratic Party believed that the election of Bush violated the “majority rule”. For them, it was clear that Gore, who received the will of the people by winning the popular vote, should have been elected. The violation of “majority rule” during the 2000 presidential election unfortunately occurred again during the 2016 presidential election.

Before the 2016<sup>6</sup> presidential election, the common perception was that Hillary Clinton would win the general election. In fact, the majority of polls supported this perception. Yet, election results shocked the world as Clinton lost the election to Trump. It has since been established that, while Trump received 304 of the electoral votes over against 227 votes received by Clinton, nevertheless, Hillary received a popular vote estimated at 65,794,399 million over against 62,955,202 million received by Trump.

Putting it differently, more Americans voted for Clinton even as she lost the election to Trump. One of the reasons Trump won the election, despite his loss of the popular vote, is due to the fact that in an indirect presidential system, greater weight is given to the votes of the grand electors rather than the votes of American citizens. But, in a truly democratic society, the will of the people must be paramount. This is why it is my contention that the current electoral system is an anachronistic one which should be reformed to fit modern realities.

The electoral college system should be reformed because, as argued by Professor Lawrence D. Longley:

The electoral college is a highly unperfected method of electing the President of the United States. At best, it distorts campaign strategy and poorly represents the popular will. At worst, it can create political and constitutional crisis in determining who should be president.” (B. A. Judith, 1996, p. 85)

One clearly understands why, following her loss of the 2016 presidential election, Clinton claimed that the election was “stolen” from her. It was unfair to her, when one considers that because of the way the allocation of electors is framed, under the current system, electors are not allocated on a proportional basis. Rather, they are allocated on a “winner-take-all” basis. This means that regardless of a candidate winning a certain percentage of votes in a given state, it is understood all the electors will be allocated to the candidate who has the most votes.

In this regard, one can understand, once again, Clinton’s frustration claiming that the election was “stolen” from her. Of all the states where electors were not awarded to her, she did win some of the votes. In fact, she won near close to three-million votes more than President Trump. This is another supporting point

---

<sup>6</sup>US. Electoral College, (available at: <https://www.archives.gov/federalregister/electoral-college/2016/election-results.html>). (Accessed 10/28/2017).

why the electoral college, as it now operates, has become an anachronism, irrelevant to 21<sup>st</sup> century American presidential elections:

...the electoral college is an extraordinarily complex system for electing a president, one that has the potential to undo the people's will at many points in the long journey from the selection of electors to counting their votes in Congress. Faithless electors may fail to vote as the people who elected them wish." (C. George, 2004, p. 150)

The loss of the presidency by Gore in 2000, as well as Clinton in 2016, has proven that the people's will has been indeed undermined twice since the start of the 21<sup>st</sup> century.

Today, it is unfortunate that, while a group of powerful men and women called the electoral college can decide who is elected president, the will of the majority of Americans, at the same time, can easily be ignored.

The "winner-take-all" rule associated with the current system has been questioned many times by American politicians from both Parties. As a matter of fact, Jesse Jackson, a member of the Democratic Party, questioned this rule when he ran for the presidency in 1984. Even if his criticism was about the way electoral rules were applied within the Democratic Party, yet the same critique can be applied, by analogy, to the way electors are allocated to candidates during a general election. Jesse Jackson demanded that the rule of proportionality be applied within the Democratic Party. Professor Joseph Peniel evokes Jackson's advocacy against the "winner-take-all" rule in these terms: "Jackson's hopeful and expansive message, brilliant campaign strategies, and tactical victories in the Democratic Party process [...] secured rule changes within the Democratic Party process that included proportional representation." (P. Joseph, 2010, p. 176-177). It is worth noting that the current president, Donald Trump, had himself criticized this system. In fact, before he became President, he criticized this system for being "a disaster for a democracy" (C. William, 1/20/2017). Trump understood then that the current system was not always fair to candidates who lose the presidency, on the one hand; while, on the other hand, the will of the people is not always respected.

Even if some scholars believe that the current system cannot be immediately suppressed, it would be preferable to suppress the "winner-take-all" rule and introduce fairer system of proportionality. Not only would it allow a fair share of electors' allocation, but it would also make it hard for critics of the current system to keep questioning the credibility of presidential elections and their outcomes.

By introducing the proportionality rule, the popular vote issue discussed during the 2000 and 2016 presidential elections could be resolved. Had this issue been resolved following the 2000 presidential election, President Trump would not be criticized for being elected without winning the popular vote.

Unfortunately, because of his loss of the popular vote, along with his own handling of political issues during the presidential campaign, many politicians from

the Democratic Party demanded faithful electors committed to Trump not to vote for him. Rather, they asked those electors to vote for Clinton because she won the popular vote. In addition, ordinary citizens petitioned them as well to vote against Trump. Along with petitions, influential politicians again, from the Democratic Party, filed lawsuits against President-elect Trump to prevent him from being legally recognized as president. These litigations provide more proof indicating that the current system should be reformed.

Central to my argument is the fact that, since Trump got to the presidency, his lack of credibility and legitimacy, resulting from losing the popular vote, has made it hard for him to govern America. As a matter of fact, upon becoming President, Trump has been having a hard time both domestically and internationally just as happened to President Bush.

Domestically, his own divisive rhetoric started before, during, and after the 2016 presidential election has emboldened what Professor Anderson Carole, author of *White Rage* (2016), calls Trump's "silent majority" (C. Anderson, 2016, p. 161). This "silent majority" is made up of right-wingers, and extremist white Americans whose hate for former President Obama, building throughout the eight years of his presidency, has resulted in palpable hatred for immigrants, African-Americans, and Blacks. In addition, Hispanic Americans have been called "rapists" (K. Tal, Accessed 2/1/2018) by President Trump, who has been incapable of articulating a political rhetoric to appease racial-tensions among Americans.

The plight of the working-class Americans, as well as poor Americans of all colors, races, genders, sexual orientations, origins and ethnicities, continue to worsen. The Trump Administration's corporate tax reform (C. Mark, Accessed 1/20/2018) is another setback for working-class Americans. And, like Bush, President Trump has been implementing a "trickle-down" economics theory bound to fail.

Internationally, relations with North Korea have been worsening and a potential war looms for both countries if they keep challenging one another despite the common interests of the international community. President Trump has shown an unprecedented unwillingness to understand other cultures. At the very beginning of his presidency, his Administration unfairly banned immigrants from some Muslim countries from entering America.

Additionally, while the world is changing and cooperation is more needed among nations, President Trump decided to use harsh undiplomatic language by calling African nations and some other developing countries "*shit hole countries*" (B. Laignee, Accessed 1/29/2018). This undiplomatic attitude illustrates the empirical fact that President Trump is an "*amateur*" politician, as stated by Klein Edward, author of *The Amateur: Barack Obama in the White House* (2012). It is no surprise then, that a recent Gallup Poll (R. Julie, Accessed 1/29/2018) has indicated that the image of American leadership has decreased below 30 % since Trump became President. Consequently then, American leadership is negatively

perceived in 134 countries worldwide. When Obama left the presidency, the percentage was at 48%. Coincidentally, under President Bush, the percentage was at 34%, which basically means Trump has been governing America even more poorly than Bush.

It is my assessment that the reason why President Trump - not Obama – is an “*amateur*” politician who does not seem to understand the basic principle of international diplomacy relative to mutual respect among sovereign nations, has everything to do with the fact that he did not receive the will of the majority of Americans anticipating what a Trump presidency would look like. Putting it another way, the majority of Americans voted for Clinton, a more mature and experienced politician, a lawyer who had served as Senator from the state of New York, as well as Secretary of State, and who has acquired governmental experience necessary to allow her to understand the working of international diplomacy. Therefore, had the “majority rule” been respected, and Clinton were president, we would not have the political amateurism displayed by President Trump both domestically and more importantly, internationally.

## **Conclusion**

All the reasons evidenced throughout this analysis have clearly established that winning the presidency without the popular vote is likely to make it hard for whoever is elected to govern America. Both winners of the 2000 and 2016 presidential elections, have, indeed, validated this fact. On the domestic and international fronts, both Presidents Bush and Trump have failed to satisfy the aspirations of the majority of Americans who did not vote in their favor, and precisely because they had anticipated the kind of President each of them would be.

The Bush presidency was characterized, among other crises, by the unprecedented economic crisis which Americans had not witnessed since the Great Depression of 1929. The economic crisis impacted almost all sectors of society. The middle-class, the working-class and poor people of all races and colors were especially hit hard. The “trickle-down economics theory”, which was supposed to generate employment failed the American people. On the international front, Bush launched two wars causing enormous stress and costing economic problems for the American tax-payers. On the political front, Democrats and Republicans were not agreeing on anything. This political climate made things even harder for Bush to govern.

As for the Trump presidency, it has been characterized - in its first year - by the rise of right-wing extremism and racial tensions fueled by the political rhetoric used by Trump before, during, and after the 2016 presidential election. Since he got elected, the plight of poor people, working-class, immigrants and minorities has worsened. The corporate tax plan voted by the Trump Administration in 2017 proved to be worsening the conditions of working-class and poor people.

On the international level, his harsh rhetoric used against immigrants, specifically people of Arab and Muslim origins has exacerbated racial tensions. President Trump has, furthermore, revealed himself to be an “*amateur*” politician incapable of finding common ground on North Korea, opening the door to a looming war. His amateurism has led him to use jarring undiplomatic language toward African nations and other developing countries, ignoring the international principle of mutual respect among sovereign nations in a time when mutual understanding and cooperation are needed.

President Bush and Trump’s lack of credibility and legitimacy, resulting from losing the popular vote, negatively impacted, on the one hand, the way the first-mentioned governed (2001-2009). And, on the other hand, the way the latter has been governing America since 2016. More importantly, I argue that there is a cause-and-effect direct link between losing the popular vote and the way a president without credibility and legitimacy would govern. The evidence presented throughout this analysis leads to the conclusion that the electoral system, at the basis of such poor governance and leadership on the parts of President Bush and Trump, should be reformed. In a nutshell, the popular vote matters.

## **Bibliography**

### **Books**

- Barker Lucius J., , 1988, *Our Time Has Come*, Chicago, University of Illinois Press.
- Clemente Frank & Watkins Frank, 1989, *Keep Hope Alive; Jesse Jackson’s 1988 Presidential Campaign*, New York, South End Press.
- Klein Edward, 2012, *The Amateur: Barack Obama in the White House*, New York, Regnery Publishing Inc.
- Joseph Peniel, 2010, *Dark Days, Bright Nights*, New York, BC Books.
- Judith A. Best, 1996, *The Choice of the People? Debating the Electoral College*, USA, Rowman & Littlefield publishers, Inc.
- George C., 2004, Edward III. *Why the Electoral College is Bad for America*. Rhode Island: Yale University Press.
- Landess Thomas & Quinn Richard, 1985, *Jesse Jackson and the Politics of Race*. Ottawa, Illinois, Jameson Books Inc.
- Morgan Edmund S, 1970, *The Birth of the Republic: 1763-1789*, Chicago, The University of Chicago.
- Mylroie Laurie, 2003, *Bush vs. The Beltway*, New York, Regan Books.
- Olive David, 2008, *An American Story: The Speeches of Barack Obama*, Toronto, ECW Press.
- Olson Ron, 2007, *US History (1492-1865), From the Discovery of America Through the Civil War*, New Jersey, Career Press.
- Onanga Ndjila Blanchard, 2013, *Barack Obama et les organisations de lutte pour les droits civiques : héritages, tensions, adaptations (2004-2010)*, Bordeaux, Université Michel de Montaigne Bordeaux3.
- Owens P. Harry, 1976, *Perspectives and Irony in American Slavery*, Jackson, Mississippi, University Press of Mississippi.

Reeves Keith, 1997, *Voting, Hopes or Fears*, New York, Oxford University Press.

Saye Albert & Allums John, 1986, *Principles of American Government*, New Jersey, Prentice Hall College Div.

Strausser Jeffrey, 2004, *American Government: If you think government studies are dull and boring, open this book – and think again!*, New York, Baron's Educational Series, Inc.

*The Declaration of Independence and the Constitution of the United States of America*. Washington, D.C: Cato Institute, 2013.

### **E-source**

Electoral College, (available at:<http://www.history.com/topics/electoral-college>. (Accessed 1/13/2017).

Julie, Ray. *World's approval of U.S. Leadership drops to new low*, (available at:<http://news.gallup.com/poll/225761/world-approval-leadership-drops-new-low.aspx>.(Accessed 1/29/2018).

Laignee, Barron. 'A New Low.' *The World Is Furious at Trump for His Remark About 'Shithole Countries*, (available at: <http://time.com/5100328/shithole-countries-trump-reactions/>.(Accessed 10/28/2018).

Mark, Cussen. *What Trump's Tax could mean for you*,(available at: <https://www.fool.com/retirement/2017/02/11/what-trumps-tax-plan-could-mean-for-you.aspx>. (Accessed 1/20/2018).

Presidential Approval Ratings -*Bill Clinton*, (available at:<http://news.gallup.com/poll/116584/presidential-approval-ratings-bill-clinton.aspx>. (Accessed 11/19/2017).

Tal, Kopan. *What Donald Trump has said about Mexico and vice versa*, (available at: <https://www.cnn.com/2016/08/31/politics/donald-trump-mexico-statements/index.html>. (Accessed 2/1/2018).

US. Electoral College, (available at:<https://www.archives.gov/federalregister/electoral-college/2016/election-results.html>. (Accessed 10/28/2017).

2000 Presidential Election Results, (available at:<https://www.archives.gov/federal-register/electoral-college/2000/index.html>.(Accessed 10/28/2017).

William, Cummings. *Trump called Electoral College a 'disaster' in 2012 tweet*,(available

at:<https://www.usatoday.com/story/news/politics/onpolitics/2016/11/09/trump-called-electoral-college-disaster-2012-tweet/93575326/>. (Accessed 1/20/2017).

**DU FACTUEL À LA FICTION : JEUX ET ENJEUX DES FIGURATIONS  
DU MAL CHEZ CAMUS**, Hyacinthe Hodé OUNGNON (Université d'Abomey-  
Calavi – Bénin)  
houingnon@yahoo.fr

**Résumé**

À toutes les époques, le problème du Mal n'a cessé d'interpeler la conscience des hommes. Tantôt sous les traits de fléaux qui laissent parfois l'ego humain, tantôt à travers des cataclysmes où les limites de la connaissance se trouvent subitement confortés, parfois généré par l'homme lui-même, le Mal semble consubstantiel à la vie. Ce Mal peut prendre l'hideux visage du terrorisme, ou emprunter l'effroyable chemin de la guerre. Avec Albert Camus, intellectuel polygraphe, la Seconde Guerre Mondiale offre d'aborder ce problème par le truchement d'une double scène générique: le journalisme et la littérature. Au plus fort de ce conflit ayant révélé tout le maléfice dont l'homme est capable, le rédacteur en chef du journal *Combat* s'est employé à immortaliser au quotidien les atrocités. Mais on retrouve ultérieurement chez Camus écrivain la volonté de raconter sous une forme allégorique le second conflit mondial. Sur l'axe du témoignage, l'écrivain-journaliste offre ainsi de mieux appréhender en quoi la fiction supplante le factuel. C'est du moins ce que tente de montrer cette étude qui, tout en insistant sur les procédés de figuration de la guerre, de l'irrationnel chez Camus, souligne au plus près les jeux et enjeux de sa posture auctoriale hybride.

**Mots clés :** Mal, factualité, fiction, posture, Camus.

**FROM FACTUAL TO FICTION: GAMES AND ISSUES OF EVIL  
FIGURATION BY CAMUS**

**Abstract**

At all times the problem of evil has been constantly questioning the conscience of men. Sometimes in the guise of plagues that leave the human ego stammering, sometimes through cataclysm where the limits of knowledge are suddenly confirmed, generated by man himself, the evil seems consubstantial to life. This can take the hideous face of terrorism that crush without mercy or takes the terrible path of war. With Albert Camus, an intellectual polygraph, the Second World War offers to tackle this problem through a double generic scene. At the height of this conflict that has consecrated one of the rarest rages of destruction that our world has known, and revealed all the evil that human intelligence is capable of, the editor-in-chief of the newspaper *Combat* has endeavored to immortalize the world daily atrocities. But we find later in Camus the desire to tell in an allegorical form the Second World War. On the axis of the testimony, the writer-journalist offers a better understanding of how fiction supplants the factual. At least that's what this essay tries to show while emphasizing the figurative process of war, the irrational, the madman at Camus, which emphasizes games and issues of this hybrid auctorial posture.

**Keywords:** Evil, factuality, fiction, position, Camus.

## Introduction

De la Seconde Guerre Mondiale, Camus fut un témoin-acteur privilégié. À *Combat* dont il fut le rédacteur en chef de 1944 à 1947, le journaliste en citoyen, prend opiniâtrement la posture du témoin au quotidien des horreurs de la guerre, des affres du Mal. Mais en sus de la scène générique du périodique, Camus investit également dès 1947, celle de la fiction pour non seulement dire autrement l'expérience collective des années noires, mais aussi rappeler ce que fut le règne de l'absurde. À l'analyse, il affleure qu'avec *L'État de siège* et *La Peste*, le Mal, sous les traits de la peste, est investi comme un objet d'étude. Comment comprendre cette obsession chez Camus à fictionnaliser le vécu collectif de cette peste que fut le second conflit mondial ? Par quels jeux scripturaux l'écrivain transforme-t-il son discours sur ce conflit en un témoignage atemporel ? Et pour quels enjeux ? À examiner ses choix scripturaux ultérieurs, il est loisible d'avancer que Camus journaliste avait conscience de s'adresser à un auditoire circonstanciel puisque les articles, à l'épreuve du temps, sont fatalement périssables. Son recours à la fiction pour raconter l'expérience des années noires peut donc se lire comme une volonté d'atteindre cursivement un auditoire atemporel en lui portant un message de résistance. De fait, autour de la question de la Seconde Guerre Mondiale, on peut déceler un lien ténu entre le journaliste de *Combat* et le témoin en posture littéraire. Au demeurant, il s'agit de montrer, en nous appuyant sur ses articles au journal *Combat*<sup>1</sup> et ses œuvres de fiction dont *La Peste*, *L'État de siège* et *La Chute*<sup>2</sup> que, loin de se borner à une visée testimoniale, Camus, en recourant à la littérature, tente implicitement de proposer une médication contre l'absurde. En nous appuyant sur les outils convergents et complémentaires de la sociocritique et de la pragmatique, nous tenterons d'explorer, au-delà des liens entre journalisme et fiction, comment la littérature peut se révéler une arme utile contre le Mal.

### 1. Camus journaliste : un discours testimonial

Quelle que soit la posture qu'il prend, Camus accorde une place centrale au témoignage. Le témoin, c'est le journaliste, embarqué dans l'histoire en train de se faire. Dans l'avant-propos de *Chroniques algériennes*, recueil d'articles publiés entre 1939 et 1958 sur l'Algérie, le reporter met en relief le témoignage comme une arme contre l'oubli :

Je peux me tromper ou juger mal d'un drame qui me touche de trop près. Mais, au cas où s'évanouiraient les espérances raisonnables qu'on peut aujourd'hui concevoir, devant les événements graves qui surgiraient alors et dont, qu'ils attentent à notre pays ou à l'humanité, nous serons tous responsables solidairement,

---

<sup>1</sup> Albert Camus a été rédacteur en chef de *Combat*, journal de la Résistance de 1944 à 1947. Yves Marc Ajchenbaum présente une éclairante histoire de ce journal. Cf. à ce sujet, Yves Marc Ajchenbaum, *Combat 1947-1974. Une utopie de la Résistance, une aventure de presse*, Paris, Gallimard 2013.

<sup>2</sup> Les deux premières œuvres littéraires furent publiées en 1947 et la troisième en 1956.

chacun de nous doit se porter témoin de ce qu'il a fait et de ce qu'il a dit. Voici mon témoignage... (A. Camus, 1965, p. 901)

Durant la Seconde Guerre mondiale, Camus, en prise sur les événements, s'attache à témoigner. Dès l'automne 1939, le rédacteur en chef du *Soir républicain* parle de l'imminence de ce second conflit mondial. Afin de contribuer contre vents et marées à la construction d'« une vraie paix », et montrer l'inanité de la guerre, il crée la rubrique « Sous les éclairages de la guerre ». Il s'invente divers pseudonymes pour contourner la censure, et attire l'attention de ses concitoyens sur les conséquences néfastes d'un nouveau conflit à l'échelle planétaire. Mais, il se rend à l'évidence : il prêche dans le désert. Résigné, Camus (J. L.-Valensi & A. Abbou, 1978, pp. 630-631) écrit le 17 septembre 1939 dans *Le Soir républicain* : « Beaucoup d'entre nous n'avaient pas compris les hommes de 1914. Nous sommes plus près d'eux maintenant, car nous savons qu'on peut faire une guerre sans y consentir ».

Quand la guerre éclate finalement, le rédacteur en chef de *Combat* adopte la posture de l'historien du quotidien. À l'attention du public, il rapporte les événements de la veille, les éclairant au besoin de ses commentaires et analyses critiques. Mais il s'en tient scrupuleusement aux faits, même s'il se donne la latitude de les commenter au prisme de ses propres convictions. Il respecte ainsi l'une des règles d'or de l'éthique journalistique universellement admise : les faits sont sacrés, mais le commentaire est libre. L'ancrage dans le factuel s'observe lorsque dans le n° 57 de *Combat* encore périodique clandestin, le journaliste-résistant rapporte au moyen d'une hypotypose, comment, pendant trois heures, les Allemands ont fusillé des Français.<sup>3</sup> La clause de l'article s'énonce ainsi qu'il suit :

Voilà l'image qu'il faut garder devant les yeux pour que rien ne soit oublié, celle qu'il faut proposer à tous les Français qui restent encore à l'écart. Car sur ces 86 innocents beaucoup pensaient que, n'ayant rien fait contre la force allemande, il ne leur serait rien fait (J. L.-Valensi, 2002, 131.)

Au-delà de sa fonction testimoniale, le témoignage se double ici d'une charge perlocutoire. Il vise non seulement à dénoncer la guerre, mais surtout, à fouetter l'égo de tous les Français, à susciter chez eux le sentiment d'une sorte de communauté de destin qui les contraindrait à s'engager dans la lutte contre le Mal. Aux mêmes fins, il évoque dans le n° 58 du périodique diffusé en juillet 1944, sous le titre « La grande peur des assassins », les tortures et sévices de toutes sortes

---

<sup>3</sup> Albert Camus écrit : « Quatre-vingt-six hommes comme vous qui lisez ce journal ont passé devant les fusils allemands, 86 hommes qui pourraient remplir trois ou quatre pièces comme celle où vous vous tenez, 86 visages hagards ou farouches, bouleversés par l'horreur ou par la haine [...] Pendant trois heures, minute après minute, sans arrêt, sans une pause, dans un seul village de France, les détonations se sont succédé et les corps se sont tordus par terre. » Cf. Jacqueline Lévi-Valensi, op. cit., pp. 130-131.

infligés aux patriotes par la Milice. Les informations au sujet de l'insurrection, prélude à la Libération de Paris, sont portées à l'attention des lecteurs les 21, 22, 23 et 24 août 1944 dans *Combat*. Les titres des éditoriaux sont en soi un acte d'engagement contre le Mal. On relève respectivement : « Le combat continue », « Le temps de la justice », « Ils ne passeront pas », « Le sang de la liberté ». Le 25 août 1944, Camus (J. L.- Valensi, 2002, p. 151) renseigne sur l'évolution de la révolte contre l'insensé, l'ennemi allemand : « Tandis que les balles de la liberté sifflent encore dans les villes, les canons de la libération franchissent les portes de Paris, au milieu des cris et des fleurs. » De même, l'historien du quotidien ne manque pas d'informer le public sur la continuation de la guerre. « Il faut nous en persuader, la guerre va durer plus que nous ne l'attendions », écrit-il dans *Combat* du 29 septembre 1944, tandis que les contre-offensives allemandes sont évoquées dans celui du 20 décembre 1944.

Deux jours après le largage de la bombe atomique sur Hiroshima, Camus journaliste, tout en portant l'information au public, ne cache pas ses craintes pour l'avenir. Il (J. L.-Valensi, 2002, p. 569) tranche, omniscient : « La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques ».

Mais la fin du second conflit mondial ne met pas un terme au règne du Mal. Car, il s'ouvre encore des perspectives peu rassurantes avec la bipolarisation du monde, l'équilibre de la terreur et la guerre froide. Camus consigne ces faits et ses réflexions dans une série de huit articles intitulée « Ni victimes ni bourreaux », publiée dans *Combat* du 19 au 30 novembre 1946. Il y dénonce avec une rare lucidité pour l'époque, le messianisme, la religion de l'histoire et le triomphe des idéologies qui sacrifient l'homme sur l'autel du progrès.

## **2. Figurations de la Seconde Guerre Mondiale : les jeux de la fiction**

La transposition du second conflit mondial s'observe entre autres dans *La Peste* et *La Chute*.

### **2.1. De la Peste à la Chute**

En sus de la scène du périodique, Camus s'est également servi de la fiction pour témoigner de la Seconde Guerre Mondiale. À cet effet, il recourt à l'affabulation romanesque, crée une histoire en s'enracinant dans la réalité historique. On s'en convainc à la lecture de *La Peste*, de *L'État de siège* ou de *La Chute*, où le journaliste entre cette fois-ci dans la peau de l'artiste, du créateur de mythe. Dans *La Chute*, le Mal est décrypté via une évocation d'un personnage homodiégétique : Jean-Baptiste Clamence. Le personnage s'attarde avec ironie sur le pathétique scandale du second conflit mondial : les camps de concentration, les horreurs et barbaries de toutes sortes. Par la voix de Clamence, le romancier présente le pangermanisme hitlérien comme le Mal, le symbole d'une

déshumanisation opérée à froid par l'intelligence. Devant cet holocauste, le narrateur, ironiquement, s'indigne à raison : « Quel lessivage ! [...] c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience ! [...] Ici, elle a fait merveille, sans contredit, et j'habite sur les lieux d'un des plus grands crimes de l'histoire. » (A. Camus, 1962, p. 1479)

Le procédé de figuration est beaucoup plus subtil lorsqu'on en vient à *L'État de siège*. Ici, le dramaturge recourt à l'allégorie. Il personnifie le fléau. Après avoir rappelé ses prouesses néfastes sur tous les continents, la peste conclut son harangue en ces termes :

Un mort, si vous voulez mon opinion, c'est rafraîchissant, mais ça pas de rendement. Pour finir, ça ne vaut pas un esclave. L'idéal c'est d'obtenir une majorité d'esclaves à l'aide d'une minorité de morts bien choisis. Aujourd'hui, la technique est au point. Voilà pourquoi, après avoir tué ou avili la quantité d'hommes qu'il fallait, nous mettrons des peuples entiers à genoux. Aucune beauté, aucune grandeur ne nous résistera. Nous triompherons de tout (A. Camus, 1962, pp. 295-296).

À s'en tenir aux données historiques de la période, il est difficile ne pas entrevoir à travers ces propos, la stratégie d'anéantissement psychologique mise au point par les Allemands durant l'Occupation. En ce qui concerne *La Peste*, le romancier recourt toujours à une allégorie, donc à un symbole pour représenter l'insensé, la guerre et ses ravages. Ce passage du *Mythe de Sisyphe* éclaire sur ce que Camus (1942, p. 171) lui-même dit du symbole : « Un symbole dépasse toujours celui qui en use, et lui fait dire en réalité plus qu'il n'a conscience d'exprimer. » En fait, on constate au sujet de la guerre 1939-1945 un parallélisme entre factuel et fiction, réalité historique consignée au jour le jour par l'historien du présent, et l'affabulation romanesque orchestrée par l'écrivain, créateur de mythe. Il n'est que de se reporter à *Combat* et à *La Peste* pour conforter nos propos.

## 2.2. Du factuel à la fiction : du même au même

En nous appuyant sur les scènes génériques du périodique et de la fiction, on est fondé d'inférer que les mêmes motifs s'y recourent. Meurtre, séparation, terreur, douleur reviennent autant dans les articles du journaliste de *Combat* que dans son œuvre fictionnelle, *La Peste*. La séparation qui y figure comme un des thèmes majeurs, se trouve être la préoccupation du journaliste dans un article paru à *Combat* le 22 décembre 1944 et intitulé la « Semaine de l'absent ». Face au règne de la peur due à la réalité de l'arme atomique, aux angoisses que suscitent alors la guerre froide et aux effrayantes conséquences pouvant découler d'un autre conflit à l'échelle mondiale, l'éditorialiste (J. Lévi-Valensi, 2002, p. 612) affirme le 19 novembre 1946 : « Pour sortir de cette terreur, il faudrait pouvoir réfléchir et agir suivant sa réflexion [...] il leur faut donc d'abord se mettre en règle avec la peur. » Le journaliste semble avoir transmis cette réflexion à Rieux. En effet, le narrateur homodiégétique (A. Camus, 1947, p.84) de *La Peste* confie : « Quand l'abstraction se met à vous tuer, il faut bien s'occuper de l'abstraction. Pour lutter contre

l'abstraction, il faut un peu lui ressembler. » C'est encore le même personnage (A. Camus, 1947, p.228) qui, pour justifier son engagement face au fléau affirme : « Il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté. C'est une idée qui peut faire rire, mais la seule façon de lutter contre la peste, c'est l'honnêteté. » On retrouve sans peine dans cette citation, le propos du journaliste (J. Lévi-Valensi, 2002, p. 311) qui en novembre 1944 avait écrit dans *Combat* : « Il n'y a plus qu'une chose à tenter, qui est la voie moyenne et simple d'une honnêteté sans illusions, de la sage loyauté, et l'obstination à renforcer seulement la dignité humaine. »

De même, *La Peste* offre une peinture psychologique de personnages aux prises avec le Mal, et qui prennent des résolutions au regard de leurs diverses expériences. Tarrou par exemple, après avoir relaté à Rieux comment il en est arrivé à perdre la paix, lui confie avec opiniâtreté : « Nous aussi, nous prononçons, à l'occasion, des condamnations. Mais on me disait que ces quelques morts étaient nécessaires pour amener un monde où l'on ne tuerait plus personne. Mais je me disais alors que, si l'on cédait une fois, il n'y avait pas de raison de s'arrêter. » (A. Camus, 1947, p. 228). On croirait entendre la voix de Camus, (J. Lévi-Valensi, 2002, p. 641) écrivant après l'expérience de la résistance, l'échec de l'Épuration, et les tentations de la pensée progressiste par ces temps de communisme triomphant, ce qui suit : « Pour ma part, je crois être à peu près sûr d'avoir choisi. Et, ayant choisi, il m'a semblé que je devais parler, dire que je ne serais plus jamais de ceux, quels qu'ils soient, qui s'accommodent du meurtre, et en tirer les conséquences qui conviennent ».

À y regarder de près, on est fondé à affirmer que *La Peste* est un symbole, une figuration du second conflit mondial par l'artifice d'une allégorie. Et puisqu'il s'agit d'une représentation, on peut alors s'autoriser plusieurs rapprochements. Le postulat de l'« œuvre ouverte » énoncé par Umberto Eco nous conforte dans cette perspective.<sup>4</sup> La peste c'est donc à la fois : le Mal, la Seconde Guerre Mondiale, ses monceaux de cadavres et ses mares de sang, l'Occupation allemande, les fours crématoires, les camps de concentrations, le triomphe des idéologies meurtrières, le sacrifice de l'Homme à l'Histoire divinisée, prise comme une fin. *La Peste*, c'est la transposition par la fiction d'un mal, vécu par l'humanité toute entière, selon le bon vouloir de l'écrivain, de l'artiste. D'ailleurs, on peut voir par exemple dans le roman que, pris au dépourvu par l'épidémie, les services officiels sont défaillants, clin d'œil aux failles de l'administration sous Vichy. Effectivement, de nombreuses

---

<sup>4</sup> Umberto Eco écrit précisément : « Une forme est esthétiquement valable justement dans la mesure où elle peut être envisagée et comprise selon des perspectives multiples, où elle manifeste une grande variété d'aspects et de résonances sans jamais cesser d'être elle-même. En ce premier sens, toute œuvre d'art, alors même qu'elle est forme achevée et « close » dans sa perfection d'organisme exactement calibré, est « ouverte » au moins en ce qu'elle peut être interprétée de différentes façons sans que son irréductible singularité en soit altérée. Jouir d'une œuvre d'art revient à en donner une interprétation, une exécution, à la faire revivre dans une perspective originale » Cf. *La Poétique de l'œuvre ouverte*, Seuil, 1965, pp. 15-40.

séquences évoquent sans équivoque pour le lecteur de 1947, la période de l'Occupation marquée par ces quelques faits : échanges épistolaires impossible en direction de la zone libre, instauration du couvre feu, tentatives d'évasion, rationnement des denrées, longues queues devant les boutiques d'alimentation. Ces propos de Camus, extrait d'une lettre adressée le 11 janvier 1955 à Roland Barthes, autorisent bien à considérer *La Peste* comme une figuration romancée de la Seconde Guerre Mondiale:

*La Peste*, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu, et dans tous les pays d'Europe. *La Peste*, dans un sens, est plus qu'une chronique de la résistance. Mais assurément, elle n'est pas moins. (A. Camus, 1962, p. 1965).

Ainsi, même si en analysant les voix narratives du roman Jean-Yves Guérin souligne que le contrat de témoignage revendique une véridiction limitée, on peut, à raison, inférer que le recours à l'art peut permettre d'accéder à la réalité passée, voire à la vérité historique sous une forme allégorique. Au regard de ce qui précède, on convient que l'auteur de *La Peste* reprend à son compte les interrogations de l'historien du quotidien, et leur donne plus de profondeur. L'écrivain-journaliste se révèle effectivement dans toute son hybridité. Mais qu'est-ce qui motive cette posture ambivalente du prix Nobel de littérature ? Pour quels enjeux, l'intellectuel polygraphe fait-il le choix, après l'expérience du périodique, d'investir la littérature pour dire le Mal ?

### **3. La littérature contre le Mal : l'ancrage atemporel**

Avant d'approfondir cet aspect, il nous paraît utile de remettre en perspective quelques présupposés théoriques.

#### **3.1. De l'œuvre et du discours**

À la suite de Dominique Maingueneau qui renonce au fantasme de l'œuvre en soi, nous considérons l'œuvre littéraire non plus sous l'angle de l'anthropomorphisme étroit, mais comme un discours. Cela tient en ce que, à l'instar de n'importe quel type de parole, le discours littéraire est en prise dans une interactivité constitutive. Il est échange explicite ou implicite avec des récepteurs virtuels ou réels. Il est donc orienté, parce que conçu en fonction d'une visée du locuteur : le discours se construit en fonction d'une fin, il est censé aller quelque part.<sup>5</sup>

D'autre part, en nous référant à Alain Rabatel (2004), nous postulons qu'on peut argumenter au moyen du récit, de la description ou du dialogue. Car, à n'en point douter, les séquences descriptives, au-delà de leur fonction de saturation qui

---

<sup>5</sup> Sur ces notions voir Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004. pp. 10-51.

produisent en même temps l'impression d'objectivité, et les séquences dialogiques en sus de leur ancrage diégétique, peuvent être intrinsèquement chargées d'une visée argumentative. Tout peut donc être argument, et dans une perspective pragmatique, des passerelles sont à même d'être posées entre narration et argumentation. Une analyse de la fonction persuasive de l'*ethos*<sup>6</sup> conduit d'ailleurs l'auteur (A. Rabatel, 2004, p. 83) de *Argumenter en racontant*, à déduire que « tout est susceptible d'être interprété comme argument, y compris des données qui, originellement, n'en avaient pas le statut ni la fonction. »

Le discours, même littéraire, est alors une forme d'action, puisque, comme le souligne à raison John Austin, toute énonciation est en soi un acte illocutoire.<sup>7</sup> À l'aune de ce postulat, on appréhende mieux les enjeux de la mise en récit par Camus, de la Seconde Guerre Mondiale au moyen du roman ou du théâtre.

En premier lieu, par le choix de l'affabulation, Camus vise à conférer à la littérature une fonction testimoniale pérenne, pouvoir que n'a pas le témoignage factuel par le périodique. La preuve en est qu'entre ceux qui n'ont pas vécu cette guerre, et ceux qui en ont été les acteurs, les articles de Camus ne peuvent avoir la même résonance, ni produire des effets identiques. Le lecteur des années 1950 est à même d'accéder aux couches de sens qui stratifient ces éditoriaux, possibilité qui est moins évidente par exemple pour un lecteur des années 2000. Car, pour ce dernier, le contexte socio-historique de ce conflit mondial n'a certainement plus la même prégnance. C'est en cela que la fiction supplée aux limites du témoignage par toute autre voie, et cristallise durablement la question du Mal. Elle rend le témoignage fictionnel atemporel. De façon concrète, *La Peste*, *L'État de siège* et *La Chute*, en tant qu'œuvres de fiction, immortalisent pour la postérité ce « Grand Mal » que fut la Seconde Guerre Mondiale. Illustrations de ce que peut engendrer de pire l'esprit, et de monstrueux la volonté de puissance de l'homme, chacune de ces œuvres de fiction parle au lecteur de 1950, d'aujourd'hui, et sans doute, ne laissera pas indifférent le lecteur des siècles à venir.

En second lieu, le recours à la littérature pour représenter l'absurde, pour immortaliser le Mal est chez Camus un acte perlocutoire, c'est-à-dire, un acte qui vise à produire des effets sur les sentiments, les pensées, l'attitude des lecteurs. Par cette littérature sur le Mal, l'écrivain s'adresse de manière implicite à tous ceux qui ne peuvent rester insensibles face aux malheurs de l'Homme, à la déraison collective. Son discours prend d'ailleurs une tonalité performative, dans la mesure où de droit, il semble parler au nom de tiers, se posant en porte-parole d'un groupe auquel il s'identifie : le camp des partisans du bonheur humain. En se présentant

---

<sup>6</sup> « L'*ethos* renvoie depuis Aristote aux traits de caractère que le locuteur manifeste dans son discours. Il s'agit donc de manières d'être, de dire construisant une image positive de la personne et rejaillissant sur la validité des arguments ou des valeurs du locuteur. » Cf. Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004 p. 82.

<sup>7</sup> Voir sur cette conception pragmatique de l'énonciation J. Austin, *Quand dire c'est faire*, Seuil, 1991. pp.101-118.

comme leur porte-parole, il oriente implicitement leurs réactions dans un sens, au cas où surviendrait un événement quelconque, préjudiciable à l'épanouissement collectif. Cette visée perlocutoire de son acte fictionnel, l'auteur nous le confie à travers ces propos, où il tente de dévoiler une des significations de *La Peste* :

Ce que ces combattants, dont j'ai traduit un peu de l'expérience, ont fait, ils l'ont fait justement contre des hommes [...] Ils le feront sans doute, devant toute terreur et quel que soit son visage, car la terreur en a plusieurs, ce qui justifie encore que je n'en aie nommé précisément aucun, pour pouvoir mieux les frapper tous. Sans doute est-ce là ce qu'on me reproche, que *La Peste* puisse servir à toutes les résistances et contre toutes les tyrannies. (A. Camus, 1962, p. 1966).

À s'en tenir au quotidien de ces dernières années, l'actualité de cette figuration de la terreur semble indéniable. La terreur aujourd'hui, ce sont les nouveaux virus mutants, responsables de « nouvelles maladies », à considérer comme autant de « pestes » mobilisant bien souvent des hommes qui, loin de vouloir être des saints, s'efforcent d'être des médecins.

L'urgence aujourd'hui, c'est surtout de résister face aux terrorismes, portés dorénavant par de multiples visages : l'État, l'individu, la religion, et qui installent aujourd'hui dans les cœurs une peur irrépressible. Si bien que cette analyse de Camus dans *Combat* en date du 19 novembre 1946, pourrait bien convenir à notre époque :

Notre XX<sup>e</sup> siècle est le siècle de la peur. Ce qui frappe le plus, en effet, dans le monde où nous vivons, c'est d'abord, et en général, que la plupart des hommes (sauf les croyants de toutes espèces) sont privés d'avenir. Il n'y a pas de vie valable sans projection sur l'avenir, sans promesse de murissement et de progrès. Vivre contre un mur, c'est la vie des chiens. Eh bien, les hommes de ma génération et de celle qui entre aujourd'hui dans les ateliers et les facultés ont vécu et vivent de plus en plus comme des chiens. [...] parce que le monde nous paraît mené par des forces aveugles et sourdes qui n'entendent pas les cris d'avertissement, ni les conseils, ni les supplications. (J. Lévi-Valensi, 2002, p. 609).

### **3.2. La littérature : un acte de langage**

Assurément, le journaliste qui tente d'intervenir dans l'espace public au moyen de ses écrits injonctifs, prolonge via la littérature, cette volonté par-delà le temps circonstancié des années noires. De ce fait, face au problème du Mal, la littérature se voit assignée d'autres fonctions : elle modifie significativement les perspectives de l'auditoire, de la cible visée. Car, de temporel, l'auditoire devient atemporel, universel, lorsque Camus emprunte la voie de la littérature. De façon concrète, pris sur l'axe de la diachronie, le discours fictionnel sur la Seconde Guerre Mondiale a toutes les chances de continuer à interpeler tout lecteur par-delà le temps et l'espace. En effet, le lecteur d'aujourd'hui est à même de se sentir concerné par l'histoire de la peste, les tourments de Tarrou, l'agonie du fils Othon, la peine de Grand, la souffrance des pestiférés mis en quarantaine, le chagrin qui

malgré tout tenaille Rieux. La Seconde Guerre Mondiale romancée lui offre un univers qui ne lui est pas étranger, où il peut donc retrouver des motifs qui sont les siens, les luttes qui lui sont quotidiennes, familières, par temps de catastrophe.

Ainsi, la fiction sur le Mal se tient plus près de la conscience du lecteur que ne le ferait un article de presse, produit dans un cadre temporel qui n'est pas forcément le sien. En cela, la littérature apparaît comme un rempart contre l'oubli. Jeanyves Guérin (2013, p. 174) souligne à raison qu'« en se faisant écrivain ou écrivain, le médecin veut être l'homme mémoire de la peste, c'est-à-dire à la fois de l'Occupation et de la Résistance ».

En romançant le Grand Mal que fut le second conflit mondial, Camus (1962, p. 1071) accomplit lui-même l'une des missions qu'il assigne à l'artiste : « l'art est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. » Mission qu'il précise dans son discours prononcé à Stockholm, à la réception du prix Nobel à lui décerné pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes. Le témoignage par la fiction vise ainsi à immortaliser le factuel, tout en le maintenant vivace dans les esprits par une sollicitation constante de l'une des facultés essentielles au bonheur humain : l'imagination. La littérature apparaît du coup comme un rempart contre ce temps qui fait s'éliminer dans la mémoire les souvenirs de nos démissions individuelles et collectives au carrefour de l'Histoire.

La force du témoignage par la littérature réside dans son atemporalité. Cela, Camus l'a bien compris dans la mesure où, ainsi qu'il le confie à Roland Barthes, son souhait est que *La Peste* puisse servir à toutes les résistances contre toutes les tyrannies. Mieux, la chronique de la peste ne pouvait être que le témoignage de « ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes » (A. Camus, 1962, p. 1966).

Enfin, par la littérature, l'écrivain met en évidence la responsabilité de l'homme dans les malheurs du monde. Mieux, en romançant le Mal, il se confère un rôle de sentinelle, de veilleur précieux, disposant par la magie de la fiction, du pouvoir d'interpeler constamment un auditoire atemporel. A la clause de sa chronique, Camus fait dire au personnage omniscient :

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. (A. Camus, 1947, 228).

Aujourd'hui, quel lecteur ces paroles laisseraient-elles indifférent face aux extrémismes de tous genres, aux tendances meurtrières, aux gestes désespérés d'« illuminés » qui laissent derrière eux mort, émoi, douleur et souffrance ? En réalité, chez Camus, le témoignage par la fiction se charge manifestement d'une visée perlocutoire prégnante. En fait, au moyen de la fiction, l'artiste convie tout lecteur à la méditation, à la réflexion, en conférant à l'écrivain la lourde mission d'être la voix qui parle à la conscience des hommes. Commentant *La Peste*, Jacqueline Lévi-Valensi conclut son étude en ces termes :

*La Peste* est à la fois un témoignage sur l'Histoire, enraciné dans une époque précise, qui n'est pas si lointaine, et dans laquelle nous vivons encore, une fable du temps présent, et, étrangement atemporelle, une fable sur le Temps ; un plaidoyer en faveur de l'innocence humaine, qui convoque la réflexion morale, l'analyse des comportements, la splendeur des images pour dire le combat inégal de l'homme face au mal, au malheur, à la souffrance, à la mort[...] un mythe sur les pouvoirs et l'impuissance de l'homme. (J. Lévi-Valensi, 2006, p. 140).

La clause de *La Peste* nous force à aller au-delà de cette observation. En réalité, à travers elle, l'écrivain désigne, refuse, ordonne, insinue, persuade mais surtout interpelle. C'est en cela que cette clause fonctionne comme une mise en garde contre les pulsions meurtrières sommeillant en tout Homme, qui peuvent triompher à tout moment, et conduire l'humanité aux tragédies les plus effroyables. Cette littérature sur le Mal nous apprend que, plus que les cataclysmes, les humeurs de la nature, les coups fourrés de la providence, les revers de la science ou de la technique, l'Homme reste la première vraie menace pour l'Homme, le premier grand ennemi de la vie. Mais elle nous apprend également que face au Mal, l'Homme reste encore l'ultime recours. Il peut s'agir du journaliste qui doit avoir pour boussole la vérité. Dans son éditorial en date du 1<sup>er</sup> septembre 1944, Camus (J. Lévi-Valensi, 2002, p. 165) à travers cette interrogation-réponse le laisse transparaître : « Qu'est-ce qu'un journaliste ? C'est un homme qui se charge chaque jour de renseigner le public sur les événements de la veille. En somme, un historien au jour le jour- et son premier souci doit être de vérité ». Mais Camus semble accorder au témoignage par le livre une fonction cruciale ainsi qu'on le relève dans sa préface à *Laissez passer mon peuple* de Jacques Méry (1949):

De temps en temps [...] un journaliste honore ce métier déshonoré et il refuse les coupures. Il lui reste alors à témoigner comme il peut, par le livre par exemple, quand il se trouve un éditeur dont la sensibilité est moins ombrageuse. C'est ainsi qu'on finit par gêner tout le monde et qu'on empêche de danser en rond. C'est ainsi qu'on réveille ceux qui voulaient à toute force dormir. Mais il le faut bien. Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime si ce n'est l'obstination du témoignage ? (A. Camus, 1962, P. 719)

On le voit bien, contre le Mal, en dépit des embûches, la posture testimoniale semble une des voies que recommande implicitement l'écrivain-journaliste.

## Conclusion

Cette étude a permis de souligner chez l'éditorialiste de *Combat*, un fort ancrage dans le témoignage circonstancié de la Seconde Guerre Mondiale. En passant du périodique à la fiction littéraire, Camus romance ce témoignage et doit, par conséquent, transcender les éléments factuels en se servant d'une allégorie. On s'aperçoit que contrairement à la scène journalistique où le message se donne au premier degré, le récit fictif appelle un décodage spécifique pour en construire le sens. De même, de circonstancié avec le périodique, l'auditoire devient atemporel via la fiction. Ainsi, il se dégage qu'au-delà de leur fonction mémorielle et illocutoire, *La Peste*, *L'État de siège* et *La Chute* se doublent aussi d'une ambition psychologique forte. En analysant les choix scripturaux de Camus, intellectuel polygraphe sur le problème de la guerre et sous un double prisme, le journalisme et la littérature, on en vient à déduire que la fiction pourrait s'avérer une médication contre le Mal. On comprend également pourquoi l'éditorialiste de *Combat* privilégie ultérieurement l'affabulation. Face au problème de l'absurde, de la guerre, du Mal, la littérature reste une voix atemporelle. Somme toute, en sus d'interpeller la conscience des Hommes, elle rend justice aux peuples qui ont vécu ou vivent actuellement le martyre, puisqu'elle permet de laisser du moins un souvenir du mal et de la violence qui leur ont été faits.

## Bibliographie

- AJCHENBAUM Yves Marc, 2013, *Combat 1947-1974. Une utopie de la Résistance, une aventure de presse*, Paris, Gallimard.
- ARON Raymond, 2005, *Le Spectateur engagé*, Le Livre de Poche.
- ARON Raymond, 1987, *Démocratie et totalitarisme*, Folio.
- BOUCHARENC Myriam, 2004, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- BOUCHARENC Myriam (dir), 2011, « Croisées de la fiction. Journalisme et littérature » in *Interférences littéraires* n° 7.
- CAMUS Albert, *Essais*, (La Pléiade) Paris, Editions Gallimard, 1965.
- CAMUS Albert, 1962, *Théâtre, récits, nouvelles*, (La Pléiade), Paris, Editions Gallimard.
- DURAND Yves, 2011, *La France dans la Deuxième Guerre mondiale: 1939-1945*, 4e édition, Paris, Armand Colin.
- GAILLARD Pol, 1983, *Liberté et valeurs morales*, Paris, Hatier.
- GREGOIRE François, 1962, *Les grands problèmes métaphysiques*, Puf.
- GUERIN Jean-Yves, 2013, *Albert Camus : littérature et politique*, Paris, H. Champion.
- GUERIN Jean-Yves, 1993, *Albert Camus : portrait de l'artiste en citoyen*, Paris, F. Bourin.

- HANNAH Arendt, 1972, *Le système totalitaire - les origines de totalitarisme*, Seuil, Paris, Arendt Hannah.
- HOLMES Richard, GRANT Reg, BASTABLE Jonathan *et al.*, 2010, *La seconde guerre mondiale : De la montée du nazisme à la victoire des alliées*, Paris, Flammarion.
- LEVI-VALENSI Jacqueline, 2006, *Albert Camus ou la naissance d'un romancier, 1930-1942*, Paris, Gallimard.
- LEVI-VALENSI Jacqueline, ABBOU André, 1978, *Cahiers Albert Camus3, Fragments d'un combat*, Gallimard.
- LEVI-VALENSI Jacqueline, 2002, *Camus à Combat*, Gallimard.
- LEVI-VALENSI, Jacqueline (DIR.), 1992, *Camus et le théâtre*, Paris, IMEC.
- MONNERET Jean, 2013, *Camus et le terrorisme : essai*, Paris, Michalon.
- MOREAU Jean-Luc, 2009, *Camus l'intouchable : polémiques et complicités*, Paris, Ed. Ecritures.
- MORISI Ève (éd.), 2014, *Camus et l'éthique*, Paris, Classiques Garnier.
- MAINGUENEAU Dominique, 2004, *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique, 1997, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Dunod.
- PONTY Maurice Merleau, 1980, *Humanisme et terreur*, Paris, Gallimard.
- RABATEL Alain, 2004, *Argumenter en racontant : (re)lire et (ré)écrire les textes littéraires*, Bruxelles, De Boeck.
- RIOUX Jean-Pierre, 1983, *Nouvelle Histoire de la France contemporaine, tome 16 : La France de la quatrième République, l'expansion et l'impuissance, 1952-1958*, Seuil.
- RIOUX Jean-Pierre, 1980, *Nouvelle Histoire de la France contemporaine, tome 15 : La quatrième République, 1944-1952*, Seuil.

**BEYOND THE COLOR LINE : RE-ASSESSING THE CONCEPT OF  
BLACKNESS IN TONI MORRISON'S GOD HELP THE CHILD, Ange Gaël  
PAMBO PAMBO N'DIAYE (Université Omar Bongo – Bongo)  
ivunda@yahoo.com**

**Abstract**

This paper aims at understanding from a literary standpoint the mechanism at work in the assessment of a trope. Blackness, beyond the color line, is a metaphoric construct that describes a given mode of perception and a code of representation on race matters. It takes as well into account both spatiality and temporality that are inscribed in the dynamics of movement. The produced imagery is a set of diachronic terms ranging from Negro, Black, African, Black American, Afro-American, African (-) American. These terminologies – figuratively turned in color lines characterize Blacks in the United States. Like for Colored people in general, the color line is a demarcation line from the majority that sets different races in an intersubjective relationship. It is interesting then to re-appraise the notion of Blackness that participates in the making of the trope, with the view to determine whether this concept is inherent to the color of the skin. And if not, to show the incidence that it has in Toni Morrison's latest novel *God Help the Child*.

**Keywords:** Blackness, (Post-) racial era, Africanness, (In) visibility, Slavery, mulatto.

**AU-DELÀ LA LIGNE DE LA COULEUR: RÉ-ÉVALUATION DU  
CONCEPT DE NOIRCEUR DANS *GOD HELP THE CHILD* DE TONI  
MORRISON**

**Résumé**

Cette réflexion a pour but de comprendre le traitement littéraire et les mécanismes d'élaboration d'un trope. Ne désignant pas que la couleur, la noirceur est aussi une construction métaphorique qui conduit à apprécier les modes de perception et les codes de représentation d'une communauté raciale précise. Elle s'inscrit dans une dynamique à la fois spatiale et temporaire – mouvements conduisant à la production d'un imaginaire diachronique. Nègre, Noir, Africain, Noir américain, Afro-Américain et Africain (-) Américain sont autant de terminologies figurales pour marquer la ligne de démarcation, qui caractérisent le sujet noir des États-Unis. Autant pour les hommes de couleur de façon générale, la couleur de la peau est un critère d'identification raciale qui les dissocie de la Majorité blanche, en les cantonnant paradoxalement dans des relations intersubjectives. Il est ainsi intéressant de réévaluer la notion de noirceur en tant que trope, dans l'objectif de relever le détachement sémantique et de montrer son incidence dans l'économie du tout dernier roman de Toni Morrison intitulé *God Help the Child*.

**Mots clés:** la noirceur, l'ère (post-)raciale, africanité, (In) visibilité, esclavage, métisse.

## **Introduction**

In the analytical and theoretical framework defined by Henry Louis Gates, Jr., in two of his major books *The Signifying Monkey: A Theory of African-American Literary Criticism* and *Figures in Black: Words, Signs, and the 'Racial' Self*, this article proposes a semiotic reading of the notion of Blackness in Toni Morrison's latest novel *God Help the Child*. It reveals the complexity of this notion in a diachronic and synchronic rendering. The synchronic assessment of the term shows, on the one hand, racial considerations where the perception of the Black subject is determined by interracial dynamics. The racial era is then marked by the difference. On the other hand, the diachronic analysis establishes a distance whereby the Black subject acquires his/her full expressivity, as a sign of self-assertion.

### **1. The Black Subject in the Racial Era**

The novel *God Help the Child* deals with the representation of the Black subject in the Racial era. The awareness of the color line is primarily determined by Blackness or the reference to the black skin color. This perception centered on the skin color is at the origin of the rejection of the other. (C. Lévi-Strauss, 1987, p. 9-10) .The other being defined by his/her distinctive physiological features apart from the skin color, lips, eyes, hair, and nose are other criteria taken into account to distinguish one race from another. The Racial era driven by Darwin evolutionist theory has indeed greatly influenced inter-racial behaviors.

Racism and sexism help fathom out the ideological implications of the concept of Blackness. The Racial era is out of context, since racial issues are today as evoked and vivid as they were sixty years back at the time of the Civil Rights movement, with regard to the headlines of columns in U.S. media. The Racial era is not manifestly over, as Toni Morrison tends to prove it in her latest novel, where "skin privileges" (*God Help the Child*, p. 43) determine characters' actions and motivations all through the story, a parallel with the American society today.

The author's concern is expressed through the recurrence of racial issues in her writings. They haunt her novels, giving the feeling of an unfinished work. From a thematic standpoint, the author's novels are inscribed in circularity. No evolution, but maturation is targeted with the insistence of themes such as alienation in *The Bluest Eye*, sexism in *Sula*, the quest of identity in *Song of Solomon*, trauma and the reconstruction of memory in *Beloved*, and so and so forth. This set of topics discloses Morrison's attempt at understanding and curing the plagues of the American society.

Toni Morrison re-opens in her latest novel *God Help the Child* the debate on Blackness as a pathway to apprehend race matters. The patent example of racist

deeds comes in the description of the narrator meeting her White friend's parents, as it is illustrated in: "I remember one date in particular, a medical student who persuaded me to join him on a visit to his parents' house up north. As soon as he introduced me it was clear I was there to terrorize his family, a means of threat to this nice old white couple" (*God Help the Child*, p. 36). The language which bears the racial prejudice used in *God Help the Child* by the narrator naturally exposes an ambient racism, justified by the difference of skin color, being born Black. Racism comes out in the articulation of the absence of causality in this passage to mean non-acceptance and rejection. The narrator is right away excluded because of her difference, her Blackness precisely.

The color line articulation is ignored or sided out as a major theme in Post-modern African American literature. This is to compare with the literary production of the Harlem Renaissance, with Ralph Ellison's novel *Invisible Man* and Zora Neale Hurston's short story "How It Feels to be Colored Me" just to cite a few, which explore in depth the question of skin color in a discriminatory and segregationist America. *God Help the Child* shows the complexity of Blackness, as a polysemic concept. Blackness ceases to be a reference to the skin color. It gives way to other signifiers.

The semantics of the novel uses polysemy as a means to spawn literary imagination. In the Racial era, Blackness denies humanity to the Black subject. It is perceived as a wrong or something "witchy" (*God Help the Child*, p. 6) to get rid of, as it clearly appears on public signs saying: "Kill the freaks and No mercy for devils." (*God Help the Child*, p. 42). They give the representation of the Black subject in the society, just as to deepen the idea of negativity and demonization of the Black subject.

Even the description of a newborn betrays this negativity in the discourse of a mother horrified by the skin color of her baby girl. It shows how the ideology of racism affects and imprisons individuals. It leads to the rejection not only of the other, but also the self. It reads: "an hour after they pulled her out from my legs to realize something was wrong. Really wrong. She was so black she scared me" (*God Help the Child*, p. 3). Negation is assimilated to Blackness. The black skin color is natural, pigmentation results from melanin. But the mode of perception inscribed reveals the aversion to be born black as a curse. (W. D. Jordan, 1969, p. 41). A parallel is drawn to mean the burden or the sins, Jesus Christ carrying his cross, when Lula Mae talking about her daughter contends that: "Her color is a cross she will always carry" (*God Help the Child*, p. 7). Toni Morrison's text here evokes racial prejudice as it conditions and limits the subject.

As a criterion of racial difference, the color line in the African American community presents different degrees of Blackness. The "light-skinned" are given more consideration, as they can pass for white. The novel evokes the "mulatto types" – ranked as Black from the knowledge of ancestry and the presence of a few distinctive traits unveiling their Blackness. The other category is considered as

White having no awareness of their Blackness. For the latter, their assimilation favors their integration, and above all their [self-]acceptance due to an unawareness of their alienation.

In such a society where segregation is based on the difference of skin color, dark people are more discriminated against, as it is the case of one of the characters whose name is Tar. Quite evocative, tar is a black substance, a color that is a significant ingredient in the study of characterization. Like others characters, Taras well endures a double negation. Its expression outside the community is a racist deed, a “wrong” as stated in the passage above. Rejection and negation are also experienced within the African American community. The insistence of “Really wrong” indicates the interiorization of this negation. It comes as a core ingredient in Morrison's writing in the text studied. As compared to her earlier novels, Blackness emphasizes the complexity of her characters in *God Help the Child*.

The use of such terms “Midnight black” and “Sudanese black” to mean it is not linked to the recollection of the African origins. That which may generate in the logic of cultural reconstruction pride as in the slogan “To be black and proud.” In this very context, these are derogatory terms, since the society as a whole negates the pure expression of Blackness, as to be terrified by it. It is why it reads: “she scared me.” The mother's reaction at the perception of her baby girl informs about her own alienation. In the economy of the text, the color line participates both to the aesthetics of the Black subject and his/her identity in the racial era.

The poetics of the text produces a discourse in which the subject gets to the perception of his/her identity and social status. But it stands also as a canvass through which the subject gets to the knowledge of his/his history, culture, and tradition. So the term “black color” is loaded with meaning. It is polysemic, and it gives to the author's writing its depth, the complexity of each character. The very concept of Blackness should be apprehended in a plurality.

The dynamics of the author's writing leads to a heterogeneous narrative. The apprehension of characters is not limited or circumscribed to the skin color, even though the color of the skin justifies the development of the story, as it is linked to events. Blackness evokes Africanness (R. M. Dorson, 1988, p. 101-102) and the recollection of the experiences of slavery and segregation. Writing may also find its ingredients in the collective memory. It discloses archetypal figures belonging to the mythology of African American people. Morrison an characters like “the flying tribe” and the character of Beloved evoking “Mani Watta” in *Beloved* revisit the legends and myths found in the African culture.

In the racial era, the color line plays a core role in the assessment of the Black subject. Blackness gives shape to the subject. It defines his/her identity. In the text, it is the articulation through which the subject is re-humanized. For the color line reconnects the subject with his/her self – a consistency that permits to lead to self-assertion and self-realization. Blackness reunites the subject with the

past. Writing reveals thus a site of memory. The text becomes a place of evocation and invocation where is recreated and celebrated the belonging to a lost Africanity. Under the weight of the White hegemony, the concept of Africanity is not essentially dependent on the color line, as it is generally perceived. Based on the skin color, Africanity is indeed rejected, made absent since the character is deprived of human essence. Blackness is, in other terms, a negation. The black color means, as scientifically proven, the absence of color. Or black designates the absolute vacuum, that which goes with the nihilistic articulation of racism, as it is conceived as an ideology. (H. L. Gates Jr, 1989, p. 274). This argument finds authority in the context of slavery, where the Black subject is reduced to a slave or a subhuman to signify the negation of Blackness. Africanity definitely appears as an abstract concept that cannot be systematically linked to the black skin color. In this case, it is interesting to analyze how it is fused in Whiteness.

## **2. The Black Subject in the Post-Racial Era**

Toni Morrison's text *God Help the Child* initiates a reflection on the racial determination of Mulatto. The novel is particularly concerned with a form of invisibility that denies the African essence and identity to the subject. Here, Blackness is blurred, not perceptible. Black characters "pass for white" – it reads. In racialized American society, the Mulatto type is the expression of racial mixture that makes the Melting Pot. But the existence of a third part is excluded, as it rejects ambivalence that makes up the Mulatto type.

Theoretically, the Mulatto is a figure of duality – that comes with, on the one hand white blood; black on the other. Paradoxically, the Mulatto type is also homogeneous, unique – neither black, nor white. But they are dissociated, and not accepted as an integral community as such. The interracial dynamics that sets and determines the relations between Majority and Minority remains strictly rigid, with no way for a third and intermediate composite. The Mulatto type is not fundamentally a race, distinct from White and/or Yellow.

Reversely, a Mulatto is systematically categorized as being Black despite the low percentage of black blood running in his/her veins. (W. D. Jordan 1969, p. 524). Even though his/her Whiteness is much apparent, it is bluntly denied at the allegations on a possible affiliation with the Black community. Blackness as a recourse becomes a space of racial identification. It explains why Mulattoes are mingled with not only the Black community, but also the Minority, as it is evidenced in the political realm, during Presidential elections where their votes count. Toni Morrison's novel gives a fictitious, but quite symbolic figure "twenty percent" to mean how they could be representative.

In this categorization, the question of identity and subjectivity does not prevail, because the Post-racial writing is more concerned with community matters. The interracial rigidity defines the conditions of the subject in this era. The rhetorical question that inaugurates the novel is pertinent in that sense. It reads:

“Can you imagine how many white folks have Negro blood running and hiding in their veins?” (*God Help the Child*, p.3). This question underlines the loss of backgrounds that derives from a lack of knowledge on genealogy. Characterized by an unawareness of the color line, Post-racial identification standards are not systematically based on the skin color. This element is not that determinant, because of the dissociation of Blackness from the skin color and the assimilation of this concept with culture that bespeaks the history and tradition of a people.

The deconstruction of the notion of Blackness is operated through prohibition, a principle that is at the core of racist, segregationist, and discriminatory policies. It implicates property, as it establishes the right of ownership with all privileges given the dominators. This social unbalance has an impact on the individual. S/he is dispossessed of the sacred element that constructs his/her subjectivity. The character of Lula Mae, who passes for White, is interesting in that sense. She is denied of her whiteness, because she is not allowed to touch “the same Bible.” It reads: “and God knows what other intimate things they made her do, but no touching of the same Bible” (*God Help the Child*, p. 4). White people's Bible is a de-structuring element that reminds Lula of her Blackness. Yet, Blackness here is separated from the black skin color.

In touching the same Bible, Lula would recover her Whiteness from the intimate shared and the privilege of “the lighter – the better” way of life. The Bible is more of an ideological instrument, a means of power in the hands of the rich white couple. The question of the difference of skin color is in the Post-racial society de-centered. The Post-racial era rejects the discourse on the color line. For other means of control are being prioritized.

The formula “the lighter – the better” shows the distance from the black skin color. It grants to the individual a social recognition and a status close to the privileged. That is why it reads: “because of my mother's skin color, she wasn't stopped from trying on hats in the department stores or using their ladies' room.” “The lighter – the better” reveals homogeneity as an ideological intention. “The lighter – the better” describes as well in this era a mode of survival adapted slaves. Mulatto would benefit of some advantages (*i.e.* being in the master's house with more protection from the master), as compared to the dark-skinned slaves working in harsh conditions in plantations. “The lighter – the better” reveals thirdly a mode of integration for citizenship for the Colored people. The “high-yellow” (*God Help the Child*, p. 6) would be given access to some areas where dark ones are denied entrance. The deletion of coloration leads to the post-racial era.

In the Post-racial era, Blackness definitely becomes the expression of self-acceptance. It defines the individual as a subject involved in a process of re-appropriation. (W. D. Jordan 1969, p. 246). The black skin color is an object of desire, as it reads “something classy” (*God Help the Child*, p. 33). It is assimilated to the licorice, a dried root from a Mediterranean plant which is used in medicines. It also gives flavor to food, especially sweets. Blackness is then made into a

commodity in the commercialized world. The “licorice skin” or the “new black” evoking black sweets turns Blackness into a consumer product. The Post-racial era then gives way a redefinition of this concept, as it is distanced from its racial considerations mentioned above.

In addition, the reconceptualization of the notion of Blackness in the Post-racial era has, among others, a sexual and erotic dimension. It enhances the image of the Black subject as a sex appeal. The novel justifies it saying that: “All my boyfriends treating [...] me like a medal, a shiny quiet testimony to their prowess.” The black skin which was formerly or in the Racial era the discriminating element negating the subject. Now it participates not only to the affirmation, but also the aesthetics of the Black subject. Blackness is, to reinforce this idea, described as “the hottest commodity in the civilized world” (*God Help the Child*, p. 36). Its perception as being something irresistible is constructed in the comparison with the licorice as an appetizing ingredient, and the parallel goes as well with the sweets.

Another articulation – the body is perceived as a space of assertion and subjectivity. The body that makes the Black aesthetics in the Post-racial era is literally rendered visible owing to its Blackness, as the text puts it in: ‘walking down the hall toward the interviewer’s office, I could see the effect I was having: wide admiring eyes, grins and whispers: “Whoa!” “Oh, baby.”’ Visibility is sustained by “to see.”

“See” is a transitive verb with two objects. One made explicit – it clearly indicates other characters. Whereas the other is implicit – it refers to the self. The reflexivity of this verb is indeed used to point out self-consciousness and the awareness of the others. Through their reactions is constructed the narrator’s visibility. The phenomenology of perception is elaborated in a communication schema. It ascertains existence. It celebrates by the way the Black subject as an individual, raising his/her singularity through Blackness. The term “Black sells” definitely reveals the desalienation of the subject involved in a progress of re-appropriation. In other terms, the repossessed self here Blackness discloses the value of the subject, the female subject in particular. It is then interesting to see the gender implications of the notion of Blackness.

### **3. Gender as a Postulate Defining Post-Raciality**

The treatment of race matters, especially the apprehension and perception of the notion of race evolve with time. The historical rendering of this concept is in some respects pertinent, but it still remains limited. Race as a conceptual notion contains self-contradictory elements. They somehow nourish in the American context nihilism that takes off all credibility to the concept. The theoretical complexity and instability of this notion create a distance with Blackness to be definitely apprehended as an aesthetics. The evolution of criteria of racial identification gives way to other forms of representation which do not any longer

legitimate the difference of the skin color. Negation being placed on the notion of race, the emphasis is now put on the body, the female body particularly.<sup>1</sup>

In other words, Post-raciality as it designates an era of de-coloration and/or racial homogeneity calls for individuality. The prevalence of the individual on societal issues related to racism, discrimination, and segregation being disguised or not has seen the replacement of the concept of race by the notion of Minority. It has an incidence on subjectivation and the social position with its capitalistic corollaries. Behind what appears as a slogan "Black sells" (*God Help the Child*, p. 36) in the narrative, is designed a capitalist vision that turns Blackness into a commodity in the consumer society. This has an impact not only on an inter-racial basis, but its effects are also perceived at an intra-racial dimension.

For long time, Blackness has been denied of its value. It has been negated, rejected, and ignored – made invisible. Today, it is rediscovered. Blackness appears more as "an exotic beauty" (*God Help the Child*, p. 80), fascinating, and attractive with an added value, as it reads in the novel: I sold my elegant blackness to all those childhood ghosts and now they pay me for it. I have to say, forcing those tormentors – the real ones and others like them – to drool with envy when they see me is more than payback. It's glory. (*God Help the Child*, p. 57).

The significance of the added value resides in the sense of existence that it grants to the Black subject. The recognition of her presence, sweeping away any form of invisibility, is articulated in the following passage: "I am complimented constantly at the party – how beautiful, how pretty, so hot, so lovely, *everyone says*," (*God Help the Child*, p. 51, *my emphasis*).

This "*everyone says*" builds a discourse on the subject. It participates as well to her emancipation – to the process of acquisition of not merely political rights, as it was the case during the Civil Rights movement back in the 1960s. But it contributes above all to the social and cultural affirmation of the Black subject. Beyond its aesthetics, Blackness is an ideological tool at the disposal of the African American women aspiring for more freedom and social justice, as it reads: "freedom is never free. You have to fight for it. Work for it and make sure you are able to handle it." (*God Help the Child*, p. 70). The notion of Blackness is thus politically oriented.

Politics prevails in the narrative, even though the aesthetic dimension of the concept, which concerns the mode of representation, is more transparent. The Post-racial conception of Blackness is all along the text associated with sexuality – a type which has nothing to do with eroticism, with regard to the portrayal of the black female character. In the novel *God Help the Child*, Lula Ann's case is all the more interesting that she is depicted as the scapegoat for being born dark-skinned.

---

<sup>1</sup>bellhooks, "Black is a Woman's Color", *Fields of Writing: Readings across the Disciplines*, Eds. Comley, Hamilton, Klaus, Scholes, and Sommers. New York: St. Martin's Press, 1994, p. 61.

It reads: Lula Ann needed to learn how to behave, how to keep her head down and not to make trouble. I don't care how many times she changes her name. Her color is a cross she will always carry. It's not my fault. It's not my fault. It's not. (*God Help the Child*, p. 7).

The image of the cross as a reference to Jesus Christ represents in the novel the black skin color. It evokes the sin or the curse to be born black. It metaphorically expresses the social and cultural burden of the Black female subject.

However, self-realization is achieved through the liberation of sexuality (N. Wolf, 1992, p. 143) as it is inscribed in the dynamics of the text. If racial prejudice deprives the Black subject of her liberties, it is therefore an obstacle – a weight that impedes her self-assertion. But when Blackness is perceived as an “exotic beauty” as it appears in the novel, it is then made into “the hottest commodity in the civilized world.” Associated with sexuality and as an object of desire, Blackness is irresistible as to explain Lula Ann's attractiveness in the following passage: “All my boyfriends were typecast: would-be actors, rappers, professional athletes, players waiting for my crotch [...]; others, already having made it, treating me like a medal, a shiny quiet testimony to their prowess.” (*God Help the Child*, p. 36). Blackness reinforces the character's sex appeal. It then becomes an instrument of seduction.

The Post-racial era is characterized by a subversion of the concept of Blackness as it becomes a means of desalienation. It inscribes as a matter of fact the Black subject in an intersubjective dynamics. In it, the concept of Blackness refers no longer to the Otherness, in so much as it removes the difference. The establishment of a distance in the racial era results in the negation and rejection of the Other as an *alter ego*. But the Post-racial theorization of the concept of Blackness is rather founded on Sameness, a homogeneity that leads to the negation of races and to the form of hybridity, as it is illustrated in the chapter entitled “Rain”. It consequently builds the whole composed of the interaction of both Blackness and Whiteness. The logic of opposition is here abandoned and replaced by a correlation necessary to define identities as in a mirror effect (N. Wolf, 1992, p. 145) suggested in the following passage:

Evelyn is real good to me and so is Steve but they frown or look away if I say stuff about how smart I was when I was thrown out [...] until they brought me a kitten. She's a cat now and I tell her everything. My black lady listens to me tell how it saw. (*God Help the Child*, p. 105).

What may appear at first sight like a dialog between the white narrator and the black lady is indeed a monolog. The kitten is a substitute of the absent lady – a token that marks the presence of the black lady. Talking to the cat comes to talking to the black lady who is gone. It is, in other terms, synonymous with talking to (her)self. Sameness designates one's self or identical selves. Blackness gives way accordingly to the liberation of the speech. It helps apprehend Whiteness, since

now as the narrator used to do, she can tell everything about her life. This is what comes out of her words in italics:

I apologize for enslaving you in order to chain myself  
To the illusion of control and the cheap seduction of  
Power. No slave owner could have done it better.  
(*God Help the Child*, p. 161).

Reading Blackness in Toni Morrison's *God Help the Child* redefines the status of the Black subject, with respect to gender issues as well. In a multicultural and multiracial context, inter and intra-racial relations deconstruct the paradigm of the master versus the slave, majority versus minority, Black versus White, and male versus female. The novel *God help the Child* displays how these elements interact, as it reads in italics:

I don't miss you anymore Adam rather i miss the emotion that you're your dying produced a feeling so strong it defined me while it erased you leaving only your absence for me to live in like the silence of the Japanese gong that is more thrilling than whatever sound may follow.

Homogeneity is based on citizenship. It defines the American society as a whole. Even though the tradition and the mode of perception and representation of the White world remain visible, the dynamics of Toni Morrison's novel *God help the Child* shows how Blackness contributes to understand the ideological conflict. Blackness has political implications. It revitalizes the crisis of representation. Blackness is metaphorically compared to the Japanese gong – a percussion instrument used to signify its undeniable effects, the echo of its combative philosophy.

## Conclusion

In his two major books *The Signifying Monkey: A Theory of African-American Literary Criticism* (1988) and *Figures in Black: Words, Signs, and the 'Racial' Self* (1989), Henry Louis Gates, Jr. has theorized the concept of Blackness in the African American history and literature. It is a structuring notion that helps understand the Black subject from an ontological and philosophical perspective. And in Toni Morrison's latest novel *God help the Child*, Blackness signifies the subject beyond the color line. It is turned, on the one hand, into a space of expression. On the other, it triggers expressivity – a function that categorizes it as a trope with an obvious implication on the aesthetics of the text. Blackness gives way to a kind of writing where history is embedded in the discredited body. The political articulation of the concept of Blackness comes from this passage from the body to the text – a change of space and place which has led Henry Louis Gates to revisit the concept of Blackness from a geo-poetic perspective in a PBS home video documentary entitled *America Beyond the Color Line*.

### **Selected Bibliography**

- Dorson Richard M., 1988, « Les Liens avec L'Afrique *Africain en Amérique* (Textes réunis par Daniel J. Crowley), Paris, Éditions Caribéennes.
- Gates Henry Louis Jr., 1988, *The Signifying Monkey: A Theory of African-American Literary Criticism*, New York/ Oxford, Oxford University Press.
- , 1989, *Figures in Black: Words, Signs, and the 'Racial' Self*. New York – Oxford : Oxford University Press.
- , 2003, *America Beyond the Color Line*, with Henry Louis Gates, Jr, PBS Home Video.
- Hooks bell, 1994, pp. 54-61, “Black is a Woman's Color”, *Fields of Writing: Readings across the Disciplines*, Eds. Comley, Hamilton, Klaus, Scholes, and Sommers, New York, St. Martin's Press.
- Jordan, Winthrop D., 1969, *White Over Black: American Attitudes Toward the Negro 1550-1812*, Baltimore, Mariland, Penguin Books Inc.
- Lévi-Strauss Claude, 1987, *Race et histoire*, Paris, Folio.
- Morrison Toni, 201, *God Help the Child*, New York/Toronto, Knopf.
- Wolf Naomi, 1992, *The Beauty Myth: How Images of Beauty Are Used Against Women?*, New York, Doubleday.

**L'HUMOUR ARC-EN-CIEL DES ÉCRIVAINS AFRICAINS DE LA  
DIASPORA, TOURE Fatoumata CISSE (Université Félix Houphouët-Boigny –  
RCI)**

fatoutourecisse@yahoo.fr

**Résumé**

L'article montre que, malgré la gravité des sujets abordés par les écrivains africains de la diaspora, l'humour reste un registre langagier présent à chaque détour de page. L'analyse porte sur la variété et les formes multiples de l'humour qu'on peut relever dans les textes plutôt qu'à sa différenciation avec d'autres genres voisins. Dans cette logique, l'article se fonde sur la théorie de Dominique Noguez qui attribue des couleurs à l'humour en identifiant la matière dans les propositions et en lui attribuant des significations précises.

S'adossant à cette théorie, la contribution identifie la couleur de la matière humoristique, décode son fonctionnement, sa signification et son emploi en dehors de la description, de l'illustration et des sous-entendus, chez Alain Mabanckou, Bessora et Sami Tchak, respectivement dans *Black Bazar*, *Cueillez-moi jolis messieurs* et *Place des fêtes*.

**Mots clés :** Humour, couleur, signification, fonction.

**THE HUMOR RAINBOW OF THE AFRICAN WRITERS OF THE  
DIASPORA**

**Abstract**

The article shows that in spite of the seriousness of the subjects approached by African writers of the Diaspora, the humor remains a linguistic present register in every bend of page. The analysis focuses on the variety and in the multiple forms of the humor which we can raise in texts rather than in its differentiation with other nearby kinds.

In this vein, the article is based on Dominique Noguez's theory which attributes colors to the humor by identifying the material in the clauses and by attributing it a precise meaning. Leaning on this theory, the knot of this contribution aims at identifying the color of the funny subject, at decoding its role, its significance and its use outside the description, the illustration and the allusions of Alain Mabanckou, Bessora and Sami Tchak, respectively in *Black Bazar*, *Cueillez-moi jolis messieurs* and *Place des fêtes*.

**Keywords:** Humor, color, significance, meaning, function.

**Introduction**

Selon Joseph Addison, l'humour naît ainsi : « La Vérité fut fondatrice de la famille et engendra le Bon sens. Le Bon sens engendra l'Esprit qui épousa une dame d'une branche collatérale nommée Gaîté dont il eut un fils : l'humour » (J. Addison, 2012, p. 25). Descendant de parents aux dispositions aussi différentes, on comprend que l'humour soit ondoyant et protéiforme. Ainsi, divers auteurs ont-ils procédé à des classifications des formes humoristiques. L'humour anglais a été lié

au tempérament flegmatique du peuple anglais par Pelham Wodehouse ; l'humour juif a été décrit par Gérard Genette dans *Figures V* comme consistant «à se faire, non pas plus bête, mais par exemple plus cupide, ou plus sale, ou plus roublard, ou plus pleutre, ou plus cynique, ou plus possessif» (G. Genette, 2001, p. 212). Des classifications par sexes, par classes et par idéologies ont également vu le jour. L'on a pu établir que les hommes et les femmes n'appréhendaient pas l'humour de la même manière, car intéressés par des thématiques différentes. On a pu également parler de l'humour prolétarien ou de l'humour aristocratique ; de l'humour de gauche ou de l'humour de droite. Une classification plus littéraire des formes d'humour faisant émerger l'idée que l'humour puisse être coloré pour exprimer « un jeu de langage à la croisée d'un axe rhétorique (procédés, mécanismes...) et d'un axe énonciatif (position du locuteur par rapport à son énoncé) » (B. Gendrel, consulté le 05 février 2018 à 23h) germe chez Alexandre Mavrocordato (1992), dans son ouvrage *L'humour en Angleterre*. Mais c'est Dominique Noguez (2000) qui, dans son ouvrage *L'Arc-en-ciel des humours*, va proposer une classification des différents types d'humour selon leur variété chromatique. Ainsi, selon sa théorisation, certaines situations correspondent à des couleurs d'humour qui partent de la teinte la plus claire à la plus foncée. Ces couleurs humoristiques véhiculent toute une charge sémantique par rapport aux locuteurs et aux situations énoncées.

La présente contribution choisit d'appliquer la théorie de Dominique Noguez aux thématiques développées par trois écrivains africains de la diaspora installés en France ou aux États-Unis. Ces trois écrivains traitent de sujets aussi graves et actuels que les difficultés de logement et le mode de vie des immigrés en Occident ; leur passé colonial et leur culture ; la maladie du siècle en l'occurrence, le sida ; le sexe et ses pratiques chez les Africains de l'Hexagone. Mais malgré le caractère sérieux et même préoccupant de ces thématiques, Alain Mabanckou dans *Black Bazar*, Bessora dans *Cueillez-moi jolis messieurs* et Sami Tchak dans *Place des fêtes*, manient l'humour comme un couperet.

En se référant à la palette humoristique de Dominique Noguez, quelles couleurs peut-on attribuer aux différents contextes « colorés par l'humour », qui se présentent dans les textes de ces écrivains ? Quel sens, quel effet de sens et quelle signification véhiculent ces « humours colorés » dans les textes des écrivains sus-cités ?

Pour répondre à la problématique énoncée, il sera question dans un premier mouvement, d'analyser la palette chromatique humoristique commune aux trois écrivains puis, dans un second mouvement, de décrypter les particularismes chromatiques et humoristiques propres à chacun d'eux. Dans la pratique, il s'agira de mettre les textes en contexte avec la classification humoristique « noguezienne » et d'en dégager la signification et les connotations latentes.

## 1. Une palette chromatique humoristique commune

En valsant sur les variétés de l'humour, cette « forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité de manière à en dégager les aspects plaisants et insolites » (Le Robert, 2011, p. 1258), Dominique Noguez, dans *L'Arc-en-ciel des humours*, identifie la matière humoristique et décèle les modalités de son fonctionnement en lui attribuant une échelle de couleurs. Selon cette théorie, l'humour jaune définit l'autodérision : il cible un thème personnel ou familial et a un propos dénigrant ou dépathétisant pour son émetteur. L'humour vert réfère à la fausse naïveté et tient un propos niais à propos d'une certaine situation. L'humour gris évoque le monde vu à travers les yeux d'un dépressif, étant entendu que le gris est une teinte associée à la tristesse et à la solitude. Le rouge étant une couleur chaleureuse et énergique, l'humour rouge désigne la révolte changée en éclat de rire. Le thème de l'humour violet est le domaine religieux ; Noguez parle de « blasphème en robe de cardinal ». Le propos de l'humour bleu est fantaisiste, onirique ou absurde. L'humour caméléon a un objet parodique et caricatural. L'humour blanc renvoie à l'euphémisme cocasse, aux phrases absurdes. L'humour noir a un thème macabre ; la couleur noire étant souvent associée au deuil, à la tristesse, à la peur et à la mort. Les différentes couleurs humoristiques s'insèrent donc chacune dans un registre précis et significatif.

En les mettant en contexte par rapport aux textes à analyser, il ressort que les trois textes se rejoignent sur certaines couleurs, dégageant par-là des significations similaires.

Partant de la teinte la plus claire à la plus foncée, l'analyse s'intéresse en premier lieu à l'humour blanc. L'humour blanc, détaillé selon la taxinomie de Dominique Noguez, est le « plus sophistiqué. Bien que l'humour en général ait l'intention de détourner la réalité, l'humour blanc est en quête de l'amoindrissement, autrement dit, il est à la recherche de l'atténuation, de la modération vis-à-vis de faits réels. Son caractère raffiné se trouve dans le refus de la facilité » (D. Noguez, consulté le 12 octobre 2015 à 12h, p. 35). Plus clairement, l'humour blanc résulte de propos euphémiques au moyen desquels le locuteur cherche à édulcorer son contexte d'énonciation.

Dans *Cueillez-moi jolis messieurs*, par exemple, Juliette, une des deux narratrices, est à la recherche d'un logement. Pour un immigré en Occident, une quête de cette nature, représente la croix et la bannière, selon ce qui transpire de ses propos. Elle est, par conséquent, régulièrement confrontée à des refus. Lasse de se voir rejetée, la jeune dame adresse un courrier de demande de logement au ton acerbe à l'institution en charge des logements pour les immigrés. La réponse de l'institution est, pour le moins, énigmatique : « J'ai l'honneur de vous faire connaître que les chaussettes de l'archiduchesse sont sèches, archisèches. / Tout va très bien Madame la Marquise. / J'ai du bon tabac dans ma tabatière. / Je vous prie, Madame, chabadabada, chabadabada, d'agréer l'assurance de ma députation consternée. / Pour l'Attaché Principal d'Enculage/ Chef du service Diurétique/ Des

Demandes de logement/ Le Secrétaire Laxatif/ Christine Serfouette, outil de jardinage » (Bessora, 2007, p. 97). La réponse, teintée d'humour, est intéressante à décrypter. À première vue, ces phrases paraissent saugrenues mais à l'analyse, on se rend compte qu'il s'agit d'une suite de lexèmes qui cherchent à atténuer la crudité d'un refusé mis avec une féroce moquerie. « Les chaussettes de l'archiduchesse sont sèches, archisèches » est une phrase humoristique, véritable défi de prononciation, un vire langue plus précisément, destinée à coder le courrier dès l'incipit. La valeur sémantique des lexèmes « archi » qui signifie « au plus haut degré, qui commande » et « duc » qui désigne un « souverain » établit bien le rapport de hiérarchie entre l'administration censée octroyer les logements et les demandeurs. En outre, la particule « archi » donne l'allure d'un trop-plein à la proposition exprimant ainsi un sentiment d'agacement. La phrase « Tout va très bien Madame la Marquise » est issue de la chanson française « Tout va très bien Madame La Marquise » qui date de 1935, publiée aux éditions Ray Ventura, dont les paroles et la musique sont de Paul Misraki. Cette phrase s'est muée en une expression proverbiale pour désigner une attitude d'aveuglement face à une situation désespérante : Juliette est indirectement invitée à comprendre qu'on ne lui fournira pas de logement. « J'ai du bon tabac dans ma tabatière » est une phrase également issue d'une chanson populaire française intitulée « J'ai du bon tabac » attribuée à l'abbé de l'Attaignant (1697-1779) que plusieurs chansonniers ont interprétée. À l'époque, offrir du tabac à quelqu'un représentait une grande marque de courtoisie.

L'anecdote révèle qu'un abbé frustré, a refusé cette marque de considération à un élu, ce qui a été à l'origine de l'expression en question. La suite de la phrase, volontairement tronquée, est : « Tu n'en auras pas ». Jouant sur un registre connu, sachant que dans la chanson, le tabac est sciemment refusé, Juliette devait rester dans la même logique et, par ricochet, deviner qu'on ne lui octroierait pas le logement. Bessora surfe donc savamment sur des jeux de mots qui demandent une certaine compétence culturelle pour livrer leur contenu. Mais si une zone grise empêche de décoder le début de la lettre, la formule de politesse, elle, est plus explicite et plus directe : les termes « enculage », « diurétique », « laxatif » qui y sont employés, achèvent de moquer ouvertement le destinataire de la lettre. Ainsi, ce énième refus traduit toute la difficulté à se loger pour les immigrés. En outre, un tel vocabulaire traduit un profond mépris pour son destinataire et montre le traitement humiliant infligé aux immigrés.

Comme Bessora, Mabanckou surfe lui aussi sur les différents signifiés sémantiques des mots.

En effet, on retrouve ce type de jeux de mots, qui demandent une certaine finesse pour être digérés, chez Alain Mabanckou également. Ainsi, le protagoniste nommé Fessologue, a pour voisin, un Antillais surnommé « Monsieur Hippocrate ». Foncièrement raciste et colérique, « Monsieur Hippocrate » considère Fessologue, son voisin noir, comme sa tête de turc. Ce dernier devient un

exutoire pour lui. Mais Fessologue, loin de prendre ombrage de l'attitude de son voisin, qualifie plutôt ces propos coléreux de manière humoristique et déclare que son voisin « aime cultiver son petit jardin à [ses dépens] ». Rapportant les propos de Monsieur Hippocrate, Fessologue est fondé à employer le lexème « jardin » dans la mesure où la plupart des expressions employées par ce dernier réfèrent à des fruits et à des légumes : « Il affirme que comme la plupart des Noirs qu'il connaît, [...] que je ne vaux pas une cacahuète, j'ai une tête de chou, j'ai un cœur d'artichaut, je n'ai pas un radis, je suis haut comme trois pommes, j'ai un pois chiche dans la tête, je raconte des salades, je mange des pissenlits par les racines, je ne suis qu'un gros légume... » (A. Mabanckou, 2009, p. 35). L'association de ces différentes images juxtaposées forme comme une mosaïque. Notons que l'assemblage de ces fragments participe de la qualité stylistique du texte. En outre, parmi ces expressions littéraires, on peut en relever trois, assez dévalorisantes, pour le voisin noir : « Je ne vaux pas une cacahuète » signifie qu'il est sans valeur ; « J'ai une tête de chou », qu'il a la tête d'un homme stupide, « J'ai un pois chiche dans la tête » qu'il n'est pas très intelligent. Avec cette confrontation entre les communautés antillaise et africaine, on note la dénonciation de cette espèce de racisme intérieur qui anime les Antillais par rapport aux Africains. Ici, le métalangage et l'humour blanc qui le ceinture, atténuent les propos. L'esthétique langagière embellit l'écriture et arrondit les angles.

Passant de la teinte la plus incolore à la plus colorée, l'humour passe du blanc au noir. L'humour noir est celui qui trempe dans le macabre. Il « provoque la sensibilité de l'homme, lui raconte des histoires désagréables, paradoxales, qui devraient avoir pour résultat sa répugnance » (D. Noguez, consulté le 12 octobre 2015 à 12h, p. 15). On le lie généralement aux événements tragiques, macabres et scandaleux. Jean Cazeneuve précise à cet égard : « On sait bien que les circonstances les plus tragiques sont favorables au rire et plus souvent encore au fou rire. [...] L'humour noir entre, bien sûr, dans cette catégorie mais nous prétendons aussi que c'est le cas des histoires sexuelles. [...] En bref, ce « rire noir » tourne en dérision les deux lois fondamentales de l'espèce : le sexe et la mort » (J. Cazeneuve et alii, consulté le 20 octobre 2015 à 15h). Dans les textes concernés par l'étude, l'humour noir réfère principalement au sexe et à un degré moindre à la mort, causée par la maladie. Sami Tchak, auteur qui utilise le sexe comme levier d'écriture, fait de la sexualité son champ de prédilection. Dans son roman *Place des fêtes*, un adolescent disserte sur sa sexualité, sur celle de sa mère, et accessoirement sur celle de ses sœurs et cousines. Ne flirtant nullement avec la modestie, l'adolescent-narrateur se vante d'avoir un sexe d'une taille respectable : « Comme mon zibar est bien gaillard, (ce n'est pas pour me vanter, mais j'en ai un qui mérite un oscar d'or pour faire de moi une bite de diamant), papa a poussé un ouf admiratif. » (S. Tchak, 2001, p. 35). L'humour est présent dans la taille attribuée au « zibar » qui laisse le père pantois d'admiration. L'imagination est émoustillée par la haute opinion que le narrateur a de cette partie de son anatomie

et arrache ainsi un sourire au lecteur, tant le regard sur soi est mélioratif. Préoccupé par les dimensions anatomiques, le narrateur de *Place des fêtes*, revient ainsi sur le mythe du Noir au sexe surdimensionné en émettant de sérieux doutes quant à cette surestimation. Ce faisant, il évoque une situation pour le moins cocasse lorsqu'il dénonce la fausseté qui essaime la vie des Noirs immigrés en France : « J'ai même entendu dire qu'ils sont capables d'avoir sous leurs pantalons de fausses bites qui font dire aux gens que les Nègres (...) sont les plus membrés de la terre, alors que nombre d'entre eux n'ont qu'une brindille dans leur couche » (S. Tchak, 2001, p. 29-30). Tout est faux chez eux, même leur anatomie, rapporte le narrateur. Outre le comique de la situation, c'est l'exagération en sens inverse avec le lexème « brindille » qui provoque le sourire. On a là encore, un regard tourné vers soi, une autocritique qui essaie de rétablir une certaine vérité. Notons que le narrateur revient ici sur un vieux préjugé, celui du sexe surdimensionné du Noir, dont l'origine est évoquée par Serge Bilé dans son livre intitulé *La légende du sexe surdimensionné des Noirs*. Sur la quatrième de couverture du livre, on lit que : « Les peintures grecques et romaines l'ont souligné ; les théologiens chrétiens, juifs et arabes l'ont en chœur jadis avalisé ; les femmes en sont persuadées : les Noirs ont un sexe sur-di-men-si-on-né ! Tellement surdimensionné qu'il continue encore, aujourd'hui comme hier, de faire fantasmer et jaser » (S. Bilé, 2005). Le préjugé est qualifié de « monstrueux préjugé visant à rabaisser les Noirs au rang de bêtes, dotés à la place du cerveau, d'un pénis "démensurément long" ! » (S. Bilé, 2005). Ce retour sur les origines de cette affirmation, montre qu'elle est un mythe à la vie dure que le narrateur entend déconstruire par le rire. Le même propos ressurgit dans *Black bazar* où, le narrateur rapportant les propos de l'« Arabe du coin », soutient que les Occidentaux brandissent la malédiction de Cham comme un « lien de génération raciale » et, entre autres tares : « Les Noirs seraient condamnés à la malédiction avec un sexe si surdimensionné qu'aucun caleçon ne pourrait le camoufler » (A. Mabanckou, 2009, p. 113), ce qui n'est pas valorisant, loin s'en faut. Mais si les précédents propos concernent la perception occidentale sur les Noirs, à l'intérieur de la communauté noire même, cette opinion ne fait pas l'unanimité. En effet, Vladimir le Camerounais, laisse entendre à Fessologue, le Congolais, que, pour satisfaire Couleur d'Origine, la fille qu'il convoite, être membré est important. Or, en la matière, les Camerounais sous-estiment les Congolais : « Nous au Cameroun on dit toujours que les Congolais c'est pas trop leur truc, la longueur (du pénis) » (A. Mabanckou, 2009, p. 113).. Cela sous-entend que les Camerounais, eux, sont d'un calibre certain. Ici, le mythe trouve confirmation avec la nuance que tous ne sont pas logés à la même enseigne.

En lisant Sami Tchak, on est mal à l'aise face à la sexualité familiale ainsi exposée où les cousines et la mère sont en concurrence. La mère a eu un parcours des plus atypiques ; elle a eu une sexualité très précoce. En effet, relatant les frasques de sa mère, le narrateur informe que : « C'est à l'âge de huit ans qu'elle avait commencé à enfourner les serpents gluants en Afrique » (S. Tchak, 2001, p.

35). Progressivement, elle a acquis un « statut de service public, de bidet populaire » tant elle a de relations intimes sans discernement car « Maman ne savait pas dire définitivement non. Elle trouvait que c'était un crime de refuser de coucher avec un homme, quel qu'il fût » (S. Tchak, 2001, p. 79). Ici, l'humour est déclenché par les connotations contenues à la fois dans le lexème « enfourner » qui chosifie la mère en la comparant à un gouffre ; l'expression « serpents gluants » pour qualifier la masculinité mais aussi les expressions de « service public » et de « bidet populaire » hyperbolisant le comportement sexuel de la mère. Le vocabulaire utilisé, même s'il est scabreux, répugnant et gênant pour une mère qui n'a en définitive que très peu de considération pour son corps et sa réputation, prête quand même à sourire. En outre, le narrateur établit une comparaison assez cocasse entre cette mère « entraînée », qui « avait connu peut-être le plus grand bonheur de sa carrière sexuelle [par son viol par dix soldats, viol qu'elle avait trouvé génial] » (S. Tchak, 2001, p. 262), et ses deux cousines qui, elles, ont fait leurs armes sur les trottoirs de la Hollande : « En faisant les putes en Hollande, leurs fesses ont pu acquérir là-bas un talent que maman n'a jamais eu » (S. Tchak, 2001, p. 71). Le propos est subversif et l'humour qui transparait dans la mise en regard de ces deux parcours paillard, est caustique et féroce. L'humour, ici, a cependant une fonction défensive car « Il faut y voir sans doute une volonté de dédramatisation, privilège de la liberté humaine qui refuse de s'incliner devant le respect que telle ou telle circonstance prétend imposer [...] [c'est] un rire crispé [...] où l'homme manifeste le recul amusé devant ses propres pulsions » (J. Cazeneuve et alii, consulté le 20 octobre 2015 à 15h). Qu'en est-il de l'humour noir chez Bessora ?

Bessora annonce les couleurs dès la première de couverture. Son titre « tranquillement provocateur », *Cueillez-moi jolis messieurs*, est un titre à caractère sexuel qui fait sourire parce que l'énonciatrice métaphorise en se comparant à un fruit mûr qui désire se laisser croquer. Mais la suite de la phrase montre que l'invite contenue dans le titre est en réalité une souricière : « Je n'ai pas assez joui pour attraper le sida » (Bessora, 2007, p. 130). Il apparaît donc que cet appel est celui d'une séropositive qui désire, tout compte fait, transmettre la maladie du siècle parce qu'elle se victimise, l'ayant contracté pendant son mariage. En effet, Claire admet difficilement son infection malgré sa vie rangée. Sa soif de vengeance tire sa source de cette injustice du destin sous le coup de laquelle elle tombe. De fait, elle ira jusqu'au bout de son entreprise en transmettant sciemment la maladie à Jean-Guy. Son médecin-traitant lui reproche son comportement irresponsable : « Ce que Benoît vous a fait sans le savoir, vous l'avez fait à Guy en le sachant » (Bessora, 2007, p. 239). Derrière la maladie du sida liée dans ce contexte au sexe, se profile l'idée de la mort, furtivement évoquée, sans doute parce qu'atténuée par les progrès de la médecine. L'humour noir joue, dans ce cas, à la fois sur les tableaux du sexe et de la mort.

Le sexe tourné en dérision est aussi celui de l'inceste, très présent dans le roman de Bessora. L'inceste est non seulement le lot de la propre mère de la

narratrice mais aussi le sien. Pour ce qui est du cas maternel, on peut parler d'acte manqué car le père incestueux n'ira pas jusqu'au bout de son initiative : « Elle [Mme Baeur – la mère de la narratrice] était vierge malgré quelques intrusions répétées mais discrètes de son père dans son intimité d'enfant » (Bessora, 2007, p. 17). Ces attouchements, tout de même des actes incestueux, sont déclinés sur un ton léger qui accentue l'effet de soulagement consécutif au fait que le père ne soit pas parvenu à ses fins. Cependant, dans le roman, tous les personnages n'ont pas cette chance : en effet, Claire, une des narratrices s'est pendant longtemps substituée à sa mère dans le lit de son père pervers et incestueux. Elle en a gardé de vives séquelles traumatisantes qu'elle résume avec un humour noir et grinçant, en se parlant à elle-même : « La verge de votre père vous enseigna la souffrance » (Bessora, 2007, p. 245). Là encore, le registre est transgressif, à l'encontre de toute morale. L'humour atténue la révolte devant le comportement subversif et immoral des pères amoraux.

Outre les couleurs vivement contrastées d'humour blanc et noir, on retrouve une couleur intermédiaire humoristique commune à Sami Tchak et à Bessora ; il s'agit de l'humour violet, résolument anticlérical. Ce type d'humour est dirigé contre la religion et ce qui s'y apparente. L'humour violet est sans doute ainsi orienté à cause de la couleur violet de la toge des évêques. Il campe l'expression d'une révolte contre l'ordre divin, comme l'explique encore Dominique Noguez (2000, p. 14) : « Les perspectives sombres de l'incorrigibilité du monde amènent l'homme à la position d'une révolte métaphysique. L'insatisfaction de l'individu est alors orientée contre Dieu qui représente une responsabilité transcendante et omnipotente aux yeux des humains ». Révoltée contre son sort, Claire blasphème sans scrupule, ramenant la dimension divine à une échelle humaine, la sienne : « Après tout, Dieu est peut-être séropositif » (Bessora, 2007, p. 179).

Dans une autre atmosphère à relent incestueux également, le narrateur de *Place des fêtes* emporté par ses rêves érotiques, fantasme sur la petite robe noire de sa cousine. Il qualifie le vêtement de « fétiche ». Ce fétichisme l'amène à mêler les anges, « collaborateurs de Dieu » à ses délires : « D'habitude, quand j'évoque la petite robe noire de ma cousine, c'est comme un fétiche, cela me faisait penser aux seins d'enfer [...] que même les anges suceraient bien pour reprendre des forces. » (S. Tchak, 2001, p. 191). Ainsi, d'un côté, Dieu est vilipendé parce que responsable d'un drame ; de l'autre, on dépare ses anges de toute leur aura divine en les humanisant, en leur attribuant une libido. Cette association assez mal à propos ressemble également à un blasphème et nage dans la subversion.

Sami Tchak et Bessora ont encore en commun de détourner des expressions connues. Ce procédé est du ressort de la parodie qui, elle-même, relève de l'humour caméléonesque. Dans la théorie de Noguez, la parodie est représentée par la couleur changeante. De fait, « L'humour caméléon se caractérise comme un mélange de termes contradictoires, de changement du contexte, de relativisation

générale. L'humour parodique fait toujours référence à une situation, à un fait ordinairement connu [...] L'humour caméléon utilise également l'absurdité et le non-sens pour créer des situations détournées et en même temps inspirées par une certaine réalité connue » (D. Noguez, 2000, p. 14). Par « réalité connue », il faut entendre également des expressions connues qui sont détournées de leur sens initial. Lorsque le narrateur de *Place des fêtes*, toute honte bue, dit que « Les jeunes collégiens [...] tiraient maman à bite portante » (S. Tchak, 2001, p. 81-82), on reconnaît là, l'expression « à bout portant » utilisée à d'autres fins. De même, avec Claire chez Bessora, nous avons un rapprochement de sens en contextualisation différente. Parlant de son ordinateur tombé en panne, Claire déplore son manque de vigilance car l'ordinateur n'a pas d'antivirus. Pour décrire la situation, elle raconte que l'ordinateur est « tombé malade » parce qu'elle-même « a trop surfé sur internet sans préservatifs » (Bessora, 2007, p. 161). Une situation banale est donc transposée, moquée et ainsi ramenée au plus près d'une réalité autrement plus préoccupante. L'absence de protection de l'appareil est rapprochée du contexte de base du roman dont le sujet principal est le VIH : on attrape le VIH la plupart du temps en ayant des rapports non protégés et un ordinateur sans protection antivirus attrape des virus sur internet. Là encore, la narratrice surfe sur les mots ; établit un parallèle inattendu entre la maladie et l'ordinateur et tourne la maladie en dérision. Ce détournement de sens des mots et leur étrange rapprochement participent, eux aussi, à l'effet esthétique des textes.

Au terme de cette première partie, l'analyse des romans révèle la présence des humours blanc, noir, violet et caméléon chez les trois auteurs. Mabanckou et Bessora ont seulement l'humour blanc en commun tandis que Bessora et Tchak ont les humours noir, violet et caméléon en partage. L'humour blanc chez Alain Mabanckou euphémise les injures que Monsieur Hippocrate adresse au narrateur Fessologue tandis que chez Bessora, l'humour blanc édulcore les propos acerbes que l'institution qui octroie les logements aux immigrés adresse à Juliette, désespérée de trouver un toit. L'humour noir, chez Bessora et Sami Tchak cible le comportement sexuel dans des familles d'immigrés. Chez Bessora, l'humour noir grince des dents devant le comportement transgressif de pères incestueux et embraie en filigrane sur la mort, car il sous-tend le discours sur le sida, une maladie non encore curative. Chez Sami Tchak, l'humour noir renforce la charge subversive de la sexualité de la mère. L'humour violet est blasphématoire aussi bien chez Bessora que chez Sami Tchak. Mais s'il est révolte chez la première, il est plutôt fantasme chez le second. Enfin, aussi bien chez Bessora que chez Sami Tchak, l'humour caméléon détourne le sens initial d'expressions notoires pour donner naissance à une parodie de mots. Toutes ces manipulations « humoristiques » rehaussent la qualité scripturale des écrits des trois romanciers. Après l'analyse des couleurs d'humour que les auteurs ont en partage, voyons dans la deuxième partie de ce travail, ce qui relève des individualités.

## 2. Des particularismes chromatiques humoristiques

Dans *Black Bazar*, Alain Mabanckou et l'accent sur l'humour jaune, symbole de l'autodérision. Son personnage central est dénommé « Fessologue », eu égard à son attirance compulsive pour la face B des femmes ; la face B, désignant le postérieur de ces dames. Son discours élaboré sur les postérieurs est fondé sur une généalogie quasi biblique : « La science du derrière existe depuis l'origine du monde quand Adam et Ève avaient le dos tourné au Seigneur » (A. Mabanckou, 2009, p. 70). Ainsi, grâce à la manière dont « l'être humain remue son arrière-train » (A. Mabanckou, 2009, p. 50), Fessologue est capable de lire sa psychologie et de dresser le profil de sa personnalité. Ici, l'humour affleure d'abord dans l'onomatistique constituée par un mot-valise qui regroupe les particules « fesses » et « logue » (discours) et par son caractère de néologisme qui désigne une réalité elle-même à la limite du ridicule. En outre, Fessologue est membre de la SAPE (Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes), un groupe d'Africains issus de divers horizons qui ont fait de « l'élégance vestimentaire » leur credo. Fessologue, décrivant son quotidien, fait l'étalage de ses « biens » en la matière: « J'ai six grosses malles d'habits et de chaussures pour la plupart des Weston en croco, en anaconda ou en lézard, et je possède aussi des Church, des Bowen et autres chaussures anglaises » (A. Mabanckou, 2009, p. 43). Mais un incident va dévaloriser cette vision du monde et faire dégringoler Fessologue dans l'estime de lui-même et par ricochet, de son clan, même s'il ne suffira pas à le détourner du bien-fondé du paraître comme processus de socialisation et de distinction sociale. Pendant une grève des cheminots, il est pris à partie par les clients mécontents. Le dandy ne comprendra le sens de cette agressivité que lorsque, longeant le quai, il apercevra « un agent de la RATP [la société du chemin de fer]. Et c'est alors [qu'il a] réalisé que [leurs] costumes avaient la même couleur » (A. Mabanckou, 2009, p. 40). Cette confusion entre l'uniforme d'un cheminot et son costume hors-de-prix, inacceptable à ses yeux, lui fait tout de même comprendre que sa perception du monde n'est que vanité. En repensant à sa mésaventure, Fessologue a un rire jaune et amer. Signalons que selon l'Internaute, l'expression « rire jaune » trouve son origine dans le fait que les hépatiques sont souvent de mauvaise humeur et lorsqu'ils se forcent à rire, la bile teinte leur visage de cette couleur jaune-pâle. Par extension, cette expression s'applique à toute personne qui semble se forcer à rire, tente de calmer sa colère ou qui ne veut pas montrer qu'elle est vexée. Ainsi, Fessologue rit jaune en rentrant sa vexation. Or, comme le démontre Dominique Noguez à propos de l'humour jaune: « ce genre d'humour est déterminé par la position du personnage. Il s'agit d'une moquerie où s'alternent le narcissisme et le gémissement du héros. Il est confronté à son for intérieur en relevant sa maladresse, sa faiblesse, sa passivité. Il est mécontent, mais à défaut de changer la situation, il tâche de se persuader ainsi que son entourage, que rien n'est perdu » (D. Noguez, 2000, p. 24). Cet humour a de ce fait, un côté ambivalent qui valse sur

le narcissisme, l'estime de soi et la recherche d'une certaine valorisation. Fessologue est certes vexé par l'attitude de la foule, mais il demeure persuadé que sa culture de dandy lui confère une valeur sociale certaine.

En parcourant *Black bazar*, l'on se rend compte que l'humour développé par Mabanckou est essentiellement tourné vers la culture et les mœurs des Noirs. Le narrateur se moque des diversités culturelles africaines qui pullulent dans la capitale parisienne. Il donne l'occasion à Hippocrate l'Antillais, après avoir visionné une émission-télé où l'on parlait des Congolais, détourner ces derniers en dérision. Son ton est à la fois condescendant et ironique envers tous ces Congolais, qui doivent faire face à tous les maux de la terre : « Ah ! Les pauvres Congolais, il faut faire quelque chose pour eux ! Y a des maladies, y a la famine, ils ont plusieurs femmes, et puis ils se battent tout le temps, les pauvres ! » (A. Mabanckou, 2009, p. 38), dit-il à Fessologue.

Ce dernier faisant toujours l'apologie de la « sape », dénonce le comportement puéril des Ivoiriens et des Camerounais, déclenchant un rire jaune chez lui : « Ils [Les Ivoiriens et les Camerounais] s'y sont mis bien après [à la sape] parce que, les pauvres, ils se plaignaient que leurs femmes nous couraient après. Alors, ils se sont imaginé que c'était à cause de nos Weston et de nos vestes Gianni Versace » (A. Mabanckou, 2009, p. 43).

En sus, pour mieux se moquer de lui-même et de la communauté africaine, le narrateur ramène à la surface des stéréotypes qui circulent encore sur ses pairs. Il s'agit, entre autres, des mythes des nègres superstitieux, adeptes du fétichisme, à la limite anthropophages et des nègres bruyants. Les cauchemars que fait Fessologue dès les premières pages du roman, consécutivement au départ de son ex, le plongent au cœur du mythe du Noir sauvage, barbare et cannibale : « Les pygmées du Gabon s'apprétaient à jeter ma fille dans une marmite remplie d'huile de palme bouillante » (A. Mabanckou, 2009, p. 11) sauf qu'ici, le cannibalisme est mué avec humour en une pratique fétichiste par un vieux Pygmée : « Qui t'a raconté que nous autres on est des cannibales hein ? Nous on est végétariens à cent pour cent : Nous allons seulement sacrifier ton enfant pour qu'il y ait de la pluie. On a besoin de tout son sang, après on te la rendra » (A. Mabanckou, 2009, p. 11). Ailleurs, le narrateur relate qu'Hippocrate l'Antillais est allé se plaindre auprès de leur propriétaire commun que « des groupuscules d'Africains semaient la zizanie dans l'immeuble (...), égorgeaient des coqs à cinq heures du matin pour recueillir leur sang, qui jouaient du tam-tam la nuit pour envoyer des messages codés à leurs génies de la brousse et jeter un mauvais sort à la France » (A. Mabanckou, 2009, p. 40).

L'abattage de ces coqs ressemble fort à un rituel satanique. Et s'il est difficilement concevable que les génies de la brousse africaine puissent jeter un sortilège à la France, il est clair que jouer du tam-tam la nuit indique un grand manque de savoir-vivre. Et Fessologue, le narrateur, de rire des vieux Africains dont le tam-tam est la clé de l'existence : « Le jour où on inventera des tam-tams

sans bruit, beaucoup de vieux nègres perdront leur raison de vivre » (A. Mabanckou, 2009, p. 123). Cet humour jaune qui prend la culture et les mœurs des Africains à rebrousse-poil se place plutôt du côté de l'autodérision, de « l'autodénigrement dépathétisant » (B. Gendrel, P. Moran, consulté le 05 février 2018 à 23h). Cet auto-dénigrement trouve son origine dans l'aversion que Fessologue a pour l'Hybride, celui qui lui a ravi sa fiancée. L'Hybride est, en effet, un batteur de tam-tam et c'est en le dévalorisant qu'il extrapole sa haine à la communauté noire tout entière. Les mises en scène effectives des préjugés, des clichés et des stéréotypes tendent plus à les crédibiliser qu'à les réfuter. Ce faisant, Mabanckou reconnaît les défauts de sa communauté et s'en moque lui-même en faisant rire autrui. Cet humour-là est « une prise de distance, un mécanisme de défense contre l'angoisse. Rire de soi, de ses malheurs, permet de les relativiser » (P. Verdier, consulté le 20 octobre 2015 à 16h). Il permet de transcender la frustration et d'évacuer les tensions, d'où sa fonction cathartique quant au rire orienté vers sa propre personne.

À l'actif d'Alain Mabanckou, il faut mettre aussi l'utilisation singulière de l'humour vert qui serait du côté de la fausse naïveté, en référence au vert paradis des amours enfantines. En effet, l'humour vert ou humour naïf

Trouve son inspiration souvent dans le monde enfantin, caractérisé par l'ingénuité. [...] Le paradoxe se présente dans le discours humoristique vert comme un rapprochement de la parole avec le contenu qui ne lui est pas habituel. Ce qui provoque la multiplication des nouveaux sens différents. La réalité, une sorte de vérité universelle est détournée de façon paradoxale c'est-à-dire elle perd sa valeur réelle, sa véracité, son sens. C'est comme si l'homme revient en arrière dans son ère sauvage (D. Noguez, 2000, p. 32).

L'explication de ce personnage africain, voisin du narrateur qui, est projeté du cinquième étage au rez-de-chaussée après avoir glissé sur une peau de banane, est édifiante. La justification qu'il donne et qui est, pour le moins irrationnelle, se situe dans la droite ligne de l'humour vert : « Nom de Dieu ! Je vous répète qu'un Africain m'a piégé avec une peau de banane ! [...] C'est une banane venue directement d'Afrique » (A. Mabanckou, 2009, p. 34). Cette explication nous ramène dans les méandres de la superstition alors que le monde d'aujourd'hui est censé être cartésien et donc être soustrait à l'irrationnel.

De même, revenir sur l'assertion qui fait des Africains, les premiers hommes de la terre, en réalité des Égyptiens qui ont emprunté le Nil pour se disséminer à travers le continent et à travers le monde, amène le narrateur de *Black Bazar* à remettre en cause l'ordre actuel du monde entier, établi et enseigné dans tous les manuels. Car, en effet, si l'on reste dans cette logique, il ne sera « pas évident de dire aux Européens qu'ils ne sont en réalité que des immigrants et que leur continent à eux appartient en fait aux Africains qui sont les premiers hommes de la terre ! » (A. Mabanckou, 2009, p. 34). Cette assertion qui ne peut avoir droit de

cité dans le monde actuel, relève bien de la naïveté et nous ramène plusieurs siècles en arrière.

Si dans le corpus choisi, Alain Mabanckou a une préférence pour les humours jaune et vert, respectivement symboles d'autodérision et de naïveté, Bessora, quant à elle, excelle dans l'art du calembour. Le calembour est une figure de style qui se veut humoristique, mais qui n'avait pas bonne presse auprès de Victor Hugo. Ce dernier le taxait, en effet, selon des termes de son époque, de « fiente de l'esprit qui vole » (V. Hugo, 1862, p. 112).

Dans la classification littéraire qui fonde notre analyse, nous relevons que le calembour est du ressort de l'humour bleu. Toujours selon les explications de Dominique Noguez :

La chimère, l'utopie, le fantastique en un mot l'imagination, est la base de l'humour bleu. Cette sorte d'humour [...] est assurée par l'union des mots neutres utilisés quotidiennement avec les signifiés inattendus, choquants, renversants, absurdes. Ce type d'humour est muni de calembours, d'oxymores, d'anecdotes. Il est renforcé par une dose inévitable d'absurdité. La narration est pimentée par le ton farfelu, par des explications bizarres, par de petites histoires folles ainsi qu'elle répand une illusion excentrique et insensée. (D. Noguez, 2000, p. 25).

Claire évoque sa biographie en révélant l'inceste dont elle a été victime dans son enfance. Narratrice autobiographique qui utilise le « tu » pour se raconter, elle préfère rebaptiser son nom « Claire » en « Violaine », prénom qu'elle a loisir de décomposer en « viol » et « haine », deux mots qui, seuls, peuvent traduire le sentiment d'un géniteur à l'égard de sa fille avec qui il a des relations sexuelles : « Vous vous appelez Claire mais vous êtes sa Violaine, le viol et la haine » (Bessora, 2007, p. 18). Ce jeu de mots est fondé sur l'homophonie existant entre « Violaine » et « viol » et « haine » et les décalages entre leur forme orthographique. Pour Claire, en effet, l'inceste ne pouvant être qualifié ni de relation consentie, ni de relation consentante ne peut être qu'un viol car l'enfant subit sans possibilité de se défendre alors qu'il ne l'approuve pas, l'acte de l'adulte. Partant de ce raisonnement, l'inceste ne peut avoir pour moteur que la haine du géniteur pour sa progéniture.

Toujours chez Bessora, on relève un autre exemple de calembour lié à la maladie et à la mort. Luc est le mari défunt de la deuxième narratrice, Juliette, décédé de maladie. Sa veuve explique les circonstances de sa mort : « C'est un succube, auquel Luc succomba » (Bessora, 2007, p. 41). A l'origine, le succube est un personnage de légende, une sorte de démon qui prend l'apparence d'une femme pour séduire un homme durant son sommeil, ses rêves. Outre le jeu homophonique, l'on nage en pleine fantaisie, voire dans l'absurde de l'humour bleu. Luc est-il mort d'une maladie courante ou a-t-il été emporté par son désir pour un démon femelle ? L'humour bleu ici nous déconnecte du vraisemblable de la réalité et nous plonge dans la fiction, nous renvoyant aux contes bleus, les contes de fée auxquels il doit son nom et sa signification. Le calembour, entendu comme un jeu de mots reposant

sur la différence de sens entre des termes voisins, est aussi utilisé par Sami Tchak. Dans *Place des fêtes*, le cancer de la prostate est présenté comme : « La bourse qui te fait perdre des valeurs en espèces et en nature » (S. Tchak, 2001, p. 13).

Cette seconde partie du travail a montré que les particularismes ne concernent que deux des trois auteurs : Alain Mabanckou et Bessora. Alain Mabanckou s'illustre dans l'humour jaune et dans l'humour vert tandis que la production textuelle de Bessora est parsemée d'humour bleu. On remarque qu'Alain Mabanckou porte un regard moqueur à la fois sur le microcosme de la SAPE et sur la communauté noire tout entière. Il se rit de cette « religion » de la sape qui n'est, in fine, vouée à un culte que par une poignée de personnes qui lui accordent de la valeur. L'auteur remet également au goût du jour des clichés aujourd'hui, désuets, qui circulent sur les Noirs, en les intégrant dans des contextes toujours teintés d'humour. Or, son protagoniste, Fessologue, appartient à ces deux groupes sociaux. Par ce procédé du regard dérisoire porté sur soi, Mabanckou manie l'autodérision, quintessence de l'humour jaune, avec dextérité. Cette manière d'écrire permet aux personnages de relativiser leurs opinions. Par ailleurs, il utilise souvent l'humour vert pour faire part de points de vue naïfs qui, tout logiques qu'ils paraissent, ne peuvent être applicables dans la configuration mondiale actuelle. Bessora, elle, use du calembour à profusion. L'effet qui en résulte, donne corps à des situations surréalistes. Ce faisant, l'écrivain s'inscrit dans le registre de l'humour bleu, univers de la chimère, du fantastique et de l'imagination. L'humour bleu devient ici une recherche stylistique qui permet à l'auteur de travailler son texte pour lui faire produire un certain effet. Tout comme chez Sami Tchak qui joue sur la différence de sens entre des termes voisins.

## **Conclusion**

Au terme de cette étude sur les différentes couleurs que peut prendre l'humour en fonction, essentiellement de la théorisation de Dominique Noguez, il apparaît que les écrivains de la diaspora injectent une bonne dose d'humour dans les sujets graves et sérieux qu'ils traitent ; sans doute pour les rendre plus digestes. La vie communautaire, le sexe, la mort, la religion, la maladie, l'estime de soi des immigrés en Occident, sont des notions délicates qui sont rendues avec humour, en fonction des émotions que chaque auteur souhaite communiquer. Les frontières entre les différentes couleurs de l'humour ne sont pas parfaitement étanches ; certaines catégories peuvent interférer dans d'autres, mais des points essentiels font que l'on peut associer prioritairement telle situation à telle couleur humoristique plutôt qu'à telle autre.

Il reste que tout le pantone des couleurs de l'humour n'ait pas été utilisé même si un bon nombre a trouvé un domaine d'application dans le corpus analysé. Notons pour le compte des points communs que, l'humour blanc, fin dans son décodage et porté sur les propos euphémiques, a été le point de similitude entre Bessora et Alain Mabanckou. L'humour noir tourné vers la mort et le sexe, de

même que l'humour violet foncièrement iconoclaste et l'humour caméléonesque fondé sur les jeux de mots, constituent le point de jonction entre les textes de Bessora et ceux de Sami Tchak. L'emploi de ces humours colorés permet de saisir l'arrière-plan sémantique de ces choix esthétiques. L'humour blanc permet d'atténuer le cru des propos tenus par des personnages et des institutions, aussi bien chez Mabanckou que chez Bessora. Chez Bessora, l'humour blanc met en évidence le combat quotidien mené par les immigrés en Occident pour acquérir un logement et chez Mabanckou, il met en exergue le racisme intérieur, inhérent à des communautés pourtant voisines. L'humour noir investit le domaine sexuel, dévoilant en partie, la charge subversive liée à la sexualité des immigrés, aussi bien chez Sami Tchak que chez Bessora. Chez cette dernière, pourtant, il remplit également sa fonction traditionnelle, de rester dans l'ombre du macabre. Le blasphème des narrateurs de Bessora et de Sami Tchak relève de l'humour violet. Enfin, ces deux auteurs ont encore en commun d'user de l'humour caméléon en parodiant le sens d'expressions célèbres.

Dans le domaine des particularités, l'humour d'Alain Mabanckou s'avère tantôt jaune et tantôt vert. Son humour jaune est axé sur sa propre communauté sur laquelle il jette un regard railleur en la tournant en dérision. Son regard sur soi est pathétique et un tant soit peu dévalorisant mais en même temps, il lui permet de relativiser et de prendre la vie du bon côté. L'humour vert dont certains de ses personnages usent, est sciemment naïf, hors contexte car irréaliste. En matière d'individualité, Bessora excelle dans l'humour bleu avec le calembour qu'elle utilise abondamment et les situations surréalistes qui résultent de la manipulation de cette figure de style par l'auteur. Sami Tchak, lui, fait de l'humour bleu en jouant sur les synonymes.

Ce choix d'écriture est un moyen littéraire bien à-propos pour présenter les difficultés des immigrés en Occident. Il permet de dénoncer, de montrer les subversions, de relativiser, d'édulcorer, de prendre du recul en fonction des différentes situations qui se présentent. Il permet de dire de tout : de soi, des problèmes existentiels, de l'inceste, de la maladie, de la mort. Comme le disait Robert Escarpit : « L'humour est l'unique remède qui dénoue les nerfs du monde sans l'endormir » (R. Escarpit, 1963, p. 3).

## **Bibliographie**

### **Ouvrages de référence**

BESSORA, 2007, *Cueillez-moi jolis messieurs*, Paris, Gallimard, Collection Continents noirs.

BILE Serge, 2005, *La légende du sexe surdimensionné des Noirs*, Paris, Le Serpent à Plumes.

ESCARPIT Robert, 1963, *L'humour*, Paris, PUF, Que sais-je ?.

FANOUDH-SIEFER, 1980, *Le mythe du Nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française de 1800 à la deuxième guerre mondiale*, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines.

GENETTE Gérard, 2001, *Figures V*, Paris, Seuil, Collection Poétique.

*Le Petit Robert*, 2011, Paris, Le Robert.

MABANCKOU Alain, 2009, *Black Bazar*, Paris, Seuil.

NOGUEZ Dominique, 2000, *L'arc-en-ciel des humours*, Paris, Librairie générale française, Livre de poche Biblio/essais.

SIMÉDOH Vincent Kokou, 2012, *L'humour et l'ironie en littérature africaine subsaharienne. Des enjeux critiques à une poétique du rire*. New-York, Peter Lang publishing.

TCHAK Sami, 2001, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard, Collection Continents noirs.

### **Webographie**

CAZENEUVE Jean, DAMIEN André, GATTAZ Yvon, TULARD Jean, « L'humour dans le sérieux », in *Académie morale et politique*, pp 1-11, disponible sur [www.asmp.fr/travaux/communications/1999/CaDaGaTu.pdf](http://www.asmp.fr/travaux/communications/1999/CaDaGaTu.pdf), site consulté le 20 octobre 2015

VERDIER Pierre, 2014, « A quoi sert l'humour ? », disponible sur [www.rosenczveig.com/.../pverdier/A%20quoi%20sert%20l'humour.doc](http://www.rosenczveig.com/.../pverdier/A%20quoi%20sert%20l'humour.doc), site consulté le 20 octobre 2015.

### **Thèses**

POLTAKOVA Mireslova, 2011, « L'humour multicolore de Boris Vian », PHD, Faculté de Philosophie, Université de Masarykova, Croatie.

SIMÉDOH Kokou Vincent, 2008, « L'humour et l'ironie en littérature africaine subsaharienne. Une poétique du rire », Thèse ès philosophy, Queen's University, Kingston, Ontario, Canada.

